

FEMMES DE MADAGASCAR



À la découverte de la multiplicité des aspects de la promotion
du genre et de la lutte contre les violences basées sur le genre
à Madagascar à travers des entretiens avec 9 femmes
et 3 hommes aux parcours hors du commun.

Centre Européen d'Appui Electoral - ECES
Bureau Pays : Immeuble Tour Sahavola - 3ème étage - Porte 301
Antananarivo, Madagascar
Siège : Avenue Louise 222, 6ème étage, 1005 Bruxelles, Belgique

Tous droits réservés pour tous pays.

© 2019 Centre Européen d'Appui Electoral (ECES)



Cette publication a pu être réalisée avec l'appui de l'Union européenne.

Le contenu de cette publication relève de la seule responsabilité d'ECES et des contributeurs et ne peut en aucun cas être considéré comme reflétant l'avis de l'Union européenne.

Réalisé en partenariat avec



le Ministère de la Population, de la Protection Sociale et de la
Promotion de la Femme

et



le Ministère de l'Éducation Nationale et de l'Enseignement
Technique et Professionnel

dans le cadre de la Campagne de sensibilisation pour la
promotion du genre et la lutte contre les violences basées sur le
genre à Madagascar



FEMMES DE MADAGASCAR

A la découverte de la multiplicité des aspects de la promotion du genre et de la lutte contre les violences basées sur le genre à Madagascar à travers des entretiens avec 9 femmes et 3 hommes aux parcours hors du commun.



Ce travail est un produit de la campagne de sensibilisation pour la promotion du genre et la lutte contre les violences basées sur le genre à Madagascar, financée par l'Union européenne, réalisée par le Centre Européen d'Appui Electoral, en partenariat avec le Ministère de la Population, de la Protection Sociale et de la Promotion de la Femme, et le Ministère de l'Education Nationale et de l'Enseignement Technique et Professionnel.

Juillet 2019

TABLE DES MATIÈRES

Préface de Monsieur RAZAFIMAHEFA Tiararivelo.....	9
Préface de Madame Federica Petrucci	11
Introduction.....	15
Marie Zénaïde RAMAMPY	31
Lalao RASOANAIVO.....	43
Cécile MANOROHANTA	53
Eugénie SOLONOMENJANAHAHY	65
Lalanirina Rosa RAKOTOZAFY.....	77
Fanja RAZAKABOANA	89
Ialfine Papisy VOLAHY.....	101
Christian NTSAY	111
Marie Louise NANDROU	125
Marie Colette RASOARIMALALA.....	131
Dauphin Herlem TSARALEHA.....	137
Raumual Delphin SAMPILAHY	143
RASOA	149
Remerciements.....	151
Equipe de rédaction.....	152
À propos d’ECES.....	153



PRÉFACE DE MONSIEUR RAZAFIMAHEFA TIANARIVelo

Ministre par intérim de la Population, de la Protection
Sociale, et de la Promotion de la Femme

La lutte contre les Violences Basées sur le Genre à Madagascar relève des attributions du Ministère de la Population, de la Protection Sociale, et de la Promotion de la Femme. La violence conjugale en est la forme la plus répandue et les chiffres sont alarmants car ils indiquent 65% des cas enregistrés. Plus de la moitié des femmes entre 15 à 50 ans affirment avoir déjà subi au moins une forme de violence. D'après les chiffres du Fonds des Nations Unies pour la Population, à Madagascar, 26% des victimes subissent des violences physiques, 24% des violences psychologiques et affectives, 39% sont abandonnées par leur conjoint et 11% sont victimes de violences sexuelles ! Pour l'heure, aucune statistique n'indique une réduction du taux de violences faites aux femmes. De ce fait, en septembre dernier, le Ministère de la Population, de la Protection sociale et de la Promotion de la Femme a lancé officiellement la Stratégie Nationale de Lutte contre les Violences Basées sur le Genre. Cette lutte constitue aujourd'hui l'un des défis les plus grands de Madagascar et mobilise toutes les forces vives du pays.

Ce livre contribue aux efforts de sensibilisation pour cette lutte. Il donne un visage, un corps, et une âme aux statistiques qui fondent nos stratégies et orientent nos actions. Lire les témoignages de Louise, femme brûlée vive par son ex-conjoint refusant de la voir s'en aller, ou encore de Colette, rouée de coups de barre de fer par son époux pour lui avoir simplement manifesté des inquiétudes au sujet de leur vie de couple, nous plonge dans la dure réalité de ce que vivent encore de trop nombreuses femmes dans notre pays, et nous rappelle l'urgence d'agir maintenant pour endiguer ce fléau qui a déjà pris trop d'ampleur.

Les pouvoirs publics actuels entendent attaquer de front ce problème de société grave pour y apporter des solutions. Récemment, la Première Dame, Mialy Rajoelina a été nommée par le FNUAP Ambassadrice de la lutte contre les Violences Basées sur le Genre et contre le mariage forcé/précoce des enfants à Madagascar. A cet effet, elle s'est déclarée prête à incarner ce combat.

Aujourd'hui, c'est tout le pays et ses institutions qui sont mobilisés à mener ce combat comme l'un des plus grands défis de notre société :

- D'abord, au niveau du Ministère de la Population, de la Protection Sociale et de la Promotion de la Femme dont les missions sont d'améliorer

la vie de la population, d'assurer la protection sociale et de promouvoir la condition féminine tout en luttant contre les violences basées sur le genre ;

- Ensuite, au niveau du Ministère de la Justice, à travers les réformes sensibles au genre, sur le plan de la législation pénale et par l'adoption d'une loi contre les Violences Basées sur le Genre ;

- Puis au niveau du Ministère de l'Education Nationale, pour que soient endiguées au cours de l'enseignement les stéréotypes entraînant des discriminations dès l'école primaire. C'est en effet dès le plus bas âge que nous devons éduquer les enfants, d'autant plus que, pour paraphraser Nelson Mandela : « l'éducation est l'arme la plus puissante qu'on puisse utiliser pour changer le monde ».

- Il y a aussi le Ministère de la Sécurité Publique avec les éléments de la police nationale qui se mobilise dans la protection des personnes et de ses biens.

- Il en est de même du Secrétariat d'Etat chargé de la Gendarmerie qui assure la sécurité et la paix dans tout le territoire national.

Il y a lieu de rappeler que d'autres institutions sont également concernées par ce combat. Il s'agit notamment du Ministère de la Santé Publique. En effet, les violences basées sur le genre constituent un problème de santé publique, ce qui a poussé l'Organisation Mondiale de la Santé à déclarer en 2013 que « La violence physique ou sexuelle est un problème de santé publique qui touche plus d'un tiers des femmes dans le monde ». Ce qui a fait réagir un responsable de cette organisation en observant que « La violence accroît fortement la vulnérabilité des femmes face à toute une série de problèmes de santé à court et à long terme (...) le secteur de la santé doit prendre plus sérieusement en considération la violence à l'encontre des femmes (...) Bien souvent, le problème vient du fait que les agents de santé ne savent tout simplement pas comment réagir.»

De ce qui précède, on peut dire que ce livre contribue aux efforts de sensibilisation faits pour nous permettre de découvrir les formes multiples de la lutte contre les Violences basées sur le Genre et de la promotion du Genre.

J'adresse ainsi mes remerciements au Centre Européen d'Appui Electoral, et à l'Union européenne, pour sa contribution à ces efforts de sensibilisation.

Ministre par intérim de la Population, de la Protection
Sociale, et de la Promotion de la Femme


 RAZAFIMAHEFA Tianarivelo

PRÉFACE DE MADAME FEDERICA PETRUCCI

Personne focale Genre à la Délégation de l'Union européenne auprès de la République de Madagascar et de l'Union des Comores

Ce livre, qui parle de femmes inspirantes et de femmes victimes de violences à Madagascar, est un des résultats de la campagne de sensibilisation pour la promotion des femmes et la lutte contre les violences basées sur le genre à Madagascar, mise en œuvre par le Centre Européen d'Appui Electoral (ECES) et financée par l'Union européenne. A travers ce livre, le lecteur est invité à se plonger, d'une part dans l'histoire de femmes au parcours remarquable dans les domaines de la politique, de la société civile, de l'entrepreneuriat, des sciences, des arts et des lettres, des médias, du sport, et d'autre part dans la vie tragique de femmes qui représentent l'incroyable vécu des femmes victimes de violences à Madagascar. Un contraste qui permet de mettre en relief le triste constat de la réalité des violences basées sur le genre à Madagascar, mais aussi de comprendre, à travers les différents récits présentés en première partie, les défis de ces femmes hors du commun qui ont su renverser les préjugés de la société et démontrer qu'il était possible pour une femme à Madagascar de participer de manière brillante à l'édification de la Nation malgache.

L'histoire de ces femmes inspirantes est le miroir de la perception que se fait la société sur la place de la femme et sa participation dans la vie publique. Les récits décrivent de manière claire les préjugés que les filles et les femmes vivent dans la société. De ce fait, ces femmes exemplaires sont les miroirs des femmes malgaches confrontées aux barrières sociales et culturelles de leur pays. Leurs témoignages montrent également qu'avec volonté, persévérance, et sens du devoir, les femmes peuvent faire tomber les préjugés à leur égard et montrer qu'il est possible pour une femme de contribuer à l'essor d'une Nation. De la première femme Commissaire de police et Vice Présidente de l'Assemblée Nationale, à la femme entrepreneure reconnue à l'international pour son engagement dans l'entrepreneuriat féminin, en passant par la présidente de l'Université d'Antsiranana devenue Ministre de la Défense, chacune de ces femmes livre son cheminement personnel vers son engagement dans la société, raconte les défis rencontrés, ses sacrifices mais aussi ses succès, partage des conseils pour celles qui veulent se lancer dans ces voies et leur montre que c'est possible.

En contraste, vous découvrirez l'émouvant récit de Louise Nandrou, femme originaire du Nord de Madagascar, qui vivait une vie paisible jusqu'à ce qu'en 2014 son ancien époux lui verse de l'acide sur le visage et sur tout le

corps, ou encore de Colette, rouée de coups de barre de fer par son mari. Ces récits montrent encore une fois l'incroyable réalité derrière les chiffres qui présentent les violences basées sur le genre à Madagascar. Elles représentent les diverses formes de violences, physiques, sexuelles, psychologiques et économiques, que subissent encore aujourd'hui ces femmes. Elles sont le visage de ces 30 % des femmes de 13 à 49 ans qui ont subi au moins une forme de violence, selon les dernières statistiques disponibles.

Ce livre a ainsi le mérite de mettre en perspective ces deux dimensions de la réalité des femmes, et participe ainsi à la sensibilisation du public pour une promotion plus accrue des femmes dans la vie active de la société et pour la poursuite des efforts de lutte contre les violences basées sur le genre. Il montre également, à travers les récits d'hommes, que ceux-ci sont une partie également de cette problématique et de cette solution.

Il est important de rappeler que l'égalité entre les femmes et les hommes est au cœur des valeurs de l'Union européenne (UE), que l'UE est à l'avant-garde des efforts déployés pour protéger et faire respecter les droits des filles et des femmes dans le monde, et qu'elle promeut activement ces droits dans le cadre de ses relations extérieures. L'UE a notamment été un des acteurs qui a soutenu l'importance de placer l'égalité entre les sexes et insérer un objectif spécifique relatif au genre pour l'Agenda 2030 des Objectifs de Développement Durable. Dans le cadre de sa coopération pour le développement, le Plan d'action sur l'égalité des sexes et l'émancipation des femmes (GAP II) fournit le cadre de l'approche de l'UE et des États membres ; cette approche oriente ses actions sur trois thématiques principales :

- 1) Garantir l'intégrité physique et psychologique des filles et des femmes ;
- 2) Promouvoir les droits économiques et sociaux/l'autonomisation économique et sociale des filles et des femmes ;
- 3) Renforcer la voix et la participation des filles et des femmes. Ce sont ces domaines qui guident l'action de la Délégation à Madagascar dans le domaine de la promotion du Genre et de la lutte contre les VBG.

Je vous souhaite ainsi, à travers votre lecture, de vous plonger dans le vécu de ces femmes et d'en ressortir avec une meilleure compréhension des défis à relever pour réussir ce combat de toutes et de tous pour la promotion du genre et la lutte contre les violences basées sur le genre à Madagascar.

Personne focale Genre de la Délégation de l'Union européenne
auprès de la République de Madagascar
et de l'Union des Comores



Federica Petrucci

INTRODUCTION

Évolution des rôles, stéréotypes et barrières socio-culturelles associées au genre à Madagascar

Des préjugés et des stéréotypes difficiles à extirper ont longtemps circulé sur le rôle mineur que les femmes, voire la femme, auraient joué dans les sociétés et l'Histoire de Madagascar. En premier lieu, les visions et ce genre de mentalité, s'exprimant notamment dans certaines expressions encore utilisées actuellement le montrent. Le deuxième sexe est en effet qualifié de *fanaka malemy* ((simple) meuble faible, fragile). Les hommes évoquent aussi les *maivan-doha* (naïves, sottes, têtes légères), eux étant censés être plus intelligents, plus sérieux, et seuls capables de raisonner et de prendre des décisions responsables, surtout en politique. Quant aux *resa-behivavy*, conversations de femmes, dans certaines sociétés actuelles, elles ne sont considérées que comme des commérages, que les hommes dévalorisent volontiers. Bref, ils mésestiment ces *resaka*, et tout ce qu'elles peuvent émettre comme idée ou appréciation. Mais les réalités ne se reflètent pas dans ces points de vue, dans l'ensemble.

A l'opposé, le fait que le Royaume de Madagascar ait été dirigé, au XIX^{ème} siècle, par plusieurs reines (1828-1896), laisse penser qu'au contraire, la femme malgache occupait un rôle de premier plan dans les affaires politiques, voire dans la société en général. C'était la vision de leurs contemporains surtout des étrangers, mais qui ne correspond pas forcément à la réalité. Si Ranavalona I^{ère}, qui a succédé à son mari Radama I, a tenu les rênes du royaume d'une main de fer, notamment en ce qui concerne les intrusions de la civilisation européenne et de ses représentants, en défendant vigoureusement les institutions du pays, ce n'est pas le cas des trois autres qui lui ont succédé : c'est le Premier Ministre qui est devenu le vrai détenteur du pouvoir. Ce n'est pas le cas chez les Sakalava du Boïna, avec la reine Tsiomeko, dans les années 1840, et surtout dans le royaume antakarana, du Nord, où la reine Binao au pouvoir de 1881 et jusqu'au moment de la colonisation, mène une politique extérieure non dépourvue d'astuces vis-à-vis de l'interlocuteur français, qui devient le conquérant puis le pacificateur. Il en est de même dans les sociétés du Sud Est de Madagascar, où, dans les pays Tanala de l'Ikongo, des femmes nobles participent au collège des électeurs du *mpanzaka* (roi).

Et même dans les récits mythiques relatant les origines des royaumes, dans l'ensemble du pays, l'on remarque souvent l'origine céleste des femmes qui deviennent les épouses des rois. Le terme même d'*andriambavilanitra*, femme noble descendant du ciel, l'atteste.

Quelle est donc la place des femmes, ainsi que leur rôle à Madagascar, à travers les âges et dans les différentes sociétés que comporte le pays ?

Une distinction s'impose entre femme de rang *andriana* (noble) et celles des autres couches de la société. Néanmoins, on doit aussi retenir une certaine homogénéité dans les conditions d'existence de ces dernières quelle que soit la région considérée, du moins jusque dans les premières décennies du XIX^e siècle.

La pénétration de valeurs socio-culturelles et politiques de l'Occident, apportées dans le Royaume de Madagascar par les missionnaires et les hommes d'affaires majoritairement britanniques, depuis les années 1820, influence incontestablement la donne, et les relations homme-femme, surtout dans les milieux en contact étroit avec les Occidentaux. Dans cette civilisation anglo-malgache naissante, s'épanouissant notamment à partir du milieu du siècle, dans les groupes sociaux aisés d'Antananarivo, la capitale, les jeunes filles accèdent, certes, à l'enseignement mais comme dans les pays européens occidentalisés, ne sont pas destinées à devenir l'égale de l'homme. Elles reçoivent une formation adaptée à leur rôle futur de femme d'intérieur s'occupant de la tenue de la maison, de l'éducation des enfants, chargée des réunions et des « devoirs » et charges dans les églises majoritairement protestantes.

Cette situation est perceptible surtout en Imerina, où la culture occidentale influence les mentalités et les comportements, alors qu'ailleurs, ceux-ci ne se modifient que progressivement. De même, les jeunes filles ne bénéficient de la scolarisation qu'à une époque tardive et surtout moins poussée que celle de leurs frères. En fin de compte, si des variantes régionales peuvent exister quant à la condition féminine dans la société malgache dans son ensemble, c'est l'influence de l'Occident industrialisé qui fut à l'origine d'une détérioration de la situation de la femme des Hautes-Terres centrales, par rapport à celle de l'homme.

Néanmoins, de nos jours, depuis quelques décennies, les différences régionales persistent encore, certes, entre la condition des femmes en milieu rural et dans les villes, entre celles des groupes sociaux aisés des Hautes-Terres et celles des régions périphériques. Mais les différences tendent à s'atténuer, avec les progrès de la scolarisation parmi les couches sociales occidentalisées quelle qu'en soit la provenance géographique, et grâce à la diffusion élargie et la décentralisation des médias actuels. Des femmes diplômées se rencontrent, de plus en plus nombreuses, dans les réunions politiques. Leur participation à la vie politique s'avère encore timide au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, à l'image de la situation en France, la métropole de l'époque, où le droit de vote du sexe dit « faible » n'est acquis que lors des élections législatives de 1945. Cependant, progressivement, avec la souveraineté nationale retrouvée, elles deviennent de plus en plus nombreuses à fréquenter

l'enseignement supérieur, sans parvenir toutefois aux postes principaux de responsabilités professionnelles ou politiques. Mais au moins, les différences régionales tendent à s'estomper.

Nous allons ainsi dans cette introduction revisiter la place et le rôle qu'ont occupés les femmes de Madagascar, d'abord dans les sociétés malgaches du passé, puis sous l'influence de la colonisation occidentale, et enfin depuis la décolonisation.

I. Les femmes dans les sociétés malgaches du passé : un rôle non négligeable

Dans les différents royaumes qui recouvrent Madagascar dès les XIV-XV^e siècles, comme dans bon nombre de sociétés à travers le monde, du reste, le sexe dit « fort » monopolise le pouvoir politique suprême, ou au sein de communautés moins étendues. Il n'en reste pas moins que les recherches des anthropologues¹ tendent à montrer, et à démontrer, que la place des femmes n'est pas forcément réduite, et qu'elle joue un rôle de premier plan aussi bien dans la gestion des affaires de la société que dans la vie quotidienne.

A. Des femmes descendues du ciel dans les mythes

Dans les récits mythiques concernant la formation de certains royaumes, en narrant la fondation des bases économiques des communautés, les princesses ne sont pas issues de la terre, comme les hommes, mais du ciel, ou des eaux, ce qui sous-entend une origine supérieure ou, au moins, extérieure au monde des hommes. Les représentations de la femme princesse les font revêtir ainsi un aspect prestigieux.

L'exemple du roi Andrianjavona, roi de la brume, le révèle. Il épouse Andriambavirano, la « princesse de l'eau », venue du ciel sous la forme d'une feuille d'arbre très parfumée, tombée dans les eaux d'un lac de cratère². Le mythe considère ainsi celle-ci dans sa pureté, quant à l'odeur qu'elle dégage, ou peut-on dire sa « fragrance », cela suggère l'attrait ou la proximité des dieux (andriamanitra), dans ce qu'ils ont de force, de supériorité par rapport à l'être humain. Le lieu, le « lac de montagne », fait penser aux lacs des cratères si nombreux sur les Hautes-Terres centrales, dans le Vakinankaratra, et dans

1- Notons, par exemple, les travaux de Philippe BEAUJARD sur les Tanala d'Ikongo, dans sa thèse soutenue en 1978 à l'EHPE. 6^{ème} section Paris, ou encore La violence dans les sociétés du Sud Est de Madagascar, CEA, XXXV, n° 52-3, 1995, ceux de Suzy RAMAMONJISOA (sous responsabilité), La femme malgache avant la colonisation, Fomban-drazana sy fivoarana, Traditions et progrès, Musée des collections scientifiques de l'enseignement supérieur, septembre 1987.

Les rapports des officiers français ayant entrepris la « pacification » fournissent aussi des renseignements intéressants sur les royaumes, notamment sakalava, comme BENEVENT, Etude sur le Bouéni, NRE, 30 juin, 31 juillet 1987, sans oublier les observations d'A et G Grandidier sur les différentes régions et sociétés de Madagascar

2- S RAMAMONJISOA, op cit, p5

l'Itasy, domaine, plus tard, probablement au XVI^e siècle, d'Andriambahoaka I.

De même, la tradition dans cette dernière région, à Ambohimiangara, sommet granitique élevé surplombant les collines volcaniques, rapporte que Rasoalao est venue du pays sakalava, à l'Ouest, possédant des bœufs. Arrivée au centre de Madagascar, elle doit affronter le géant Rapeto, à l'origine de la culture du riz. La combinaison de la viande de bœuf, et de cette céréale constituant l'essentiel de la nourriture sur les Hautes-Terres centrales, ce mythe considère la princesse, venue d'ailleurs, comme présentant une certaine supériorité ou, une complémentarité, et étant au moins l'égal de l'homme.

Bref, même si ces récits ne constituent que des mythes, il est certain qu'au niveau des princes et des couples royaux, la femme n'a pas la même « essence » que son époux. Elle bénéficie d'une certaine transcendance par rapport à celui-ci. Les traditions orales des différents royaumes malgaches confirment d'ailleurs le rôle non négligeable que détiennent les femmes comme base du pouvoir royal.

B. Des femmes influentes dans les questions de succession au trône

Le cas des femmes ayant régné peut s'avérer exceptionnel dans les périodes lointaines à Madagascar, même si le fait existe au XIX^e siècle aussi bien en Imerina qu'en pays Sakalava et chez les Antakarana. Il n'en reste pas moins que, d'après les traditions orales, et lorsque que la culture de l'Occident ne vient pas encore altérer le jeu des institutions locales, le rôle des femmes s'avère important dans le choix des souverains, comme dans les stratégies « diplomatiques » pour étendre territorialement les royaumes.

C'est ainsi que chez les sociétés tanala de l'Ikongo, le choix du mpanzaka se fait parmi les princes Zafirambo en ligne féminine, lequel est élu par ses pairs. Mais à ceux-ci se joignent des représentants des Anakandria, roturiers, anciens propriétaires des royaumes, et celles des andriambavy, princesses, de rang noble, et des zanakavavy, roturières. Les femmes seraient les plus à même d'apprécier plus objectivement les qualités des candidats³. Les institutions leur reconnaissent ainsi un statut « politique » relativement élevé, et qu'elles soient d'origine noble ou de simples roturières, dans une société où, depuis son installation après des migrations à partir du pays betsileo, le pouvoir n'est monopolisé ni par les seuls andriana, ni par les seuls hommes, vu le caractère relativement égalitaire de sociétés relativement à l'abri des relations commerciales avec les étrangers, occidentaux, restés sur la côte durant la période de la traite négrière.

En Imerina aussi, à la même période, la femme noble ne joue pas non plus un rôle moindre dans l'accession au pouvoir. C'est ainsi que les reines Rafohy et Rangita organisent les règles de succession au trône, en y établissant leur

3- Ph BEAUJARD, op cit, p 273-277

descendant, le roi Andriamanelo, tandis qu'un peu plus tard, la mère du roi Ralambo, Randapavola, fixe le rite de la circoncision des princes à 7 ans, chiffre sacré, symbolique, comme sous d'autres cieux. En outre, c'est par la princesse Ramorabe, et par le biais du sikidy, que Ramboasalama, son petit-fils, était prédit comme devant régner, ce qui survint effectivement après l'éviction du mpanjaka Andrianjafy par les riches commerçants d'Ambohimanga et d'Ilafy. Il prit alors le nom d'Andrianampoinimerina. A partir de son règne, les princes régnants sont désignés parmi les descendants des sœurs d'Andrianampoinimerina du moins jusqu'au règne de Ranavalona II. Par la suite, faute de prétendant obéissant à cette règle, Razafindrahety est choisie dans une branche plus éloignée.

Mais, c'est probablement dans les stratégies déployées pour étendre les limites du royaume merina que le rôle des femmes - souvent les filles des souverains - s'avère le plus incontournable. Avant de se livrer dans les entreprises militaires pour ce faire, Andrianampoinimerina engage d'abord des pourparlers avec les rois environnants. Et la soumission de ceux-ci se solde souvent par le mariage du roi d'Ambohimanga avec leurs filles, celles-ci constituant donc une sorte de sceau légalisant l'alliance des deux souverains. Ce roi, à l'origine de l'unification de l'Imerina, se trouve ainsi affublé de 12 épouses, occupant les 12 collines de l'Imerina, situées autour de la capitale de son royaume depuis 1787, Antananarivo. Mais dans le cas de celui d'Ambatomanga, assiégé avant soumission, la fille du roi, Imanga, a subi plus un enlèvement qu'un départ par consentement de sa famille. Ce que rapporte une chanson populaire d'époque, *Imanga no nantsoina ka ny ako no namaly* (c'est Manga qu'on a voulu rappeler, mais c'est l'écho qui a répondu). D'ailleurs, ce genre de mariage « politique » sert à étendre le royaume mais ne signifie pas forcément consentement des princesses concernées. On leur fait jouer un rôle politique, et c'est peut-être tout à leur honneur d'être ainsi des épouses du roi, mais ne constituent-elles pas des otages pour celui-ci ?

Quant à la reine Ravahiny, chez les Sakalava du Boina, elle aurait accepté le pacte d'alliance entre son royaume et celui d'Andrianampoinimerina, lequel aurait ainsi obtenu la souveraineté sur Majunga, et d'être le *ray aman-dreny* (père et mère) des habitants du Boina. Reste à savoir si l'on peut parler d'une véritable soumission de la population, le contrôle de fait de la région s'étant réalisé plutôt par son fils et successeur, le roi Radama I, plusieurs années plus tard.

Le rôle de la femme sur le plan religieux, dans les sociétés vouées au culte des ancêtres, surtout royaux s'avère crucial. Dans l'évocation de ces mpanjaka disparus, c'est des femmes qui les appellent, avec force prières et supplications, et c'est par leur biais que s'expriment ces ancêtres, dans le cadre des tromba, sur les conduites à adopter par les vivants, et la prédication de l'avenir du groupe ou de la famille.

Que ce soit sur le plan politique ou dans le domaine religieux, la femme, de rang noble surtout, compte dans la société, mais sans qu'elle ait forcément de pouvoir réel pour influencer sur le cours des événements. Et même dans l'Imerina de la fin du XVIII^e siècle, dans un royaume à l'origine de l'unification du pays et qui tire sa puissance de l'appui des groupes de commerçants et propriétaires fonciers d'origine hova, simples hommes libres, les descendants des rois des principautés soumises doivent devenir les épouses du vainqueur : position sociale enviable peut-être, mais peut-être pas toujours souhaitée ni confortable. Dans la vie quotidienne des sociétés de Madagascar d'avant l'infiltration des influences occidentales également, la femme détient certains droits incontestables.

C. Les femmes du commun dans la vie quotidienne : rôle important mais place peu enviable

Dans les sociétés relativement égalitaires, et où le rôle de la grande famille s'avère encore prépondérante, le partage des travaux agricoles révèle une certaine équité. L'abattage des grands arbres ou l'incendie des fourrés avant la pratique de la culture itinérante sur brulis en pays betsimisaraka, ou le piétinage des rizières en Imerina, ainsi que le repiquage et surtout les récoltes sont effectués par les femmes, symboles de la reproduction en même temps qu'en fonction de l'état de leur force physique. De même, si l'homme se charge de l'acquisition de numéraires, c'est à la femme, par contre, que revient la gestion du patrimoine et elle n'est pas toujours obligée d'en rendre compte auprès de son mari.

En outre, en pays tanala, la femme dispose de prérogatives qui lui sont propres. Les kabarom-biavy, discours où les femmes expriment leurs opinions avant les prises de décision par les hommes dans les questions importantes concernant la vie de la communauté, sont loin d'être négligés par ces derniers. De même, lorsque celles-ci, maltraitées par leurs époux, décident de retourner chez leurs parents, elles jouissent de la solidarité des autres femmes du village, qui suivent les victimes quand elles quittent leur domicile. De même, les hommes n'ont pas le droit de fréquenter, ni de s'approcher des territoires destinés aux seules femmes et qui leur sont réservés pour leurs besoins propres, sous peine de plaintes auprès du mpanzaka et de sanctions pour les contrevenants.

Mais dans d'autres domaines, leur place symbolise leur infériorité dans des sociétés dominées par l'homme. D'abord, en cas de séparation du couple, les biens acquis en commun sont partagés, mais suivant le principe du *kitay telo an-dalana* (deux tiers pour l'homme et le tiers pour la femme), principe énoncé dès le XVIII^e siècle en Imerina, repris par le Code des 305 articles de 1881, et abrogé seulement depuis quelques décennies.

En pays mahafaly, dans l'Extrême Sud, en chemin, l'homme précède

toujours son épouse, laquelle, derrière lui se charge des paquets, comme de la corvée de l'eau, souvent à des kilomètres des villages. En Imerina, la place, en fonction de l'âge et du genre, dans l'habitation, montre clairement que l'égalité des sexes n'est pas du tout acquise au XVIII^e siècle au moins. Le Nord est destiné aux aînés, aux hommes, aux invités respectés, dans l'avatapana, au Nord du foyer, tandis que c'est au Sud que se situe l'emplacement des femmes, des enfants, non loin de la porte d'entrée, située au Sud-ouest, et de la cuisine. C'est aussi la place des animaux domestiques. C'est aussi au Sud du village que sont gardés les prisonniers de guerre, ou les ... sorcières « attrapées ».

Pourtant, si les andevo se trouvent au bas de l'échelle sociale, c'est aux femmes de ce groupe statutaire que sont souvent confiés les soins à prodiguer aux enfants en bas âge et parfois la tenue de la maison, ce qui les met en contact étroit avec les différents membres de la famille et ne les isole pas de ceux-ci. D'autres encore se font remarquer lors des chants et des danses organisés au Rova, résidence de la Reine d'Antananarivo. Ainsi elles restent dans un statut inférieur, mais sur le plan matériel, elles peuvent jouir d'une certaine aisance.

Que retenir du statut et de la place de la femme malgache en dehors des habitations princières, dans l'ensemble des sociétés ? Sa situation semble plutôt mitigée. Elle est indispensable par son travail et les responsabilités qui lui incombent au sein du foyer, jouit de certains droits en tant que femme. Si les variantes régionales peuvent exister à ce sujet, il est, néanmoins incontestable qu'elle n'est pas l'égal de l'homme même dans les sociétés relativement égalitaires encore peu pénétrées par l'économie de traite, ou seulement une économie moyennement monétarisée. Mais sa situation ne s'arrange guère avec la pénétration de la culture occidentale, notamment dans le giron du Royaume de Madagascar, au XIX^e siècle.

II. L'influence de l'Occident : une place minorée (XIX^e - XX^e siècle)

Les sociétés de Madagascar voient progressivement leurs structures et les mentalités se modifier au XIX^e siècle avec la pénétration et l'installation des hommes d'affaires et des missionnaires chrétiens sur le sol malgache. Les relations avec les gouvernements des pays industrialisés, capitalistes, s'intensifient et ceux-ci s'immiscent de plus en plus dans les affaires intérieures du Royaume de Madagascar, le tout aboutissant à la formation d'une civilisation anglo-malgache, favorisée par l'essor des relations commerciales avec l'Occident et surtout des importations des produits de consommation. Quel sort les changements socio-culturels réservent-ils à la situation des femmes du Royaume, au niveau des reines, et dans ces milieux sociaux plongés dans ces données socio-culturelles nouvelles ? Il importe aussi d'examiner le cas de la reine du Nord, en pays antakarana, Binao, vouée à se débattre dans une situation difficile, prise entre la domination du Royaume

de Madagascar et les sollicitations des autorités françaises, avant même la colonisation de Madagascar.

A. Au XIX^e siècle, dans le Royaume de Madagascar : l'intrusion des valeurs socio-politiques de l'Occident

Le XIX^e siècle commence à Madagascar sous le règne de Radama I, successeur du roi Andrianampoinimerina, qui entend poursuivre le dessein de son père, d'opérer l'unification de l'île au profit du royaume merina. Ses ambitions coïncident avec la volonté de la Grande-Bretagne de faire respecter l'abolition de la traite des Noirs au Congrès de Vienne de 1815, Madagascar constituant au XVIII^e siècle un des principaux fournisseurs des Mascareignes en main-d'œuvre servile travaillant dans les plantations de canne à sucre. En outre, premier pays à s'industrialiser, la Grande Bretagne compte bien faire de Madagascar un débouché pour ses produits fabriqués. Il en résulte, selon les clauses des traités de 1817 et de 1820, signés par le représentant du Gouverneur de l'île Maurice, responsable des intérêts britanniques dans le Sud-ouest de l'océan indien, une implantation des missionnaires protestants au pays du Roi de Madagascar, ainsi que des hommes d'affaires et de commerçants disséminés dans le royaume. En outre, des sujets britanniques aident les autorités à mettre sur pied une armée de métier à l'occidental, destinée à la conquête du reste du pays.

Avec l'entrée d'autres pays occidentaux dans l'ère de l'industrialisation, et les impératifs croissants de leur économie, les immixtions dans les affaires intérieures du Royaume se multiplient, la diffusion de la culture occidentale progresse, avec ses valeurs quelque peu inconciliables avec celles de la civilisation malgache. Enfin, le pouvoir réel change progressivement de main, depuis le roi Andrianampoinimerina, qui s'est entouré non de conseillers nobles mais des roturiers qui l'ont porté au pouvoir. Ce sont ces groupes de Hova d'Ambohimanga et d'Ifafy, les Avaradrano, qui profitent sur le plan économique et aussi politique de cette présence de plus en plus intense des Européens et Américains, à partir des années 1860, qui voient la signature de traités accordant de plus en plus de droits aux ressortissants des pays industrialisés.

La scolarisation s'étend, surtout sur les Hautes-Terres centrales, en Imerina, dans les pays betsileo et dans l'Alaotra, concernant aussi bien les jeunes gens que les jeunes filles, à l'exemple de ce qui se passe en Europe, tandis qu'une presse confessionnelle est diffusée par les missionnaires, protestants et catholiques, véhicule de la civilisation occidentale. Mais surtout la christianisation fait abandonner les valeurs socio-politiques et culturelles des ancêtres⁴. On serait tenté alors de penser à une certaine émancipation

4- Ces lignes doivent beaucoup aux travaux de deux grands spécialistes du XIX^e siècle malgache, Simon AYACHE, qui a travaillé sur Raombana et sur la reine Ranavalona Ière, et Françoise RAISON-JOURDE qui a publié un ouvrage sur Bible et pouvoir à Madagascar, Karthala, 1991.

de la femme, dans le Royaume, avec l'occidentalisation, l'accès de celle-ci à l'instruction ...

B. Après Ranavalona Ière, les reines « règnent mais ne gouvernent pas »

Le cas de la première des quatre reines du Royaume de Madagascar, au XIX^e siècle mérite d'être évoqué, vu sa forte personnalité et surtout face à la présence, et aux actions menées par les étrangers dans son royaume, ses réactions énergiques pour y faire face et pour défendre les valeurs culturelles, sociales et politiques malgaches. En plus, les visions sur son caractère et les raisons de sa politique vis-à-vis des étrangers diffèrent.

La reine Ranavalona Ière, qui a succédé à son mari, le roi Radama I en 1828, à sa mort, n'a pas suivi les grandes lignes de la politique de son prédécesseur, notamment en ce qui concerne la diffusion de l'enseignement parmi les sujets et surtout sur leur conversion à la religion chrétienne. Pour elle, l'action des missionnaires a des valeurs cardinales comme le caractère sacré du pouvoir et de la personnalité du souverain, toute critique à cela représente un crime de lèse-majesté. De même, il n'est pas question de toucher à des institutions pluriséculaires comme l'esclavage, ou la polygamie (elle-même est polyandre), ou le culte des sampy et des ancêtres. La scolarisation ne devrait être assurée qu'à son entourage et à l'appareil d'État en général, et non à l'ensemble des sujets. Elle en arrive à interdire à ses sujets de se faire baptiser ou confirmer et de pratiquer les cultes chrétiens en général. Il en résulte des condamnations à mort et des martyrs et aussi l'obligation pour les missionnaires britanniques de la LMS⁵ et certains chrétiens malgaches de se retirer à Maurice. Après la découverte d'un complot, en 1857, contre la reine, celle-ci décide d'interdire aussi la fréquentation de son Royaume par les hommes d'affaires britanniques et français à l'exception de quelques-uns, dont Jean Laborde. Elle ne dédaigne pas les marchandises importées d'Europe auxquelles elle a pris goût, mais ne peut supporter la remise en question des valeurs purement malgaches par l'intrusion des Européens, et qu'elle entend préserver.

Si telle est la vision actuelle développée par les historiens à son sujet, celle des responsables de l'église protestante de la première moitié du XX^e siècle, par contre, la qualifie de méchante obscurantiste, de sanguinaire, et lui reproche la polyandrie qu'elle pratiquait⁶.

Des martyrs, l'histoire retient qu'il y en a eu, mais leur nombre reste peu élevé par rapport à celui des Chrétiens qui ont pu, malgré une ambiance défavorable, et en l'absence des missionnaires, poursuivre la pratique de la

5- London Missionary Society

6- Ce sont les qualificatifs et le point de vue défendu par le pasteur Rabary dans les Daty malaza, celui du responsable religieux et non d'un historien.

nouvelle religion.

En tout cas, la reine Ranavalona lère détenait bien les rênes du pouvoir durant la trentaine d'années où elle resta sur le trône, malgré les nombreuses intrigues de palais entre les partisans ou détracteurs de la lignée de Premiers ministres, et le complot visant à la renverser en 1857. Elle parvient même à imposer son fils, Rakotondradama pour lui succéder. Malgré la présence de plus en plus étoffée des missionnaires et des hommes d'affaires britanniques, elle réussit à maintenir le culte destiné au souverain, ainsi qu'aux sampy royaux. Peu de points différencient sa « gouvernance » de celle de ses prédécesseurs dans ce domaine. Enfin, elle parvient à s'imposer auprès de groupes de pression issus des hommes d'affaires hova, dont le pouvoir économique ne cesse de s'affirmer face aux andriana. Avec cette reine, il est incontestable qu'elle a effectivement gouverné, autant que ses deux prédécesseurs du sexe dit fort.

En outre, il est intéressant d'évoquer le règne de Binao, en pays sakalava du Boina à la fin du XIX^e siècle (1881-1923), notamment dans ses relations avec les représentants des autorités françaises dans les années 1880 et 1890⁷. Une vision trop rapide et trop distante de cette reine la représente comme une simple alliée, soumise aux Français à partir du moment où ceux-ci s'attaquent aux garnisons des troupes du Royaume de Madagascar à Nosy Be et dans la région de Diégo Suarez. Mais Binao se trouve, en réalité, au centre de la compétition entre Français et ces dernières. Elle accepte le concours des missionnaires protestants et reçoit les émissaires du gouvernement central d'Antananarivo, qui alternent menace et diplomatie. Mais dans le contexte conflictuel dès le début de son règne, en 1881, elle ne peut pas ne pas se réconcilier avec les Français. Pendant la Première Guerre franco-malgache de 1883-1885, elle demande le secours des troupes françaises de Nosy Be pour se préserver de l'offensive merina. Mais, comme les autres mpanjaka du Nord de Madagascar, le traité de décembre 1885 la plonge dans le désarroi dans la mesure où les responsables français reconnaissent l'autorité de la Reine Ranavalona III dans la région. Son attachement à la France ne se dément pas lors de la conquête du pays, en 1895-1896.

Binao devient alors administrateur dans le cadre de la colonie de Madagascar et dépendances, sans perdre pour autant sa grande autorité sur ses sujets, dont elle s'efforce de défendre les intérêts, et ne montre aucun empressement à fournir des « volontaires » pour la mobilisation de tirailleurs malgaches en 1914. Elle perd ainsi son pouvoir officiel mais non son prestige et son autorité morale. Elle témoigne son attachement à la France, mais s'efforce

7-Y PAILLARD -Binao (1868 ? -1923), Paris, Académie des Sciences d'Outre-mer, Hommes et destins, Madagascar, tome III, 1979.

- « Les Mpanjaka du Nord-Ouest de Madagascar et l'insurrection anticoloniale de 1898 », Omaly sy Anio, n°17-20, 1983-1984

de préserver la culture ancestrale, notamment en matière de croyances religieuses et de valeurs sociales. De ce fait, elle conserve donc, dans une certaine mesure, ses prérogatives de reine, même en tant que fonctionnaire colonial, et perçoit une pension de retraite jusqu'à sa mort, en 1923.

Par contre dans le Royaume de Madagascar, le pouvoir central est occupé, de 1863 à 1896 par trois reines, Rasoherina (1863-1868), Ranaivalona II (1869-1883) et Ranaivalona III (1883-1896), mais qui ont régné sans gouverner, comme c'était le cas en Grande Bretagne à la même époque. Le pouvoir réel appartient au Premier Ministre Rainilaiarivony, qui les a épousées successivement, d'ailleurs, et qui se trouve à la tête d'une oligarchie formée d'hommes d'affaires, gros commerçants - propriétaires fonciers - éleveurs de bovins, aux premières loges dans les relations avec les Occidentaux et les premiers aussi à en profiter. C'est l'époque où les Avaradrano, ces Hova originaires du Nord de la capitale, tendent à devancer voire à supplanter les andriana au pouvoir, et, surtout à monopoliser les activités économiques les plus rémunératrices, notamment les relations commerciales avec les Occidentaux.

Quant aux trois reines successives, leur règne s'illustre par une accélération de la diffusion de la nouvelle culture anglo-malgache. Avec la conversion de la reine Ranaivalona II et du Premier Ministre, en 1869, on assiste à une progression spectaculaire de la christianisation de la population de l'Imerina et du pays Betsileo, et de la scolarisation. Celle-ci, comme celle qui lui succède, s'évertue dans les bonnes œuvres dans les églises, ce que l'on observe aussi pour sa contemporaine de Grande Bretagne. Mais elle doit laisser les affaires politiques entre les mains du Premier Ministre et de son équipe d'Avaradrano. Toutefois, remarquons la parution, en 1881, du Code des 305 articles, inspirés des édits du Roi Andrianampoinimerina et de l'idéologie chrétienne occidentale, véritable monument juridique, incontestablement, mais qui consacre la continuation de l'application du *kitay telo an-dalana*, qui désavantage la femme en cas de divorce. Dans l'ensemble de la société tananarivienne, la condition féminine, dans son ensemble, est marquée aussi par une certaine détérioration, par un recul de ses droits.

C. L'épouse du Tananarivien occidentalisé : « les enfants, la cuisine et l'église »

Dans le cadre de cette civilisation anglo-malgache, le fait que l'école soit ouverte aux filles comme aux garçons laisse penser à une égalité des droits entre eux en matière de formation comme dans les activités professionnelles. Il n'en est rien. Si l'enseignement général est pratiquement réservé aux jeunes gens, surtout dans le degré le plus élevé, dans un système éducatif qui ignore la mixité des genres, l'école des filles - tenue par les femmes missionnaires - se destine à former des femmes travaillant à l'extérieur mais des épouses et des mères de famille exemplaires pour le rôle qui leur est assigné.

Comme en Europe occidentale, au XIX^e siècle et jusqu'au milieu du siècle suivant, le Hova (pour ne pas le qualifier de « bourgeois » merina) ne peut accepter que son épouse travaille à l'extérieur, ce serait le signe d'une incapacité à subvenir aux besoins de sa famille, et donc un déshonneur. Non, elle doit rester une femme d'intérieur formée et rodée aux bonnes mœurs, à la mode vestimentaire des épouses de l'homme d'affaires londonien ou parisien de l'époque, qui sort de sa demeure, au bras de son époux, avec les meilleures parures importées d'Europe. Par contre, elle sait coudre, broder, préparer les petits plats à l'occidentale, initiée en cela par les épouses des missionnaires, et fréquente assidument les célèbres *memorial churches* de la Ville Haute ou de la ville moyenne (Ambatonakanga, Amparibe, Analakely...)

Enfin, dans une société où les activités politiques restent réservées à une infime minorité de la population, et où aucune forme de démocratie à l'occidentale ne peut s'implanter, il n'est guère question de participation de la femme à une quelconque vie politique, tout comme ses contemporains d'Europe occidentale d'ailleurs. Dans ce domaine, les femmes du pays tanala ou antaimoro s'avèrent plus libres que celles de la capitale, jouissent de plus de droits sociaux, sans oublier que ces dernières vivent dans une société dominée par le puritanisme des mœurs. Non, au XIX^e siècle, dans le cœur du Royaume de Madagascar, la femme est loin d'être l'égal de l'homme, situation qui perdure durant la période coloniale.

III. Les femmes à la « reconquête » du pouvoir, depuis la décolonisation

Pour l'ensemble des institutions, juridiques et politiques, les 50 premières années de la colonisation ne voient guère de changement notable pour la condition féminine, à part une péjoration de celle-ci dans les régions où régnaient encore les coutumes et les mentalités des siècles passés, et en milieu rural, en général. Néanmoins, lentement mais sûrement, surtout sur Les Hautes-Terres centrales, les jeunes filles accèdent à l'enseignement général au même titre que les jeunes gens et peuvent rattraper, résorber le déséquilibre remarqué dans ce domaine dans les dernières décennies du XX^e siècle, et les premières de la période coloniale. Quant à une participation à une vie politique, il n'en est guère question, tout comme en métropole à la même époque, toute proportion gardée, et dans le cadre d'un régime colonial où les institutions et libertés démocratiques demeurent inconnues des indigènes, c'est-à-dire de l'immense majorité de la population malgache.

A.Des progrès de la scolarisation mais faible accès aux professions « libérales »

La culture française gagne du terrain, en matière de mode vestimentaire, sauf que la femme tananarivienne garde son lamba et la coiffure en chignon tressé sur la nuque, celles aux cheveux courts et ayant quitté leur lamba restent minoritaires. En outre, les deux premières femmes médecins de

l'Assistance médicale indigène achèvent leur formation en 1934. A la même époque sortent aussi les premières institutrices du collège public d'Avaradrova et surtout des écoles des missionnaires de la LMS⁸. Elles enseignent dans les écoles officielles jusque dans les campagnes des Hautes-Terres, où certains les surnomment *ramose vehivavy*, « instituteurs femmes », et non « institutrices », révélant bien la masculinité de la profession du moins jusque dans les années 1930, et que celles-ci s'avèrent encore minoritaires par rapport à leurs collègues de l'autre sexe.

Cependant dans les familles malgaches ayant acquis la citoyenneté française, depuis les années 1910, très peu nombreuses, les jeunes filles peuvent fréquenter le Lycée Jules Ferry réservé aux élèves françaises. Et les premières bachelières malgaches, issues de leur rang, deviennent directrices de collèges de jeunes filles ou des avocats ou magistrats, plus rarement⁹. Mais elles restent exceptionnelles à l'époque. Cependant, l'extension de l'infrastructure scolaire, du primaire et du secondaire, dès les années 1930, dans le cadre des emprunts Maginot, favorise l'extension de l'enseignement en général et celui du genre féminin en particulier. C'est surtout au lendemain de la Seconde Guerre mondiale que, comme dans la métropole française, la femme malgache enregistre une certaine amélioration de ses conditions d'existence et de sa place dans la société.

B. Décolonisation : des femmes diplômées, des femmes dans les luttes nationalistes de l'après-guerre

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'ambiance politique change aussi bien en métropole que dans la France d'Outre-mer, grâce à des partis de gauche dans le Gouvernement provisoire présidé par le Général de Gaulle. Comme en France, les femmes acquièrent le droit de vote - même si le suffrage demeure censitaire dans les TOM, condition favorable pour que celles-ci puissent, au moins, participer aux premières élections législatives, en 1945-1946. En outre, l'année 1946 est à marquer d'une pierre blanche avec l'abolition de l'indigénat, du travail forcé, tandis que l'adoption à l'Assemblée Nationale d'une loi instaurant le Plan décennal de développement économique et social favorise l'extension de l'enseignement, notamment avec la création d'un embryon d'Université dans la capitale et la possibilité pour des jeunes Malgaches d'accéder aux lycées et écoles anciennement réservés aux seuls enfants d'Européens. Le genre féminin ne manque pas de bénéficier de cette ambiance de liberté, surtout sur les Hautes-Terres centrales, alors qu'en province, l'accès des filles à l'enseignement secondaire reste marginal et que, de manière générale, la dissymétrie entre le Centre et le reste du pays persiste dans le domaine des infrastructures scolaires.

8- F. ANDRIAMIALY-RATSARATOETRA, La promotion féminine par l'école à Tananarive, de 1930 à 1958, mémoire de Maîtrise, Département d'Histoire, Université d'Antananarivo, 2005, 133p.

9- Enquêtes orales effectuées dans les années 1970 auprès de certaines d'entre elles.

Comme en France, et malgré des conditions différentes pendant les hostilités, on assiste à la hausse en nombre des femmes qui travaillent en dehors de leur domicile, compte non tenu de leur place dans les petits métiers et la domesticité où les femmes des milieux populaires ont toujours exercé. Des femmes médecins, infirmières, sages-femmes, institutrices, secrétaires dans le secteur privé comme parmi les fonctionnaires, on en trouve de plus en plus. De même, elles sont plus nombreuses dans la capitale qu'en province à devenir électriciennes, ce qui s'explique par les conditions d'accès au suffrage censitaire, qui se basent sur le niveau d'instruction et le paiement de patentes ou d'impôt sur le revenu. Le cas du poste de Marolambo, dans l'Est, où il n'existe que trois électriciennes, illettrées mais qui s'acquittent de l'impôt sur les bœufs, n'est pas exceptionnel.

L'adhésion aux partis politiques, entre le lendemain de la guerre et l'insurrection de 1947, témoigne aussi de la timide participation des femmes aux activités politiques. Si aucune candidate ne figure parmi les prétendants aux sièges de députés ou de conseillers provinciaux, remarquons, en 1946, des femmes membres du parti nationaliste MDRM dans les sections urbaines ou en milieu rural, dirigeant et militant surtout dans les sections féminines, aux côtés de leurs conjoints ou non. En outre, durant l'insurrection, aucune « amazone » n'est signalée lors des enquêtes orales, comme dans les dossiers d'archives. Mais certaines participent aux préparatifs du soulèvement, par exemple à Talata Ampano, dans la région de Fianarantsoa, ou dans le Sud Est, en pays antaimoro, ou encore à Marovoay dans la province de Majunga¹⁰.

De même, dans l'autre camp, celui des partisans du maintien de la colonisation française, la princesse Soazara d'Analalava se joint aux autres mpanjaka, notables du Nord et dirigeants du PaDesM, en novembre 1946 pour s'opposer aux prétentions des indépendantistes, et se plaint auprès du pouvoir colonial de ce que les populations de la circonscription de l'Ouest soient représentées par le Docteur Joseph Raseta, partisan de l'indépendance et originaire des Hautes Terres. Il ne représenterait pas les aspirations politiques de régions attachées à la présence française depuis le début de l'ère coloniale, voire avant. Elle descend de ces principautés locales qui ont apporté leur soutien à cette présence lors de la « pacification », et dont la position politique ne s'est jamais démentie par la suite. Néanmoins au PaDesM, peu ou pas d'adhésion de femmes, comme dans les partis nationalistes de l'après-guerre n'a pu être décelée, preuve supplémentaire du caractère conservateur de ce parti probablement.

10-La bibliographie sur l'insurrection de 1947 s'avère abondante, parmi laquelle l'ouvrage collectif dirigé par J. Fremigacci, L. Rabearimanana, C. Razafimbelo, sur l'insurrection de 1947 et la décolonisation à Madagascar, Université d'Antananarivo, Université Paris I Sorbonne.

C.Un nom illustre de la gent féminine dans les luttes pour l'indépendance et après : Gisèle Rabesahala

Dans la tourmente de la répression coloniale consécutive à l'insurrection de 1947, parmi les rares nationalistes à oser encore élever la voix, émerge un nom incrusté dès lors dans l'Histoire du nationalisme malgache, dans l'Histoire de Madagascar de ces 70 dernières années tout simplement, celui d'une toute petite fille de 18 ans à l'époque : Gisèle Rabesahala¹¹.

Elle se fait le porte-parole du peuple malgache pour lequel le retour de la souveraineté du pays reste l'aspiration quasi unanime, mais réduit au silence, surtout d'avril 1947 à juin 1956, avec le retour de l'ambiance de liberté consécutive à l'application de la Loi-cadre. L'équipe des communistes qu'elle contribue à former dès 1946, dans le cadre des Groupes d'études communistes, des sections de la CGT et qui s'exprime dans un organe de presse activement pourchassé mais qui ne cesse de ressusciter sous d'autres noms, à partir de 1947, bénéficie du soutien actif du PCF et du Secours Populaire français, ainsi que du Secours rouge international, en cette période de « guerre-froide » naissante. La fondation, en 1950, du Fifanampiana Malagasy ou Comité de Solidarité de Madagascar, lui permet de s'occuper directement des condamnés de 1947 et de leurs familles, tout en dénonçant les mauvaises conditions des détenus et en diffusant les idées indépendantistes, par le biais du bimensuel Fifanampiana. La « Vierge rouge », comme la surnomme le pouvoir colonial, est épiée dans tous ses faits et gestes, et éprouve des difficultés à se rendre en France plaider la cause des anciens députés du MDRM et leur rendre visite en France où ils se trouvent en résidence surveillée. Mais elle ne se décourage jamais, même si ses déplacements en province pour constater *de visu* les conditions des détenus politiques sont entravés par les tracasseries policières et que les pétitions organisées pour les soutenir et pour la cause de l'indépendance sont rendues difficiles par l'administration locale. Elle pense que sa personnalité et sa qualité de meneur d'« hommes » lui vient de l'héritage de ses ancêtres, ces Tsimahafotsy d'Ambohimanga qui ont renversé le roi Andrianjaka pour le remplacer par son neveu qui régna sous le nom d'Andrianampoinimerina. Le soutien de sa famille dans ses activités audacieuses ne lui a jamais manqué non plus, famille occidentalisée, aisée, dotée, comme elle, d'une large culture malgache et européenne.

Lorsque la vie politique jouit de plus de liberté et que surviennent des élections consécutives à la Loi-cadre et que les citoyens malgaches jouissent enfin du suffrage universel, elle fonde, avec son équipe, grossie d'un réseau étoffé de nationalistes aguerris et répartis dans l'ensemble du pays, l'Union du Peuple malgache. C'est dans ce cadre qu'elle parvient à être élue membre du

11- J'ai eu l'opportunité de l'avoir fréquentée durant de longues années, et mes recherches sur elle et la vie politique sur cette époque bénéficiaient aussi de son ouvrage biographique : *Hotonga anie ny fahafahana*, paru en 2006 aux Océan éditions, 381p

conseil municipal à la mairie de la capitale et qu'au Congrès de Tamatave de mai 1958, elle occupe une place de choix. Il n'est donc pas étonnant qu'elle parvienne à devenir secrétaire général du Parti du Congrès de l'Indépendance (AKFM en malgache), fondé en novembre 1958, l'aile gauche, communiste de ce parti, l'aile progressiste revenant à son président, le pasteur Richard Andriamanjato. Elle est maintenue à ce poste par les militants jusqu'en 1989, à la scission de l'AKFM, et même par la suite. Entre-temps, elle devient Ministre de l'Art et de la Culture révolutionnaire durant la Seconde République, et poursuit ses activités politiques, en relation aussi avec le camp socialiste sur le plan international. Elle ne s'arrête pratiquement de militer qu'à sa mort, en juillet 2011. Son nom et son influence continuent à résonner dans le monde politique malgache, comme l'exemple de la femme militante courageuse, honnête, efficace, et même si certains peuvent ne pas apprécier son choix politique¹².

Représente-t-elle un modèle, un exemple de la place de la femme malgache de la 2ème moitié du XX^e siècle à nos jours ou bien est-elle restée l'exception qui confirme la règle, de ce que la femme reste dans l'ombre dans le domaine des activités politiques ?

Des intellectuelles boursières reviennent de France après leurs études à la fin des années 1950, la plupart adhèrent à l'AKFM et au Fifanampiana Malagasy, d'autres suivent leurs époux qui collaborent avec les dirigeants de la 1ère République. De même, de plus en plus nombreuses sont les jeunes femmes diplômées, qui deviennent des enseignantes du Secondaire ou médecins docteurs. Les différences tendent à s'atténuer entre les intellectuels des deux sexes, de même qu'entre les Hautes Terres et les autres régions du pays. Cependant, elles sont moins nombreuses dans les postes de responsabilités professionnelles et surtout dans les sièges électifs, jusqu'à nos jours, que ceux du sexe dit fort, alors que ce ne sont pas les compétences féminines qui manquent.

Lucile Rabearimanana est professeure titulaire, à la retraite, à la Faculté des Lettres de l'Université d'Antananarivo, membre titulaire de l'Académie Malagasy, section des sciences morales et politiques. Sa thèse de Doctorat du 3^e cycle porte sur la presse et le nationalisme malgache durant la décolonisation, et sa thèse pour le Doctorat d'État sur la vie rurale de 1930 à 1958. Elle poursuit et dirige des recherches sur l'histoire politique, sur l'histoire économique et sociale de la colonisation à Madagascar, dont celle des femmes.

12-L. RABEARIMANANA, « Femmes merina et vie politique à Madagascar durant la décolonisation (1945-1960) », « Mama Africa », Hommage à Catherine Coquery Vidrovitch, Ch Chanson Jabeur et O Goerg (éds), Paris l'Harmattan, 2005.



Marie Zénaïde
RAMAMPY

FEMME EN POLITIQUE

BIOGRAPHIE

Connue pour avoir été la première femme Commissaire de police de Madagascar, Marie Zénaïde RAMAMPY a passé son enfance à Fianarantsoa. Après la mort de son père, Pierre RAMAMPY, qui était à la fois capitaine dans l'armée française et politicien, elle a mené une vie de labeur, entre couture et mannequinat, sans jamais perdre de vue son désir de devenir femme de l'armée. Son rêve se concrétise suite à un avis de concours pour devenir officier de police en Israël qu'elle réussit. De retour au pays, elle devient ainsi la première femme malgache commissaire de police et forme des femmes militaires. En plus de cette carrière, elle a également fait de la politique, en étant maire, députée et sénatrice. Elle participe aux élections législatives de 1993. Encouragée par ses proches, elle se porte candidate aux élections communales de 1995 et devient maire de la commune Ambalavao. RAMAMPY Zénaïde martèle son message selon lequel la clé du développement des communes et du décollage économique dépend d'une décentralisation effective. Après son mandat à la mairie, elle devient députée en 2003 et intègre l'assemblée nationale pour en devenir vice-présidente jusqu'en 2007.

Dans le domaine de la promotion du genre, Zénaïde est membre fondatrice et présidente d'honneur du Conseil National des Femmes de Madagascar, et de plusieurs associations de promotion du genre de Madagascar. Elle a toujours lutté pour la participation des femmes dans la vie politique. Elle a donné plusieurs formations sur le rôle des femmes élues. Elle a également présidé le bureau du réseau des femmes africaines ministres et parlementaires nationales qui a pour objectif la promotion de la participation féminine dans la gestion de la vie de la Nation.

ENTRETIEN

“ Présentez-vous à nous : qui êtes vous, d'où venez-vous et que faites vous ?

Je m'appelle Zénaïde Ramampy, je suis la fille du capitaine et homme politique Pierre Ramampy qui a toujours été mon modèle. Je suis née en Décembre 1936 à Tsihombe Sud. Ma famille a dû suivre les différentes affectations de mon père. En 1942, mon père a rejoint Diego Suarez en répondant à l'appel du Général de Gaulle. C'est là que nous avons été tous placés en pension chez les sœurs de St Joseph de Cluny. J'ai mené au cours de ma vie une carrière dans la police, dans la politique, et je me suis engagée dans la promotion de la participation politique des femmes à Madagascar.

“ Quel trait de votre personnalité vous définit le plus ?

Mon parcours est en réalité le reflet de ma personnalité. Je pense être, sans prétention aucune, une femme qui ose, qui ose aller de l'avant, qui ose franchir les obstacles, qui ose se surpasser. Mes réalisations reflètent également mon amour pour le pays. Peut-être indirectement, mais je me considère véritablement comme une patriote. J'ai la patrie dans le cœur et dans le sang. Je n'arrête pas de servir mon pays tout en cherchant à aider mes concitoyens à évoluer. Mes actions ont pour objectif de renforcer leur autonomie. Je renforce actuellement l'autonomisation des mères célibataires en leur apprenant différents métiers, dont la sériciculture, la vannerie, la couture, la culture maraîchère. Ce sont notamment 230 femmes dans le district d'Ambalavao qui ont pu bénéficier de mes actions. C'est ainsi que je suis : au service de ma patrie, et plus particulièrement des femmes de ma patrie.

“ Avez-vous une devise ? Quelle est-elle ?

Oui, j'en ai certainement une. Ma devise a toujours été de ne jamais véritablement compter sur les autres. Pas par manque de confiance, mais par recherche d'autonomie. Il est important aussi de savoir que ce que nous faisons a un impact sur de nombreuses gens. Il existe des individus qui comptent sur nous sans que nous le sachions, d'où l'importance d'être un modèle. Cette devise pourrait donc être : Sache compter sur toi, et sache que tu inspires par tes actes les autres.

“ Parlez-nous de votre parcours scolaire et social avant le démarrage de votre carrière

Je me souviens d'avoir eu 14 ans quand j'étais en classe de 8ème et que

c'est à l'âge de 16 ans que j'ai pu passer le CEPE. Or, les autres élèves en 6ème étaient presque tous âgés de 12 ans. C'est une situation qui m'a beaucoup perturbée, je vous l'avoue. Les enfants n'ont pas toujours la capacité de se raisonner, cette sagesse arrive bien plus tard dans la vie. J'ai donc décidé à ce moment là de suivre les cours d'enseignement ménager et de couture, au lieu de poursuivre mes études scolaires.

En 1952, mon père a été élu Sénateur et a siégé au Palais de Luxembourg. Grâce à ses relations, il a pu m'inscrire dans une école pour poursuivre mes études secondaires dans la commune de Sées. Mon âge était avancé et j'ai découvert ma différence à travers les traitements que me faisaient subir les autres élèves. J'ai encore une fois décidé d'abandonner mes études et suivre des cours de secrétariat et sténotypie. Nous étions 9 enfants, cela m'a encore davantage poussée à vouloir travailler le plus tôt possible. En 1958, nous sommes rentrés à Madagascar, j'avais un enfant. Je me suis consacrée à la couture, et aux cours de piano pour gagner ma vie.

66 Avez-vous été victime de discrimination sexuelle durant ce parcours ?

De discrimination sexuelle durant ce parcours, je ne dirais pas vraiment. En revanche, de discrimination raciale, oui. A l'école, lorsque j'étais à Sées en France, ma couleur de peau amusait mes camarades de classe. Les élèves me surnommaient « la fille café au lait avec beaucoup de café ». La cruauté enfantine... Je dois vous avouer qu'enfant je n'ai pas eu la force de supporter de tels harcèlements. J'ai été ainsi obligée d'abandonner les bancs de cet établissement scolaire.

66 Avez-vous été témoin de discrimination sexuelle ?

Il me vient en souvenir qu'après la mort de mon papa, nous avons rencontré des difficultés financières. Les autorités locales ne se sont pas gênées pour malmenier ma mère. Je me souviens que les pensions étaient reversées avec beaucoup de retard, entraînant une gêne considérable. Mais ma mère a toutefois toujours su rester digne malgré ces circonstances douloureuses. Je ne sais pas si l'on peut parler ainsi de discrimination sexuelle, mais c'est le souvenir de discrimination faite à une femme qui me revient à cette époque.

66 Quels sont les principaux souvenirs qui vous ont marquée ?

C'est sans hésiter lorsque ma demande de bourses d'études pour une formation des officiers de Police en Israël a été approuvée... Deux années après mon retour de France, après avoir erré entre plusieurs emplois, et gardé en moi ce désir de faire carrière dans l'armée, à l'image de mon père, j'ai été admise au concours pour le recrutement de Commissaire. Je m'en souviens encore. Nous étions deux femmes sur les 8 élèves Commissaires de Police. Cela a été une grande fierté pour moi, et le début de ma carrière.

66 Quel a été le déclic, la prise de conscience, l'élément déclencheur de votre carrière ?

J'ai en fait toujours été marquée par l'image de mon père qui avait toute ma fierté. Lorsque mon père est mort, je me souviens de m'être dit : le Capitaine RAMAMPY est mort, il faut qu'un autre Capitaine RAMAMPY arrive. Je m'imaginais suivre les pas de mon père, honorer sa mémoire et suivre ses pas. C'est ce qui m'a poussé dans cette voie.

66 Avez-vous eu des modèles d'inspiration ?

Mon premier modèle d'inspiration, vous vous en doutez bien, était bien entendu mon père. Le fait qu'il fut Capitaine dans l'Armée française m'a toujours inspirée. Il était aussi Conseiller de l'Union Française, Sénateur et a siégé au Palais de Luxembourg. Vous imaginez bien l'impact que ce parcours d'un père pouvait avoir sur sa fille. Il y a eu aussi le Docteur RALIVAO Ramiaramananana Marthe. Au cas où vous ne savez pas, c'était la Première Femme Médecin Malagasy ; elle a par ailleurs été mise en prison, pour des raisons politiques. Elle, c'était une mère de famille extraordinaire. Elle avait été au chevet des personnes défavorisées. Docteur RALIVAO, avec son bon cœur, inspirait naturellement les filles que nous étions.

66 Quels obstacles avez-vous rencontré tout au long de votre carrière ?

Si je devais faire un résumé, je dirais que mon plus grand obstacle a été le fait d'être différente des autres élèves, notamment un obstacle à la poursuite de mes études scolaires. Le fait d'être une femme a représenté également un handicap pour mon accession à l'armée qui a rejeté ma candidature du simple fait que j'étais une femme.

66 Parlez nous davantage des préjugés dont vous avez fait l'objet du fait que vous étiez une femme

Je vous l'ai dit, il y'a eu ces préjugés à l'armée. Cela a toujours été mon ambition d'entrer dans ce corps, de suivre ainsi les traces de mon père. J'ai déposé ma candidature, le plus simplement du monde, sans me soucier d'être une femme. L'Armée m'a alors simplement répondu : « Non, nous ne prenons pas de femmes ». Simplement, comme cela. « Nous ne prenons pas de femmes ». De même que la gendarmerie, du reste. Et lorsqu'après ma formation de Commissaire de police j'ai été admise dans un commissariat, les officiers hommes m'ont traitée « d'officier de salon », du simple fait d'être une femme, comme si je n'étais bonne que pour décorer le Commissariat.

66 Comment avez-vous fait pour surmonter ces obstacles ?

En fait, en 1963, Israël a offert des bourses d'études pour former des officiers de Police. J'ai présenté ma candidature sachant que là bas les femmes étaient aussi bien dans l'armée que dans la police. C'est ainsi que j'ai été acceptée et que j'ai pu partir en Israël. A mon retour toutefois, il a fallu modifier le statut de la Police pour me nommer. Deux années après, j'ai été ainsi admise au Concours pour le recrutement de Commissaire en même temps qu'une autre femme. J'ai dû démontrer à mes collègues hommes que je disposais d'autant de capacités qu'eux et que je pouvais faire tout ce qu'un Officier homme arrivait à réaliser. Je me suis imposée de participer à toutes les manœuvres militaires. Lorsque j'ai été commissaire de police, je n'ai pas voulu rester dans les bureaux, j'ai cherché à agir comme enquêteur et effectuer les missions dévolues aux Commissaires de Police, sur le terrain. C'est en allant sur le terrain, et en agissant comme les hommes, que j'ai pu surmonter peu à peu ces préjugés et forcer leur respect.

66 Comment voyez-vous l'évolution des rôles de la femme depuis votre enfance jusqu'à la fin de votre carrière ?

Je constate avec beaucoup de joie que notre pays commence à confier des postes de responsabilités à des femmes qualifiées. Je pense aux institutions qui ont actuellement des femmes cadres comme la Commission Nationale Indépendante des Droits de l'Homme (CNIDH), ou le Comité pour la Sauvegarde de l'Intégrité (CSI). Je vois qu'il y'a eu beaucoup de progrès, bien qu'il reste encore beaucoup de chemin à parcourir.

66 Quels ont été selon vous les facteurs qui ont influencé cette évolution ?

Je pense au fond que notre pays est conscient que les femmes assurent tout autant que les hommes, malgré des préjugés qui sont durs à extirper. De plus, la volonté de ces femmes de se battre en se perfectionnant chaque jour constitue un facteur non négligeable. Elles démontrent jours après jour leur efficacité, leur compétence, et cela, c'est l'une des meilleures manières de vaincre les préjugés.

66 Parlez nous de vos principaux accomplissements

Durant mon enfance dans ma petite ville, je me souviens que les femmes étaient des femmes au foyer, mis à part quelques institutrices et sages-femmes. Dans la campagne, les femmes travaillaient dans les rizières, les champs, et allaient avec leur bébé sur de dos, lorsqu'elles puisaient l'eau loin de leur maison. Ainsi, lorsque j'ai été élue Maire, j'ai installé des puits partout avec l'aide de Terre Des Hommes de Suisse ; j'ai pu former les femmes

rurales et les aider à améliorer leur productions tant en riz, qu'en élevage de poulets, en pisciculture, en culture maraîchère etc. A Ambalavao, il y avait le deuxième plus gros marché de zébus, les négociants avec leur argent attiraient les jeunes filles, ce qui contribuait à l'augmentation du nombre de mères célibataires. J'ai donc formé ces femmes en sériciculture, en couture et vannerie. Au total, en 2003, ce sont près de 230 femmes qui ont bénéficié de formations. Durant ces formations, je prenais en charge l'éducation et la santé de leurs enfants. Le Fonds des Nations Unies pour la Population (FNUAP) nous a aidés en matériel pour faciliter la contraception des mères, un médecin et une sage-femme qui ont suivi les mères et les enfants ont fait partie de mon équipe en tant que bénévoles.

Durant ma carrière dans la police, des femmes étaient attirées par cette profession. Aujourd'hui, il y a non seulement une brigade de femmes, mais des centaines de femmes officiers et commissaires de police. Lorsque j'étais à la Mairie, nous étions 10 femmes maires, le mandat suivant, nous étions au nombre de 36 femmes. Le mandat d'après, nous avons atteint 56 femmes maires. Les bons résultats de ces femmes ont été reconnus, ce qui a suscité de nouvelles vocations. Sur 16 communes urbaines, qui ont fait l'objet d'études en matière de gestion, la commune d'Ambalavao a été classée première et de très loin. J'ai ouvert la porte à des femmes policières. J'ai été reconnue comme une bonne gestionnaire de la commune. Tout comme à l'Assemblée Nationale où j'ai longtemps défendu la place de la femme, et où j'ai eu l'honneur et la fierté d'être Vice-présidente.

66 Parlez nous des actions en faveur de la promotion du genre et la lutte contre la violence basée sur le genre

Sur ce plan, je peux dire que j'ai participé à la création des associations pour la promotion des femmes où plusieurs actions ont été réalisées. L'on peut citer l'association Vondrona MiraLenta ho an'ny Fampanandrosoana an'i Madagasikara (VMLF). Elle œuvre à la promotion de la participation effective de la femme malagasy à toutes les instances de décisions. J'ai été présidente du Conseil National des Femmes de Madagascar (CNFM), cette organisation « parapluie » regroupant les associations de femmes de toute origine agissant sur le territoire malgache. Apolitique, non confessionnelle, elle exerce un rôle de concertation et de mobilisation au sein des mouvements des femmes. J'ai lutté contre toutes les formes de discrimination fondée sur le genre avec le Réseau des Femmes africaines ministres et parlementaires (REFAMP). Ce réseau est un cadre de partage d'expériences, d'échanges d'informations, de diffusion des innovations et succès, au plan des politiques et programmes comme au niveau de la législation. C'est ainsi qu'en 2013, grâce à nos actions de plaidoyer, nous avons pu avoir 32 Députés Femmes alors qu'avant nous n'en avons eu que 10.

66 Etes-vous consciente de la réalité de la violence basée sur le genre à Madagascar ?

Oui, bien entendu. Je suis bien consciente de ce que subissent les femmes à Madagascar. Ces victimes choisissent le silence et oublient qu'elles ont le droit de dénoncer ces injustices. Dans la vie communautaire, les femmes battues par leur mari au sein du ménage sont nombreuses. Je me souviens, lorsque j'étais encore députée de Madagascar, d'une fillette qui a été violée. Et l'auteur de l'acte ne s'est pas gêné à corrompre un autre député pour être innocenté. Et comme il fallait s'y attendre, il a opté pour le « Raharaham-pihavanana¹ ». Je le répète : « Osons briser le silence » pour mettre fin à ces pratiques.

66 Quelles sont les causes de ces violences ?

Cette peur qu'ont certaines femmes de repartir à zéro et de refaire une vie participe pour beaucoup au maintien de ces violences. En effet, lors des conflits, les femmes ont peur de perdre à jamais les hommes qui partagent leur vie. Elles se laissent ainsi violenter et préfèrent être martyres plutôt que divorcées. Dans le monde du travail, les femmes arrivent à supporter toutes les violences morales et parfois physiques, toujours en raison de cette peur de perdre leur travail. C'est parce qu'elles préfèrent encaisser plutôt que de revenir au chômage sans statut social. Elles ont peur de payer le prix fort en essayant de se défendre.

66 Quelles sont les stratégies à mettre en œuvre pour lutter contre ces violences ?

Il arrive souvent que des femmes viennent me voir pour me raconter leur problème. Un jour, une d'elles m'avait dit que son mari ne lui donnait rien, qu'il faisait lui-même les courses depuis qu'elle est à la retraite. Pour l'aider à subvenir à ses besoins, aujourd'hui, je l'aide afin qu'elle puisse obtenir un travail décent. Vous comprenez ainsi qu'il faille agir pour renforcer l'autonomisation de ces femmes si nous souhaitons lutter contre ces violences.

66 Le dispositif de lutte est-il suffisant à Madagascar ? Qu'aimeriez-vous proposer ?

Il faut commencer par l'éducation dès l'enfance. En même temps, les enfants doivent être traités de la même manière. La discrimination entre garçons et filles est à exclure du système éducatif. Certes, il y a un début mais il reste beaucoup à faire.

1-Il s'agit d'un règlement à l'amiable d'origine traditionnelle, pratiqué à Madagascar en substitution à la justice.

66 Comment entrevoyez-vous l'avenir de la place des femmes à Madagascar ?

J'ai confiance. Je constate que dans tout ce que nous entreprenons, nous y allons tout doucement mais nous y arrivons. Il faut nourrir cette confiance. Tôt ou tard, les femmes accéderont au pouvoir.

66 Qu'est-ce que vous redoutez le plus ?

Ma principale préoccupation concerne l'éducation. Vous imaginez que le manque d'éducation constitue un blocage majeur pour nous les femmes. Sans éducation, il est facile de nous manipuler et de faire de nous les marionnettes des hommes. Je suis également préoccupée par les discriminations faites envers les femmes notamment dans le milieu professionnel ou en politique. Il faut songer à y mettre fin le plus vite possible. Ce qui est sûr et certain, plus il y'aura à Madagascar des femmes actives et mobilisées dans tous les domaines, plus le pays pourra avancer rapidement, sans entrave. Nous pouvons prendre exemple sur le Rwanda. Actuellement, ce pays Africain compte 64% de femmes au Parlement. Après le génocide de 1994 où des hommes ont été tués, les femmes ont pris la relève et ont assumé leur responsabilité en toute conscience.

Ce qui s'oppose à cet épanouissement, c'est bien souvent la discrimination des hommes et des maris en particulier. Nous ne pouvons pas nier qu'ils ont de l'avance par rapport aux femmes, notamment en raison d'un accès inégal aux ressources financières. Au cours des élections passées, il a en effet pu être constaté que ces moyens financiers représentaient un obstacle aux candidatures féminines. Lors des élections législatives de 2013, par exemple, la caution était fixée à 500.000 Ariary, alors que cette caution a été de 5.000.000 Ariary lors des élections de 2019. Cela contribue à freiner l'accession des femmes en politique et donc aux prises de décisions politiques.

66 Quel message souhaitez-vous donner aux femmes de Madagascar qui souhaitent suivre votre parcours ?

Je les inviterais à se découvrir, à découvrir leur force intérieure, en se connaissant. Nous devons en effet savoir corriger nos défauts et toujours avoir la foi dans ce que nous souhaitons devenir. Pour une bonne entente, se respecter demeure indispensable. Nous réussirons si nous travaillons avec amour, pour notre pays, la population, et la famille.

66 Qu'aimeriez-vous dire aux hommes en particulier sur la place de la femme dans la société ?

Les hommes doivent savoir que les femmes sont des citoyens avant tout. Elles possèdent autant de droits et de devoirs que les hommes. Si les hommes

parviennent à être conscients de cela, ils laisseront aux femmes le droit d’agir en toute liberté. Ils doivent en effet accorder aux femmes la liberté d’agir en confiance pour qu’elles puissent accomplir leur devoir envers le pays, la famille et, au-delà, l’humanité.



Lalao
RASOANAIVO

FEMME DANS LES MÉDIAS

BIOGRAPHIE

La première femme Directeur de la RNM

Née le 4 décembre 1952, mariée, mère de 3 enfants et grand-mère de 7 petits-enfants, Nirianalalao Jeannine Rasoanaivo est actuellement à la retraite, après avoir effectué 30 ans de service auprès de la Radio Nationale Malagasy (RNM). Elle est la première femme à occuper le poste de Directeur de cette station nationale, pendant ses 4 dernières années de service.

Lalao Rasoanaivo a aussi été une conseillère technique auprès du ministère de la Population, dans les années 90. Elle a largement contribué à la promotion du genre, notamment dans l'identification de la place des femmes dans le développement du pays. L'objectif étant de mettre en valeur les femmes et leurs compétences ou responsabilités, au lieu de se focaliser sur l'égalité homme-femme. Pour ce faire, elle a produit et animé des émissions radiophoniques hebdomadaires, avec la participation des personnalités et représentants d'associations œuvrant dans le domaine de la promotion du genre.

ENTRETIEN

66 Présentez-vous à nous : qui êtes-vous, d'où venez-vous et que faites-vous ?

Je m'appelle Rasoanaivo Nirianalalao Jeannine. Je suis née le 4 Décembre 1952 à Antananarivo, j'ai 67 ans cette année. Je suis mère de 3 enfants et grand-mère de 7 petits-enfants. Je suis l'ex-Directrice de la Radio Nationale Malagasy (RNM), la première femme à avoir occupé ce poste. Actuellement à la retraite, je suis la Gérante de l'Agence de communication EXOTIC Production.

66 Quel trait de votre personnalité vous définit le plus ? Pourquoi ?

Et bien, je dirais plutôt que c'est l'exigence, le sens de la rigueur. Occuper le poste de Directeur de la RNM a été un grand défi pour moi en tant que femme. C'était un poste pour les hommes depuis des années. J'ai dû donc me forger un caractère fait de rigueur et d'exigence pour être à la hauteur de la tâche qui m'a été confiée, afin de diriger toute une équipe. Le fruit de ce sens de l'exigence a été le respect mutuel entre mes collègues et moi.

66 Avez-vous une devise ? Quelle est-elle ?

Ma devise est en lien avec ce que je viens de dire. Ce serait : « Donner le meilleur de soi-même pour construire un nom, une réputation ». J'en ai fait ma devise personnelle puisque je ne me suis pas ménagée pendant mes 30 ans de service à la RNM. J'ai passé auprès de tous les services avant d'être nommée Directeur. De plus, je suis du genre perfectionniste. Je ne me sens pas à l'aise quand une action se fait dans la hâte.

66 Parlez-nous un peu de votre parcours

Je suis titulaire de plusieurs diplômes pédagogiques, dont le CAE/EP¹ et le CAP/EB². A cela s'ajoutent mes diplômes universitaires, notamment le Baccalauréat et le DUEL. J'ai occupé le poste d'enseignante pendant plusieurs années avant d'intégrer la RNM en 1984. Après plus de 2 ans de carrière en tant que journaliste, mais aussi de productrice et de réalisatrice d'émissions radiophoniques, je suis devenue le Directeur de la station nationale de 1985 jusqu'à ma retraite.

1- Certificat d'Aptitude à l'Enseignement pour l'Enseignement Primaire

2- Certificat d'Aptitude Pédagogique pour l'Education de Base

66 Et qu'en est-il de la discrimination sexuelle ? En avez-vous été victime durant ce parcours ?

Non, je dois être honnête et vous dire que je n'ai pas été pour ainsi dire victime de discrimination sexuelle durant mon parcours. Cela pourrait s'expliquer par le fait que j'ai su m'imposer, en tant que femme. De plus, j'ai bien maîtrisé mon métier, personne ne pouvait m'en faire de reproches. Au contraire, les femmes qui arrivent à s'imposer sont plus valeureuses aux yeux de leurs collègues, patrons et de la société. Je suis tenace et je sais garder la tête haute, quoi qu'il arrive. Peut être le milieu professionnel dans lequel j'ai évolué était plus tolérant envers les femmes, je ne sais pas.

66 Avez-vous été témoin de discrimination sexuelle ? Qu'avez-vous pensé et fait ?

Là par contre, oui. Durant mon métier de journaliste, je côtoyais plusieurs femmes victimes de discrimination, lors des reportages et interviews que je réalisais. Consciente et touchée par cette situation, j'ai renforcé les enquêtes, les émissions y afférentes, outre ma participation aux campagnes de sensibilisation à ce sujet, diffusées à la RNM. J'ai eu l'occasion de le faire et de diffuser des messages, vulgariser les lois contre la discrimination et la promotion du genre.

66 Quels sont les principaux souvenirs qui vous ont marquée ?

C'est sans hésiter le souvenir des femmes qui ont commencé à briser le silence après plusieurs mois de campagne de sensibilisation. Elles ont commencé à dénoncer les cas de discrimination et de violences à leur égard. Cela m'a profondément marquée, ce changement, cette prise de conscience, c'était comme une révélation soudaine... Je me suis rendu compte qu'il fallait les mettre en confiance pour poursuivre cet élan, et enchaîner de ce fait les campagnes de sensibilisation.

66 Quel a été le déclic, la prise de conscience, l'élément déclencheur de votre carrière ?

Il n'y a pas vraiment eu de déclic, vous savez. Cela s'est passé plutôt naturellement. Je suis pour ainsi dire passé de l'enseignement à la radio, aussi surprenant que cela puisse paraître. Selon mon point de vue, l'enseignement et le journalisme sont deux métiers complémentaires. Ils se focalisent sur l'éducation et l'information. Mais à la radio, à la différence d'une salle de classe, on peut atteindre plusieurs auditeurs pour la vulgarisation d'un message, ce qui constitue un plus. Ainsi, lorsque l'opportunité de travailler à la radio s'est présentée, je n'ai pas hésité à laisser tomber mon métier d'enseignante, sans avoir eu l'impression d'avoir renoncé à ma vocation.

66 Avez-vous eu des modèles d'inspiration ?

A vrai dire, non. Je n'ai pas eu vraiment de personnes ni d'idéologies comme modèles d'inspiration. Pour ma part, j'ai toujours senti que le travail était la clé du succès. Qu'il fallait travailler dur pour atteindre ses objectifs. Quant à ma motivation, c'est le partage du bien pour la population, surtout les femmes, ainsi que la promotion du genre. Je suis par contre particulièrement ravie de voir que d'autres jeunes journalistes me prennent comme modèle dans ce métier. Je souhaite les inspirer du mieux que je peux, et les guider dans cette voie qui a été la mienne durant ma carrière professionnelle.

66 Quels obstacles avez-vous rencontré tout au long de cette carrière ?

Cela va vous sembler curieux, mais je n'ai pas eu beaucoup de problèmes dans ma carrière à vrai dire. Je m'étonne moi-même en y repensant. En revanche, j'ai constaté un handicap dans ma vie familiale. J'ai beaucoup voyagé pendant mes années d'exercice, que ce soit au niveau national ou international. Du coup, ma famille a été souvent négligée puisque je n'ai pas pu rester en permanence aux côtés de mon mari et de mes enfants, même si je me rattrapais durant mes temps libres. Cela a été le prix amer à payer pour ma carrière, je remercie ma famille pour sa compréhension.

66 Avez-vous ressenti des préjugés ou avez-vous fait l'objet de traitements discriminatoires dû au fait que vous étiez une femme ?

Non, toujours pas. Peut-être le milieu professionnel, finalement. Peut-être que les journalistes sont plus ouverts, c'est à approfondir. J'ai en tout cas eu la chance d'être toujours considérée comme un élément clé dans la radio où je travaillais. Ma nomination au poste de Directeur en est une preuve. Par contre, certaines personnes l'ont considéré d'un mauvais œil, mais j'ai su m'en sortir et faire mes preuves.

66 Comment avez-vous fait ?

Outre ma ténacité et ma détermination, je suis restée professionnelle dans mon métier. L'exigence et la rigueur comme je l'ai dit plus tôt. J'ai montré ma personnalité, en gardant la tête haute dans toutes les situations. Je n'étais pas du genre à fléchir face à un obstacle. J'ai ainsi gravi tous les échelons avant d'arriver où j'en suis actuellement.

66 Comment voyez-vous l'évolution des rôles de la femme à Madagascar ?

Je constate une bonne évolution. La communication a joué un grand rôle dans cette évolution, notamment au niveau des médias. Je pense à la vulgarisation de la loi concernant les femmes. Il en est de même pour la

communication du nombre des femmes occupant des postes à responsabilité, comme les Ministres, Députés, Directeurs généraux, Directeurs, Chefs d'entreprise ou autres. Les diverses campagnes et sensibilisation menées depuis des années ont porté leurs fruits, c'est à dire la prise de conscience des femmes de leur force et de leurs droits. Outre la dénonciation, elles ont commencé à prendre des décisions et à devenir plus responsables. D'un autre côté, les femmes se sont aussi intéressées à la vulgarisation des lois, en suivant des ateliers et formations.

66 Parlez nous de vos principales actions

Avant de devenir la première femme Directeur de la RNM, j'ai été à la fois journaliste, productrice et réalisatrice de diverses émissions radiophoniques. Parmi mes principales émissions produites et réalisées, je peux citer celles sur les enfants et les jeunes avec le BIT, celles sur les projets de développement mis en œuvre à Madagascar avec la Banque Mondiale, celles sur la lutte contre le tabagisme et la drogue avec le CICLD ou encore celles sur la promotion du genre avec le Ministère de la Population.

66 Avez-vous réalisé des actions spécifiques en faveur de la promotion du genre et la lutte contre la violence basée sur le genre ?

Oui. Outre les émissions radiophoniques, j'ai pu contribuer à l'application des projets sur la promotion du genre et la lutte contre les violences basées sur le genre à travers les missions que j'effectuais. J'ai par exemple assisté au sommet du développement social à Copenhague ou encore ceux de l'ONU sur les Objectifs du Millénaire pour le Développement, sans oublier ma collaboration avec le Centre d'Informations des Nations Unies (CINU), sur les projets sur le genre, la violence envers les femmes, etc. D'ailleurs, j'étais responsable de l'émission ONU/Magazine du CINU à la RNM.

66 Etes-vous consciente de la réalité de la violence basée sur le genre à Madagascar ?

Oui, hélas. Les violences basées sur le genre existent encore à Madagascar. Beaucoup d'activités et de plaidoyers ont été mis en œuvre pendant des années mais les cas persistent, pour diverses raisons.

66 Quelles sont les causes de ces violences ?

A mon avis, la principale cause des violences est la pauvreté. A cela s'ajoutent l'égoïsme et l'individualisme des hommes, suite à l'éducation qui les favorise par rapport aux femmes. Quand l'intérêt personnel prime par rapport à l'intérêt commun, les conflits font surface et peuvent entraîner les violences, non seulement au niveau du foyer mais aussi dans la société,

le monde professionnel, etc. Dans certaines localités, les us et coutumes privilégient les hommes et prennent les femmes comme des « esclaves », des personnes soumises. Au niveau du foyer, certains chefs de famille prennent des décisions sans consulter leurs femmes, c'est déjà un cas de violence. Au milieu du travail, un homme et une femme ayant le même diplôme ou les mêmes compétences ne bénéficient pas d'un traitement égal, que ce soit les postes ou le salaire. Ces cas font partie des quotidiens de bon nombre de personnes.

66 Quelles sont les stratégies à mettre en œuvre pour lutter contre ces violences ?

Comme je le répète toujours, pour y remédier, il faudrait renforcer les campagnes de sensibilisation afin que les femmes et les hommes puissent prendre conscience de ce fléau. Chacun devrait être conscientisé, que ce soit l'auteur et la victime, à travers le renforcement de ces campagnes. Ils pourront ensuite briser le silence et apporter des témoignages. D'un autre côté, le Gouvernement devrait participer activement aux diverses activités y afférentes, et renforcer le cadre sécuritaire et législatif.

66 Parlons-en. Le dispositif législatif est-il suffisant à Madagascar ?

Je trouve pour ma part, et je le dis avec prudence, que les lois sont obsolètes et qu'elles ne couvrent pas la réalité actuellement. Elles devraient être renouvelées et réétudiées en tenant compte des contextes actuels. De plus, leur application semble insuffisante, voire absente, ce qui explique le fait que les cas de violences augmentent et s'aggravent de jour en jour.

66 Qu'aimeriez-vous proposer ?

Les lois devraient d'abord être révisées, par exemple pour sanctionner les auteurs de violences non seulement physiques mais aussi économiques, psychologiques, etc. Leur application devrait être mieux suivie. Aussi, il faudrait remettre toutes les lois au niveau du Parlement. Toutes les associations, ONG et acteurs devraient prendre part à la révision des lois, selon les réalités de chaque localité.

66 Comment entrevoyez-vous l'avenir de la place des femmes à Madagascar ?

Les femmes ont une grande opportunité de s'épanouir dans la vie active à Madagascar. Elles se démarquent par leur maturité, leur sens des responsabilités et le côté humain dans l'accomplissement de leurs exercices. Actuellement, des femmes brillent dans leurs postes et places respectives. Bref, elles ont l'avenir pour elles et je m'en réjouis.

66 Qu'est-ce qui peut influencer positivement ou négativement cette évolution future ?

Positivement, l'émancipation des femmes se reflète par la prise des responsabilités et l'autonomie, non seulement au niveau de leurs foyers mais aussi dans la société. C'est déjà une étape franchie, quoi que la discrimination persiste. Par contre, cette autonomisation des femmes conduit, dans certains cas, au féminisme et à l'exclusion, voire à la diabolisation des hommes.

66 Qu'est-ce qui vous fait espérer en un avenir meilleur ?

Je dirais plutôt qu'un avenir meilleur commence par une collaboration entre les femmes et les hommes dans tous les domaines. Les femmes sont aussi capables d'accomplir des grandes choses pour leurs familles, la société et le pays à condition qu'on leur donne l'opportunité de le faire. D'ailleurs, les femmes en sont conscientes.

66 Qu'est-ce que vous redoutez le plus ?

Outre le féminisme immodéré, je dirais que c'est l'incompréhension des hommes qui constitue un grand problème à résoudre et qui est ma préoccupation. Certains parmi eux pensent que les femmes devraient rester actives seulement dans les foyers et au niveau de la société et que les postes à responsabilité sont destinés uniquement à la gent masculine. Il faudrait renforcer les sensibilisations pour y remédier.

66 Quel message souhaitez-vous donner aux femmes de Madagascar qui souhaitent suivre votre parcours ?

Je leur dirais qu'il faut toujours avoir un objectif dans la vie. Passer du métier d'enseignante à celui de journaliste n'a pas été facile pour moi, mais j'ai pu réaliser mon rêve de renforcer l'information et l'éducation de tout un peuple. Il faudrait également être tenace, créative et patiente pour devenir un bon journaliste. Les expériences s'acquièrent pas à pas, comme le professionnalisme.

66 Qu'aimeriez-vous dire aux hommes en particulier sur la place de la femme dans la société ?

J'aimerais leur dire que nous sommes tous nés égaux. Les femmes peuvent aussi contribuer et devenir des auteurs du développement autant que les hommes. Au lieu de nous mettre des bâtons dans les roues, les hommes pourraient - et devraient - nous tenir la main, nous assister et nous venir en aide afin qu'ensemble, nous puissions atteindre les objectifs du développement de la société.



Cécile

MANOROHANTA

**FEMME DANS LES SCIENCES
ET LES TECHNIQUES**

BIOGRAPHIE

Le Professeur Cécile Marie Ange DOMINIQUE-MANOROHANTA a occupé plusieurs responsabilités politiques à Madagascar. Nommée Ministre de la Défense le 27 octobre 2007, elle devient ainsi la première femme nommée à ce poste dans la Grande île. Elle a par la suite été nommée à nouveau au Gouvernement, en tant que vice-Premier Ministre, chargée de l'Intérieur, le 8 septembre 2009, au cours de la transition. La même année, elle a exercé de façon intérimaire la fonction de Premier ministre.

Dans le domaine de l'enseignement supérieur, elle a été au cours de quatre mandats successifs Présidente de l'Université d'Antsiranana, ce qui fait d'elle la personnalité la plus couronnée pour la même fonction. A noter qu'elle a cumulé sa fonction de présidente d'Université avec celle de Vice-ministre de l'Education Nationale entre 2005 et 2006, avant d'être nommée Ministre de la Défense Nationale, de 2007 à 2009. Diplômée en Linguistique, le Professeur Cécile Marie Ange Dominique Manorohanta a obtenu son PhD à l'Université de Montréal et a fait des études postdoctorales à l'Université de Californie à Los Angeles.

ENTRETIEN

“ Présentez-vous à nous : qui êtes vous, d'où venez-vous et que faites vous ?

Je suis Cécile Marie Ange Manorohanta. Je suis originaire du Nord de Madagascar, là où j'ai passé toute mon enfance, ma jeunesse et une partie de ma vie adulte. Etant Professeur Titulaire à l'Université d'Antsiranana, j'exerce actuellement le métier d'Enseignant-Chercheur. J'y dispense des cours aux étudiants. J'ai commencé à enseigner à l'Ecole Normale d'Antanimandry à Majunga, puis de Mahamasina à Antananarivo, avant de poursuivre des études doctorales à l'Université de Montréal et des études postdoctorales à l'Université de Californie à Los Angeles. J'ai embrassé ensuite la carrière d'Enseignant-Chercheur à l'Université d'Antsiranana où j'ai pu gravir toutes les échelles : chef de département des études françaises, doyen de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, et Présidente de cette Université où j'ai enchaîné deux mandats espacés par des postes gouvernementaux et deux autres mandats depuis 2013, jusqu'en avril de cette année.

Actuellement je m'occupe de notre Ecole Doctorale, je donne des cours de didactique et d'acquisition des langues. Etant linguiste, j'encadre ainsi des doctorants dont les thèmes de recherche sont liés à mon domaine.

“ Quel trait de votre personnalité vous définit le plus ?

Je peux dire que je fais partie de ces femmes battantes qui ne se laissent pas abattre facilement. J'arrive à surpasser les obstacles pour atteindre mes objectifs. Au cours de mes réalisations, j'ai toujours montré du courage tout en mettant en exergue ma simplicité. En général, j'ai pu développer ma carrière en restant un leader. On peut dire qu'on l'est lorsqu'on parvient à faire bouger les choses, lorsque votre présence apporte des changements positifs dans le milieu où vous intervenez. Je n'ai jamais eu peur de m'engager. Depuis ma petite enfance, j'ai évolué dans le milieu militaire, ce qui a sans doute contribué à forger ma personnalité et a fait de moi ce que je suis devenue. Je précise en effet que mon père est militaire, et que j'ai par la suite épousé un officier militaire.

“ Avez-vous une devise ? Quelle est-elle ?

Ma devise est : « c'est par le travail qu'on peut faire changer les choses ». J'en ai fait l'expérience tout au long de mon existence et je peux témoigner de son exactitude. Le travail permet de réaliser en partie ses rêves. Avoir le goût du travail bien fait demeure très important. Je pense que j'ai beaucoup travaillé pour avoir pu mener à terme mes études doctorales et postdoctorales.

Une femme, si elle veut réussir, ne peut pas se permettre d'être paresseuse. Le travail assidu et sérieux est payant à long terme.

66 Parlez-nous de votre parcours scolaire et social avant le démarrage de votre carrière

Mes parents m'ont inscrit à l'école primaire à l'école Notre Dame de Diégo-Suarez. Après l'obtention de mon premier diplôme CEPE, j'ai étudié au Collège d'Enseignement Général qui se trouve à Ambilobe et puis au Lycée mixte d'Antsiranana. A la fin de mes études primaires et secondaires, je me suis déplacée dans la capitale. J'ai, par la suite, décroché les diplômes de Licence et Maîtrise à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines à l'Université d'Antananarivo. Et, quelques années après, un PhD à l'Université de Montréal. Toutes ces démarches académiques n'ont pas suffi à apaiser ma soif d'apprendre, j'ai donc effectué des études postdoctorales à Université de Californie à Los Angeles.

66 Avez-vous été victime de discrimination sexuelle durant ce parcours ?

Je dois dire que non. Mais peut-être plutôt devrais-je dire que je n'ai pas été consciente d'avoir été victime de discrimination sexuelle.

66 Avez-vous été témoin de discrimination sexuelle ? Qu'avez-vous pensé et fait ?

A l'exception de mes études primaires, j'ai été toujours dans des écoles mixtes où se côtoyaient filles et garçons. Dans les écoles mixtes à Madagascar, je trouve que les traitements sont égalitaires entre les filles et les garçons ; en toute honnêteté, je n'ai pas senti des traitements inégalitaires. A part, bien entendu, les stéréotypes discriminants basés sur les genres contenus dans des exemples choisis dans les ouvrages pédagogiques. Ce sont des phénomènes universels : par exemple, maman se place dans la cuisine, en attendant il y a papa qui lit les journaux. Je pense en effet qu'il est nécessaire que les spécialistes en didactique se penchent dans les choix des exemples de vie contenus dans les ouvrages didactiques afin que nous soyons cohérents avec les valeurs que nous voulons transmettre à nos enfants.

66 Quels sont les principaux souvenirs qui vous ont marquée ?

Je garde des bons souvenirs de mon passage sur les bancs de l'école. A aucun moment, je n'ai figuré parmi les derniers. J'ai obtenu des bonnes notes et remarques de mes enseignants, ce qui m'a permis d'être toujours parmi les meilleurs de mes classes. Mes résultats scolaires ont été satisfaisants. Je garde en tout le souvenir d'avoir suivi des études sans rencontrer de difficulté majeure.

66 Quel a été le déclic, la prise de conscience, l'élément déclencheur de votre carrière ?

Tout d'abord, ma carrière s'est construite à l'Université d'Antsiranana. J'ai franchi tous les paliers de cette école supérieure publique. J'ai commencé par occuper le poste de chef de département d'études françaises. Je suis devenue quelque temps après le Doyen de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines. Et j'ai fini par présider l'Université d'Antsiranana, j'ai été élue quatre fois avec un mandat de trois ans.

Outre ma conviction, j'ai rencontré des collègues qui ont cru en ma capacité. Mes collègues, majoritairement des hommes, ont eu confiance en moi, ils se sont regroupés et m'ont propulsée à la tête de notre université. Je pense que je n'ai pas failli à ma mission car j'ai été réélue à chaque fois que je me présentais.

Ces mandats ont été entrecoupés de responsabilités gouvernementales qui étaient le choix discrétionnaire du Président de la République. En ce qui concerne tout particulièrement ma responsabilité envers mon pays, le temps fort a été le fait que j'ai été Ministre de la Défense Nationale, j'ai accepté ce poste sachant que j'allais y arriver. Mon père était en effet un militaire, et mon mari était officier militaire, j'ai évolué dans ce milieu depuis toute petite, c'était donc un milieu que je connaissais très bien. Le Président de la République a, en même temps, joué aussi pleinement le rôle du premier responsable de l'armée. J'avais une équipe très compétente. Je jouais le rôle du premier responsable administratif de ce ministère.

66 Avez-vous eu des modèles d'inspiration ? Si oui, quels étaient-ils ?

Je dispose à vrai dire de mes propres valeurs, à savoir l'honnêteté, le goût du travail bien fait et le fait d'être bien avec ma conscience. C'est à partir de ces valeurs que je m'inspire et que j'oriente mes actes tant personnels que professionnels. Je dois donc dire que je n'ai pas eu pour ainsi dire des modèles d'inspiration, bien que j'aie de l'admiration pour toute personne qui évolue autour des valeurs que j'approuve.

66 Quels obstacles avez-vous rencontré tout au long de votre carrière ?

Je suis une femme chanceuse ; du moins, c'est ce que j'ai pu constater tout au long de ma carrière. Je ne pense pas avoir rencontré beaucoup d'obstacles, j'ai eu le privilège d'avoir été tenace. J'ai été toujours accompagné et assisté dans mon travail par des équipes compétentes. Mon sens du leadership a été approuvé et suivi par mon entourage, ce qui a permis mes avancements.

66 Avez-vous ressenti des préjugés ou avez-vous fait l'objet de traitements discriminatoires dû au fait que vous étiez une femme ?

Non, je pense que c'est la compétence qui a toujours prévalu en ce qui me concerne. Quand on a les compétences qu'il faut, on se fait respecter.

66 Comment voyez-vous l'évolution des rôles de la femme depuis votre enfance jusqu'à la fin de votre carrière ?

Les femmes ont certainement beaucoup évolué à Madagascar. Nombreuses sont celles qui occupent des places importantes au niveau de l'administration publique et privée. Cela prouve que de plus en plus les femmes n'ont pas de difficultés à avoir des postes de responsabilité. Je peux confirmer que les lignes bougent, les femmes sont majoritaires dans plusieurs filières à l'Université d'Antsiranana. De plus en plus elles sont majors de promotion, même dans des domaines traditionnellement dévolus aux hommes.

66 Quels ont été selon vous les facteurs qui ont influencé cette évolution ?

L'égalité entre hommes et femmes commence à s'installer. Le stéréotype qui identifie les femmes dans les activités ménagères s'efface à travers leurs mobilisations. Elles ne se laissent plus nourrir par les hommes, et commencent à s'affirmer, à prendre de l'indépendance. Elles n'ont pas peur de travailler ni de faire les durs labeurs souvent attribués aux hommes. Elles participent même de plus en plus à la vie du pays et se préoccupent de la politique. De plus, elles sont de plus en plus nombreuses à fréquenter les universités et décrochent des diplômes de fin d'études supérieures. Les majors de promotion sont aujourd'hui souvent des femmes. Je constate que les femmes prennent de plus en plus conscience que leur travail apporte de la valeur ajoutée à leurs enfants, à leur famille, à la société. Elles n'ont pas peur de s'affranchir, du moins dans la société du Nord de Madagascar que je connais le plus.

66 Quels sont vos accomplissements majeurs ?

Mes accomplissements majeurs, je dirai, ont été dans l'enseignement supérieur plus précisément à l'université d'Antsiranana. J'ai pu y contribuer à l'ouverture de plusieurs filières. J'ai également encouragé les jeunes filles à fréquenter les universités.

66 Avez-vous réalisé des actions en faveur de la promotion du genre et la lutte contre la violence basée sur le genre ?

Mon poste en tant que Ministre de la Défense m'a permis d'intégrer une association œuvrant pour la promotion du genre. En effet, j'ai été parmi les

anciennes femmes ministres membres du Forum des éducatrices africaines (FAWE). C'est une association qui s'occupe de l'éducation des filles africaines et qui est constituée des femmes ministres et vice-ministres de l'éducation, de femmes occupant des postes supérieurs de décision en matière d'éducation, d'éminentes éducatrices et chercheurs, juristes, docteurs, défenseurs des droits de la femme et des droits de la personne. A une époque, j'ai été même présidente nationale du dudit Forum. Nos réalisations ont été par exemple le financement des bourses pour des petites filles afin de les maintenir à l'école. Il faut dire que généralement, quand une famille rencontre des difficultés financières, ce sont les filles qu'on déscolarise en premier ; nous avons trouvé qu'une intervention dans ce sens représentait une action primordiale. Actuellement, nous avons un projet concernant « les matières scientifiques et les filles ». Il faudra en effet casser les stéréotypes disant que les filles sont moins douées que les garçons dans les matières scientifiques.

En matière de lutte contre les violences basées sur le genre, je n'ai pas réalisé beaucoup d'activités dans ce domaine. J'avoue que c'est une lutte où ma participation est très faible, la majorité des femmes battues refusent de porter plainte, les réponses sont du genre « c'est le père de mes enfants, je ne veux pas qu'il aille en prison » ou « je vais aller où si je quitte mon foyer ? ». Il faudra des actions adaptées à toutes les situations pour que la lutte contre les VBG porte ses fruits.

66 Etes-vous consciente de la gravité de la violence basée sur le genre à Madagascar ?

Oui, c'est devenu même un phénomène courant dans le pays. Le bilan est lourd et la situation est complexe, dans le sens où plusieurs personnes ne connaissent pas les lois en vigueur en matière de violences, de coups et de blessures. Pour certains même, être agressif, être violent, est un comportement normal et naturel. Il y a à la base un gros problème d'éducation aussi bien du côté de la femme que du côté de l'homme. Plusieurs d'entre elles sont victimes et n'osent pas dénoncer parce qu'elles n'ont pas la force de quitter leur bourreau. Elles ne disposent pas d'un moyen de survie si jamais elles quittent le domicile conjugal. Là, le phénomène est lié à la pauvreté. D'autres, vu leur situation sociale, ont honte d'en parler. Sans toutefois occulter les violences que subissent les hommes car il y'a aussi des conjointes violentes. Bref, le problème est complexe et toute action dans ce sens ne peut être que salutaire afin de rompre les cycles de violence envers les femmes.

Il faut dire aussi que la violence en général est devenue banale dans notre société. Plusieurs enfants subissent dès leur jeune âge des violences verbales et physiques, nous assistons à un cycle qu'il faudra arrêter en amont et en aval. Un enfant qui a subi plusieurs violences dans son enfance, s'il devient violent à l'âge adulte, il ne fait en réalité que perpétuer ce cycle.

66 Connaissez-vous des cas ?

Oui. Je parle des parents qui battent leurs enfants, qui leur parlent sans retenue, sans se préoccuper des conséquences physiques et morales. Dans le Nord, la société dans laquelle je vis, insulter un enfant devient le lot de notre quotidien. Les enfants encaissent les mauvaises humeurs, les injustices des adultes du matin au soir. Ce qui fait que les violences sont généralisées. D'habitude, les femmes sont victimes des violences des hommes, mais de plus en plus les femmes battent aussi leurs hommes. Les souffrances se généralisent aussi. C'est inquiétant.

66 Quelles sont les causes de ces violences ?

Je pense sincèrement que les causes des violences se concentrent autour du manque d'éducation à tous les niveaux. C'est vraiment l'éducation qui est à la base de tout.

66 Quelles sont les stratégies à mettre en œuvre pour lutter contre ces violences ?

Pour mettre fin aux problèmes, il faut se concentrer sur l'éducation à grande échelle. Je propose que l'instruction civique soit insérée dans les curricula. Nous avons besoin également de revoir tous les éléments fondamentaux du civisme. Il s'agit des bonnes manières que sont la salutation, le remerciement, l'excuse, la demande de pardon, etc.

66 Le dispositif législatif est-il suffisant à Madagascar ?

Il faudra faire un état des lieux des lois qui existent déjà. Cela dans le but de voir s'il y a des lacunes, afin d'y remédier.

66 Comment entrevoyez-vous l'avenir de la place des femmes à Madagascar ?

Je reste très optimiste. Les femmes malgaches ont des responsabilités à tenir. De nombreuses opportunités les attendent, et elles représentent l'avenir.

66 Qu'est-ce qui peut influencer positivement ou négativement cette évolution future ?

Agir dès la petite enfance. Il faut que la famille, qui est le noyau de la société, soit prospère et qu'elle soit en bonne santé. Le pays doit retrouver la stabilité politique et économique pour que les femmes puissent avoir accès à un travail décent.

66 Qu'est-ce qui vous fait espérer en un avenir meilleur ?

C'est le fait que les femmes malgaches disposent de caractères uniques et spéciaux. Nous sommes combatives et on les voit se distinguer dans différents domaines. Elles sont présentes dans les champs autant que dans le commerce. A l'église, elles sont majoritaires et elles sont les plus actives. Or, tout est interdépendant, l'économie et le social sont inséparables...

En outre, les femmes n'ont plus peur de s'affranchir, du moins dans la société du Nord. Les filles major de promotion font partie désormais du paysage naturel de l'Université d'Antsiranana.

En politique, je vous invite à regarder par vous-même les législatives qui ont vu la participation accrue des femmes dans presque tous les districts et elles ont toutes caracolé en tête des gagnants ou au moins en deuxième place de la liste des candidats. Il s'agit d'un phénomène très encourageant et qu'il faudra soutenir.

66 Qu'est-ce que vous redoutez le plus ?

L'instabilité. Au cours des années, les crises politiques n'ont pas cessé de détruire tous les efforts déployés pour développer le pays, sur tous les plans. Ce sont ces crises qui entraînent le délitement de toute la société.

66 Quel message souhaitez-vous donner aux femmes de Madagascar qui souhaitent suivre votre parcours ?

J'aimerais leur dire que nous, les femmes, nous devons avoir beaucoup de personnalité. On ne devrait jamais se laisser faire. Pour cela, il faut avoir des alliés sûrs et accepter de faire des sacrifices. Se mettre sur ses gardes demeure aussi une bonne attitude à adopter. Il ne faut pas perdre de vue que, des fois, les coups bas viennent des femmes comme nous. Il ne faudra en effet pas se leurrer : les femmes sont aussi des prédatrices pour les autres femmes.

66 Qu'aimeriez-vous dire aux hommes en particulier sur la place de la femme dans la société ?

Il faudra que les hommes acceptent la réalité. Par expérience, la participation des femmes dans la vie sociétale fait progresser le pays. Les hommes possèdent des grandes responsabilités dans l'émancipation de la femme. Ils doivent même l'encourager. Personne ne peut nier que quand les femmes travaillent, les charges familiales sont moins lourdes. Le pari sera gagné avec une participation forte des hommes dans la lutte contre toute forme de discrimination. C'est une question d'équité. Et c'est le vœu que je formule, espérant que les hommes l'entendront et le réaliseront.



Eugénie (alias Ny Eja)

SOLOMONENJANAHARY

**FEMME DANS LES ARTS
ET LES LETTRES**

BIOGRAPHIE

Monique Eugénie Ranivoarisoa Solonomenjanahary, plus connue sous le pseudonyme de Ny Eja, son nom d'artiste, est une écrivaine qui porte haut les valeurs de la littérature malgache à travers ses œuvres. Elle est aussi une conteuse passionnée, qui fait de ses œuvres des vraies sources d'inspirations pour faire connaître la beauté et la valeur de Madagascar au monde entier. Elle est également l'auteure d'un jeu intellectuel, appelé « Kalaza », qui permet de découvrir la Grande île, d'apprendre les Droits de l'Homme, et d'être sensibilisé aux questions de la protection de l'environnement... Ny Eja est également une éducatrice, qui s'emploie à inculquer les valeurs humaines, par ses œuvres et à travers d'autres canaux de communication. Afin de conduire cette mission, elle ne cesse de se perfectionner ; c'est ainsi qu'elle prépare en ce moment son diplôme d'éducateur, ce après avoir suivi des études universitaires en droit et en tourisme durant sa jeunesse.

Avant d'être poétesse, Ny Eja est aussi une femme qui sent, vit et voit les différents problèmes auxquels la gent féminine fait face chaque jour, ayant elle-même vécu de pareilles épreuves comme il pourra être vu à travers son entretien. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les femmes sont au centre de ses œuvres, autant dans ses poèmes que dans ses nouvelles et ses contes ; elle ne manque jamais une occasion de rehausser l'image des femmes tout en dénonçant les différentes formes de violences faites à leur égard. Elle emploie ses temps libres à échanger avec les femmes, leur inculquer des valeurs qui leur permettent de s'en sortir dans la vie, de mieux éduquer leurs enfants et de se tenir debout face aux épreuves de la vie, et les encourage à s'éduquer, à s'investir dans l'artisanat, à soigner leur corps, et surtout à éduquer leurs enfants en les mettant à l'abri de la violence.

ENTRETIEN

66 Présentez-vous à nous : qui êtes-vous, d'où venez-vous et que faites-vous ?

Je me nomme Solonomenjanahary Eugénie Monique, et tout le monde me connaît sous mon nom de plume : « Ny Eja ». Ce pseudonyme signifie « élégance ». Je l'ai adopté en hommage à la langue malagasy, ornée de splendeur et de beauté, que je souhaite représenter dans la littérature. Je suis également mère de trois enfants, et grand-mère de deux petits-enfants. Originaire d'Antananarivo, je suis une conteuse, poète et romancière nouvelliste. Je suis notamment une voix de plusieurs pièces théâtrales radiophoniques. Plusieurs de mes compositions ont été chantées par des artistes de renom comme Tovo J'hay, Bodo, Mia ou encore Joy K... Outre cet aspect d'écriture, j'ai également créé un jeu de société dénommé « Kalaza ». Il a remporté le prix « Tosika Meva » initié par la Fondation Tany Meva. Il s'agit d'un jeu éducatif. Mon but, à travers la création de ce jeu, était de pousser à un changement de comportement afin d'aider la population à se développer personnellement et à acquérir plus de connaissances dans son quotidien.

66 Quel trait de votre personnalité vous définit le plus ?

Je dirais que je suis une personne qui aime raconter, en mettant l'accent sur les ressentis. C'est peut-être pour cette raison que je réalise le plus souvent des poèmes d'amour. Je ne me définis pas seulement comme une personne dotée d'inspiration pour l'écriture, je souhaite avant tout que mes œuvres servent de support à l'éducation.

66 Avez-vous une devise ? Quelle est-elle ?

Oui, effectivement. Pour moi, le monde tourne autour de l'Amour avec un grand A. L'Amour est la solution à tous les problèmes de ce monde. Lorsqu'on a l'Amour avec soi, il n'y a rien qui puisse être sans issue dans la vie. Qu'il s'agisse de violence, de discrimination, ou de pauvreté.

66 Parlez-nous de votre parcours scolaire et social avant le démarrage de votre carrière

J'ai commencé mes études dans le Nord du pays, dans une école située à Diego-Suarez. J'ai été transférée par la suite dans un établissement scolaire tenu par des missionnaires à Antananarivo. Plus tard, lorsque j'ai été admise à l'Université d'Antananarivo, j'ai choisi la filière Droit pour faire carrière dans cette discipline. J'ai également suivi une formation dans un institut supérieur spécialisé dans le secteur du tourisme, et j'ai ainsi pu décrocher un diplôme de

fin d'études supérieures. Avec ce diplôme, j'ai obtenu l'autorisation d'ouvrir ma propre agence de voyage. Ce projet n'a malheureusement pas duré, mais je ne me suis pas arrêtée pour autant. Je me suis orientée dans d'autres domaines, en allant de plus en plus vers les métiers de la communication. En ce moment, je prépare un diplôme dans le domaine de l'enseignement.

66 Avez-vous été victime de discrimination sexuelle durant ce parcours ?

La réalité est plus cruelle en ce qui me concerne, car je ne suis pas seulement une victime de discrimination sexuelle comme vous dites, je suis une victime de violences. Je les ai vécues au sein de mon propre foyer conjugal. Je garde en souvenir que, durant ma période d'allaitement, mon ex-mari me qualifiait de bonne à rien. Il me répétait vouloir une jolie femme qui s'occupait professionnellement et qui prenait soin d'elle. J'étais la seule à m'occuper des enfants, et lorsque j'ai repris le travail, notre fille a attrapé une grave maladie, la toxicose, qui a entraîné son hospitalisation. C'est triste à dire, mais ce sont les faits, hélas.

Dans le domaine professionnel, j'en ai supporté également. Dans l'exercice de mon métier, j'ai subi la dictature de mes supérieurs hiérarchiques. Ils m'ont fait des avances, sans parler des relations extra-professionnelles qui m'ont été proposées. Avec mon caractère, je les ai toutes refusées.

Dans mon entourage, ma sœur a également subi des violences. Son mari la battait et lui a fait subir des traitements inhumains jusqu'à ce qu'elle perde sa vie. Il est souvent dit dans les proverbes malagasy que le foyer conjugal est fait de résignation et d'indulgence, mais elle en a payé le prix fort à savoir sa vie.

66 Qu'avez-vous pensé et fait ?

Pour ma part, j'ai dû quitter le foyer conjugal et demander le divorce ; cela m'a été accordé. J'ai dû également démissionner de mon travail, en raison de ma fierté et de mon honneur, ne voulant pas céder aux avances dont je faisais l'objet.

66 Quels sont les principaux souvenirs concrets qui vous ont marquée ?

Je garde en moi le souvenir douloureux de toutes les violences morales et physiques qui m'on été infligées notamment lors de mon mariage. Le plus marquant est la violence que mon ex-mari m'a fait subir ainsi que d'autres formes d'humiliations inhumaines et insupportables. En outre, la violence psychologique que les policiers m'ont faite suite à une accusation d'une personne que je considérais comme un ami pour un délit que je n'ai pas commis. J'ai été acquittée une fois la vérité faite. J'en garde hélas de très mauvais souvenirs.

66 Quel a été le déclic, la prise de conscience, l'élément déclencheur de votre carrière ?

Je dirais que cela a été mon divorce. Pour oublier, me changer les idées, évacuer, je me suis engagée pleinement dans le travail. Je me suis concentrée dessus afin de dénoncer les maux cachés et d'encourager tout le monde à revivre l'amour. J'ai spécialement écrit une chanson qui s'intitule « Teny mamy » et qui a été chantée par Tovo J'hay pour raviver la flamme d'antan des amoureux ou des couples mariés. D'un côté, c'est aussi grâce à cette chanson que mon nom de plume « Ny Eja » a commencé à se faire connaître. Je peux dire que c'est l'un des éléments déclencheurs de ma carrière.

66 Avez-vous eu des modèles d'inspiration ? Si oui, quels étaient-ils ?

J'en ai plusieurs. Je peux mentionner Georges Andriamanantena¹, plus connu sous son nom de poète Rado. Il y a aussi Randja Zanamihotra, Ranoë, Fanja Razah, Lamartine². Ce sont notamment mes modèles d'inspiration dans le monde de la littérature. Les poèmes de Rado, Randja, Ranoë, Lamartine ainsi que les nouvelles de Fanja, m'ont beaucoup inspirée. En lisant leurs productions, je suis consciente que j'étais incitée à valoriser la sagesse et la conscientisation. Et il y a aussi Eléonore Rasolofomanana³, elle est très connue dans l'univers du conte. Plus particulièrement, ses contes radiophoniques m'ont beaucoup donné envie de devenir une conteuse.

66 Quels obstacles avez-vous rencontré tout au long de votre carrière ?

Les obstacles que j'ai dû affronter étaient de devoir me battre pour avoir mon propre style d'écriture et de devoir exister devant d'autres acteurs et grandes figures excellant déjà dans le milieu.

Je me souviens notamment, lorsque que j'étais en France, de la rencontre avec le représentant de la Francophonie que je devais faire avec quelques écrivains de notre association, en compagnie d'un journaliste africain d'un magazine célèbre en Europe. Il y avait un écrivain qui nous guidait, je ne vais pas citer son nom, nous nous sommes déplacés en voiture. J'ai discuté avec le journaliste africain, puis je lui ai parlé de mes activités, de mes œuvres... Il m'a confié qu'il allait écrire un article sur moi. Et lorsque l'écrivain qui nous guidait a entendu cela, il a changé de langue et a parlé directement en malagasy, et m'a proféré des menaces. Il a dit qu'il allait me faire descendre de la voiture si jamais je donnais, ne serait-ce qu'une petite information sur mes œuvres au journaliste. Il a parlé en malagasy pour que le journaliste en

1- Poète malgache

2- Ce sont des poètes malgaches

3- Conteuse malgache à la Radio Nationale Malgache

question ne puisse pas saisir ce qu'il était en train de dire. Selon ses propos, c'était à eux de décider, car c'étaient eux les chefs d'équipe, et eux seuls devaient être mis en avant. Lorsque le journaliste, sentant le malaise, m'a demandé ce qui s'était passé ou s'il y avait un problème, je n'ai pas osé répondre, mais je me suis résignée à me taire. Cette anecdote décrit le genre d'obstacles auxquels j'ai dû faire face au cours de ma carrière.

66 Comment avez-vous fait pour surmonter ces obstacles ?

J'ai transformé mes poèmes et mes œuvres en une sorte de refuge. Je les ai utilisés comme un moyen de tirer sur la sonnette d'alarme à mon entourage. Et surtout, je me suis approchée de mes lectrices afin de leur montrer qu'elles n'étaient pas seules à vivre la même situation, mais que d'autres aussi les vivaient, dont moi. Toutefois, je dois dire que je veille toujours à faire en sorte que mes écrits racontent une fin heureuse, car je veux que les personnes sachent que demain est un autre jour et que l'espoir ne doit jamais mourir. Il est primordial de se battre et de propager la force et la notion du mot « amour », et ce, dans tous les sens du terme.

66 Comment voyez-vous l'évolution des rôles de la femme depuis votre enfance jusqu'à la fin de votre carrière ?

J'ai constaté la grande diversité de responsabilités qui étaient celles des femmes. Depuis ma tendre enfance, j'ai été chouchoutée, nous étions une famille heureuse. Je n'avais pas conscience de ce qui m'attendait en tant que femme. Mes parents se sont aimés, j'ai eu tout ce dont je voulais, ainsi que l'amour de mon grand frère et de mes frères et sœurs. Une fois à l'adolescence, j'ai compris la responsabilité, voire le fardeau, d'être une femme surtout au niveau du foyer matrimonial. C'est au moment où les choses se sont compliquées dans ma vie que j'ai ouvert les yeux. Je me suis dit que les femmes subissaient tout. C'est ainsi que dans mes écrits j'essaie de transmettre un message sur le rôle qu'assurent les femmes dans le foyer familial, et rappeler qu'elles peuvent être leaders.

66 Quels ont été selon vous les facteurs qui ont influencé cette évolution ?

Nous avons tendance dans l'éducation, la famille, à différencier l'homme de la femme et la femme de l'homme. Pour nous, il existe des rôles spécifiques attribués aux hommes ainsi qu'aux femmes. Tout un chacun a son propre regard sur ce qui relève de ces attributions basées sur le genre. Par exemple, la société insinue toujours que les femmes ont été destinées à être des « bonnes à tout faire ». Comme si cela leur était naturel et qu'elles devaient toutes suivre ce chemin. J'ai particulièrement constaté cela dans le Sud de Madagascar. C'est comme s'il y'avait un consensus global voulant que

les hommes devaient donner des ordres et devaient être vénérés, et que les femmes devaient les vénérer et leur être soumises.

66 Quels sont vos accomplissements majeurs ?

Mes plus grandes fiertés sont mes chansons d'amour qui ont, d'une certaine manière, poussé le public à m'aimer. Il y a aussi ma victoire en 2009 avec le prix « Tosika meva » suite à la création du jeu de société « Kalaza ». J'ai aussi sorti un recueil de poèmes dévoilant mes propres regards. J'ai également écrit une « pièce théâtrale radiophonique » en rapport avec l'apatridie à Madagascar en collaboration avec le Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés.

66 Avez-vous réalisé des actions en faveur de la promotion du genre et la lutte contre la violence basée sur le genre ?

Oui. En 2014, j'ai écrit et publié un recueil de poèmes. Il s'intitule « Poezia vao mafana »⁴ et parle exclusivement des violences faites aux femmes. Je me souviens d'être restée rivée à mon ordinateur nuit et jour pour écrire ce recueil. Le contenu relate le vécu quotidien des femmes subissant les violences. En suivant les actualités sur les réseaux sociaux, je me suis inspirée de tout ce que pouvait endurer une femme. Les épreuves des travailleuses de maison maltraitées au Liban m'ont grandement touchée. C'est ainsi que j'ai écrit un poème qui a pour titre « Noho ny tsy fisiana »⁵ qui faisait suite à la mort d'une jeune femme Malagasy au Liban.

66 Que pouvez-vous dire sur la réalité de la violence basée sur le genre à Madagascar ?

En réalité, ce sont les femmes vivant dans les campagnes qui sont les plus concernées. Dans les régions enclavées, ces femmes sont celles que j'appelle « Femmes Malagasy » car elles sont nombreuses et elles vivent cela constamment tous les jours. Dans le cadre de FIAVOTA⁶ en 2018, j'avais pour rôle d'animer le jeu d'animation KALAZA. Ma participation consistait à partager, en apprenant aux bénéficiaires dudit projet, des connaissances majeures et élémentaires. Cela avait pour but d'améliorer la qualité de vie des ménages vulnérables. A plusieurs occasions, j'ai pu constater que les femmes qui vivaient dans les zones rurales subissaient des maltraitements inconcevables. J'ai consacré de mon temps, au-delà de mes attributions professionnelles, pour les aider à prendre conscience de leurs droits.

4- Littéralement : Poèmes à vif

5- Littéralement : En manque

6- Un projet de l'Etat conçu par la Banque Mondiale et le Fonds d'Intervention pour le Développement (FID)

66 Parlez nous des cas qui vous viennent en esprit.

J'en ai vu des cas. Personnellement, ma situation en est un exemple, comme je vous l'ai déjà dit. Il y a aussi le cas de ma sœur battue par son mari et morte suite à ces violences. J'ai été témoin aussi dans les régions que les femmes n'avaient aucunement le droit de s'exprimer. Avoir son mot à dire y est un droit et un privilège des seuls hommes.

66 Quelles sont selon vous les causes de ces violences ?

De nombreux facteurs incitent les gens à employer la violence. Et je pense que cela est dû, en premier lieu, à l'absence de l'amour. Ces personnes violentes, qui ont rarement été chouchoutées, soignées par leurs proches, voire la vie en général, évacuent leur rage à travers l'agression morale et physique. A part cela, le manque de communication représente une des raisons majeures. Les auteurs se servent de la violence pour communiquer, faire passer un message, faire savoir qu'ils sont fâchés ou qu'ils ne sont pas d'accord. Mais il y a ce manque de respect, et l'ignorance des droits. Cela engendre une forme de dominance venant du sexe qualifié de fort.

66 Quelles sont les stratégies à mettre en œuvre pour lutter contre ces violences ?

La seule stratégie que je recommande est d'éduquer. Il faut que tout le monde apprenne les grands thèmes du Droit. Afin d'obtenir des meilleurs résultats, j'ai opté pour une activité ludique, avec le jeu « Kalaza ». Tout citoyen doit savoir les points importants à considérer, les droits et aussi les devoirs. L'amélioration du dialogue est aussi primordiale, et il est temps que l'amour triomphe dans les relations. Une nouvelle culture doit être transmise afin de faire les choses avec paix, et faire en sorte que l'impulsivité ainsi que les violences cessent.

66 Le dispositif législatif est-il suffisant à Madagascar ?

A mon avis, la loi avantage plutôt les hommes que les femmes. Or, vu le nombre de femmes, il est nécessaire qu'elles aussi puissent en jouir. C'est tout le pays qui bénéficie des actions que peuvent entreprendre les femmes, si elles jouissaient pleinement de leurs droits. Il s'agit d'un atout à exploiter.

66 Qu'aimeriez-vous proposer ?

Je propose que tout le monde puisse connaître les droits, et que tout un chacun ait une vision constructive. Il est essentiel, à mon avis, de faire apprendre aux femmes leurs droits. Et cela pourra se faire à travers des activités de sensibilisation.

66 Comment entrevoyez-vous l'avenir de la place des femmes à Madagascar ?

Il y a encore du chemin avant que les femmes malagasy ne puissent jouir d'un droit propre et transparent. Pour avoir leur place dans la société, elles doivent encore passer par plusieurs épreuves pour être des éléments clés pour le développement de Madagascar. Nous avons besoin des efforts de chaque personne et de chaque femme surtout.

66 Qu'est-ce qui peut influencer positivement ou négativement cette évolution future ?

Les us et les coutumes sont très importants et jouent des rôles majeurs dans l'évolution future. Il faut une nouvelle culture sur la manière d'aborder cette question du genre, et cesser de qualifier toujours la femme de maillon faible et de simple objet de désir.

66 Qu'est-ce qui vous fait espérer en un avenir meilleur ?

Je suis optimiste. Peut-être naïve, mais je crois que l'amour finit toujours par triompher, et qu'un jour, à Madagascar, l'amour l'emportera sur la violence.

66 Qu'est-ce que vous redoutez le plus ?

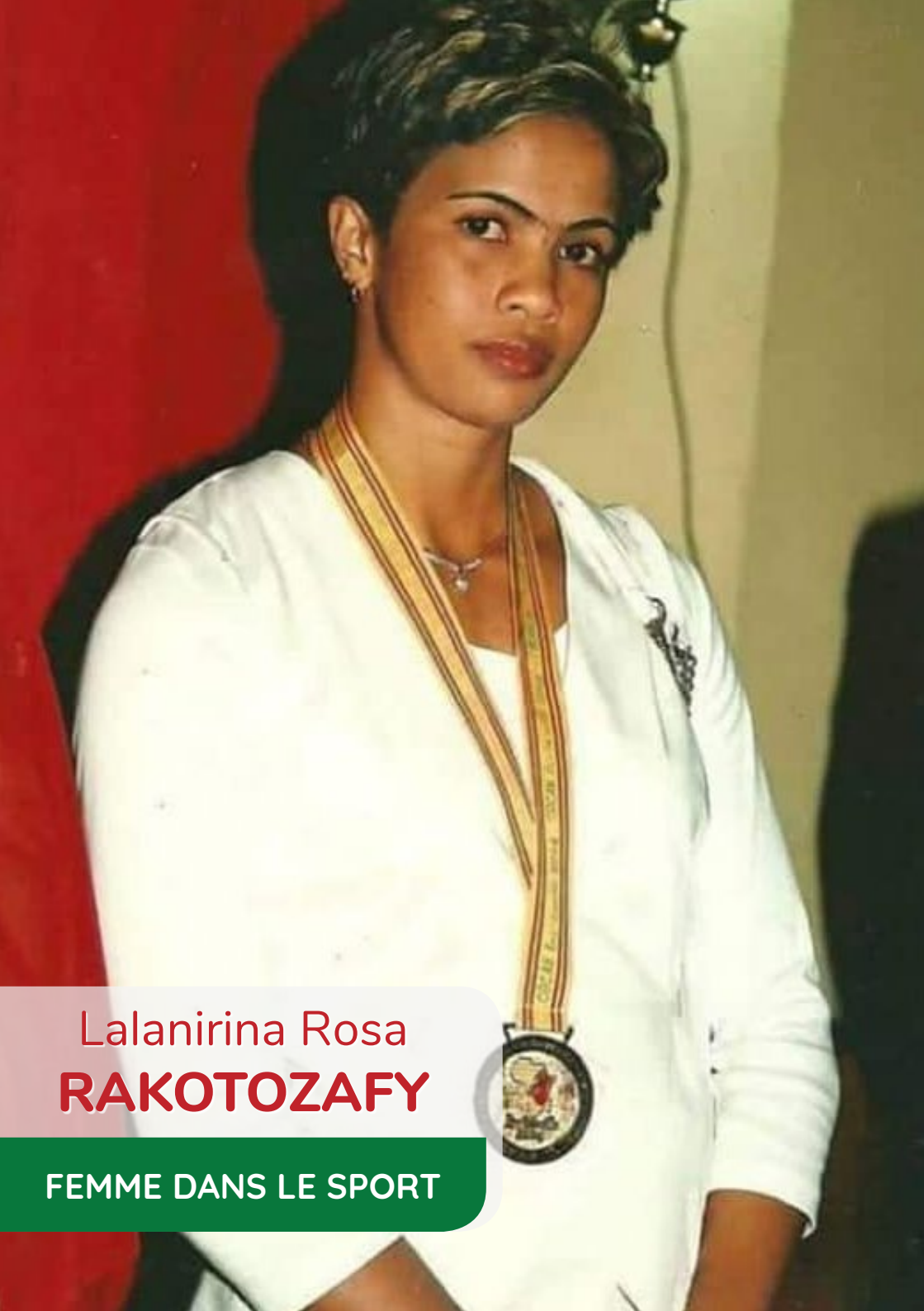
Rien. Juste le temps, s'il peut être permis de redouter le temps. L'évolution sera certes longue, mais il faudra être patient et s'armer de volonté.

66 Quel message souhaitez-vous donner aux femmes de Madagascar qui souhaitent suivre votre parcours ?

Mon message est le suivant. Il est simple. Je leur dirai de me voir, car je suis d'abord une femme avant d'être une artiste. Je suis une femme comme celles qui me lisent, et j'ai eu des vécus semblables aux leurs. Ce qu'une personne vit la forge. J'aimerais leur dire que nous ne sommes pas nées pour souffrir. Nous sommes des êtres humains qui connaissons le mal. Le foyer conjugal n'a pas été conçu pour être une prison ou une forteresse de calvaire. La vie est plus importante que le reste et le fait d'être soi est d'une importance capitale. Alors, femme de Madagascar, sois ce que tu défends, apprends, et fais des efforts dans la vie et dans ce que tu entreprends. N'attends pas à ce qu'on te donne, tu dois marcher pas après pas pour vivre, chère sœur. Et surtout, ne cesse jamais d'aimer.

“ Qu’aimeriez-vous dire aux hommes en particulier sur la place de la femme dans la société ?

Les hommes doivent savoir que les hommes et les femmes sont complémentaires et non des adversaires. Comme tout être humain, nous avons les mêmes droits. Je leur demanderais donc de mettre fin aux injustices faites aux femmes qui sont celles par lesquelles ils ont pu venir au monde.



Lalanirina Rosa
RAKOTOZAFY

FEMME DANS LE SPORT

BIOGRAPHIE

La seule malagasy avec un diplôme « femme et sport du mérite » décerné par le CIO

Mariée, mère de 2 filles, Lalanirina Rosa Rakotozafy, née à Fianarantsoa le 12 novembre 1977, est une athlète de haut niveau qui a su gravir tous les échelons. Si tout a commencé pour elle au collège dans les cours du CEG Tsianolondroa Fianarantsoa grâce à l'Athlétisme, elle occupe aujourd'hui le poste de Directeur Général des Sports (DGS) auprès du Ministère de la Jeunesse et des Sports, à l'âge de 41 ans. Elle est également la détentrice du diplôme « femme et sport du mérite » décerné en décembre 2018 par le Comité Olympique International (CIO), faisant d'elle la seule malagasy à avoir obtenu cette reconnaissance internationale. Ce diplôme est une reconnaissance de Rosa Rakotozafy pour ses initiatives dans la promotion de la participation féminine dans ce domaine. Elle a su se battre pour que les femmes et les jeunes filles puissent aussi être considérées dans les compétitions nationales et internationales.

En tant que Présidente de l'association malagasy des olympiens, elle a initié la course (relais) pour la solidarité féminine, actuellement devenue une course mixte et avec une autre discipline sportive qu'est le Basketball. Elle est l'un des membres consultatifs de la CONFEJES¹, organisation qui a pour but de promouvoir la participation des femmes et des jeunes filles dans le sport, lors de divers événements.

1- Conférence des Ministres de la Jeunesse et des Sports de la Francophonie

ENTRETIEN

66 Présentez-vous à nous : qui êtes-vous, d'où venez-vous et que faites-vous ?

Je m'appelle RAKOTOZAFY Lalanirina Rosa mais tout le monde me connaît plus sous le nom de Rosa RAKOTOZAFY. Je suis originaire de Fianarantsoa, plus précisément de Mahasoabe. Mon père vient de Fianarantsoa et ma mère d'Ambositra. Je suis actuellement Directeur Général des Sports (DGS) auprès du Ministère de la Jeunesse et des Sports. J'ai été nommée à ce poste en mars 2019, mais j'ai intégré le Ministère de la Jeunesse et des Sports en tant que Conseiller Technique depuis 2012. Je suis également la Correspondante nationale de la CONFEJES (Conférence des Ministres de la Jeunesse et des Sports de la Francophonie). De 2014 à 2019, j'ai été le Directeur du Sport fédéral. J'étais responsable du Sport de haut niveau et de toutes les Fédérations sportives nationales et j'ai également eu l'honneur de représenter les couleurs de Madagascar dans les événements sportifs internationaux.

66 Quel trait de votre personnalité vous définit le plus ?

Je dirais que je suis une personne déterminée, et ce, dans tout ce que je fais. Je suis aussi une personne très dynamique, non seulement dans les domaines sportifs et professionnels mais aussi dans la vie quotidienne. J'ai également le sens des responsabilités, depuis mon enfance.

66 Avez-vous une devise ? Quelle est-elle ?

Oui, ma devise est qu'on ne réussit pas dans la complaisance, qu'il faut savoir faire des choix, souvent difficiles et douloureux mais bénéfiques.

66 Parlez-nous de votre parcours scolaire et social avant le démarrage de votre carrière

J'ai passé mon enfance à Fianarantsoa. J'ai été élevée dans une famille modeste. Je n'ai pas eu une enfance ni une vie facile. Mes parents ont connu un changement de leur situation, ce qui a eu un énorme impact sur notre vie, et nos études... J'ai été élevée par mon père et mes grandes sœurs. C'est ma sœur aînée qui s'est chargée de mon éducation et de ma scolarité. J'ai dû combiner l'école avec un travail de serveuse à un moment donné pour pouvoir payer ma scolarité et celle de mon frère.

J'ai été scolarisée à l'établissement EZAKA à Fianarantsoa de la maternelle jusqu'en classe de 7ème. Ensuite, j'ai passé le secondaire au Collège d'Enseignement Général de Tsianolondroa, de la 6ème à la 3ème,

avant d'intégrer le Collège Saint François Xavier pour la classe de 2nde à la Terminale.

C'est mon professeur d'Education Physique et Sportive, Monsieur Désiré, qui m'a détectée en classe de primaire. Il m'a orienté vers un groupe d'entraînement au Collège Saint François Xavier tous les midis pour prendre part à des séances d'entraînements avec d'autres athlètes. J'ai commencé par des courses de Cross-country pour continuer vers les 100 mètres haies avec mon Coach malagasy Justin Ramananoro. C'est ainsi que j'ai fait mes débuts dans l'athlétisme.

66 Avez-vous été victime de discrimination sexuelle durant ce parcours ?

Je ne pense pas. Même si je l'ai vécue inconsciemment, je ne me suis pas concentrée là-dessus. Toutefois, je me souviens d'avoir souvent entendu ce préjugé selon lequel le sport était fait pour les hommes. Que les femmes qui le pratiquent, moi y compris, risquent de ne pas avoir d'enfants, etc.

66 Avez-vous été témoin de discrimination sexuelle ? Qu'avez-vous pensé et fait ?

J'ai en effet vu beaucoup de mes amies vivre difficilement leurs carrières à cause de la discrimination. Je ne comprenais rien à l'époque car je ne pouvais pas imaginer une seule seconde que ce genre de choses puisse exister.

66 Quels sont les principaux souvenirs qui vous ont marquée ?

C'est ma participation aux Jeux de la Francophonie en 1997 à Antananarivo, ce par quoi tout a commencé pour moi. Ensuite, mon titre de Championne d'Afrique en 2002 en Tunisie qui m'a valu une sélection au sein de l'équipe féminine africaine. Celle-ci consistait à défendre l'honneur de l'Afrique à la coupe du monde d'Athlétisme en Espagne, la même année.

Il y a aussi mes 2 meilleures médailles, l'Or obtenue aux Jeux des îles 2011 aux Seychelles et la Bronze des Jeux Africains de Maputo en 2011. J'ai eu ces médailles après 6 ans d'arrêt. En fait, j'ai arrêté ma carrière en 2006 pour donner naissance à ma fille Cathy. En grandissant elle a vu les coupes et médailles avec mes photos en pleines courses, mes coupures de presse... Elle m'a alors demandé de lui donner une nouvelle médaille, en reprenant les compétitions. Alors j'en ai parlé au Président de la Transition de l'époque, SEM Andry RAJOELINA, qui m'a donnée les moyens pour y arriver. J'ai repris les chemins de l'entraînement avec mon Coach Hanitra Rakotondrabe, une ancienne gloire de Madagascar aux 100m, et c'est ainsi que j'ai pu offrir ces nouvelles médailles à ma fille. Un de mes plus beaux souvenirs.

66 Quel a été le déclic, la prise de conscience, l'élément déclencheur de votre carrière ?

C'est au cours de mes entraînements, avec les autres sportifs dans le Club ASSFX (Association Sportive Saint François Xavier), où j'ai eu le soutien du défunt Frère FAZIO - à qui je dois tout. Il m'a aidée dans mes débuts dans l'athlétisme et m'a accompagnée. Après plusieurs victoires aux championnats, il m'a transférée dans le collège après mon Brevet afin de faciliter mes entraînements et mieux faire un suivi de ma préparation. Le Frère FAZIO a fait de moi la championne que je suis. Tout est parti de là et de lui.

En 1997, après les Jeux de la Francophonie à Madagascar, j'ai été détectée par un expert et coach, Stephan HERVÉ. Il m'a sélectionnée pour faire partie du Centre International d'Athlétisme de Dakar (CIAD) ; j'ai alors laissé mes études pour rejoindre cet établissement afin de poursuivre une carrière sportive, avec l'accord de mes parents qui m'ont laissé faire choix.

66 Comment cela s'est-il passé ?

J'ai quitté Madagascar en Novembre 1997 pour rejoindre le CIAD à Dakar au Sénégal où j'ai suivi un entraînement de haut niveau pendant 6 ans et où j'ai participé à plusieurs rendez-vous sportifs internationaux en Afrique, Europe, Amérique, Asie et autres... J'ai également suivi des formations en coaching, en kinésithérapie et comptabilité. Le plus difficile a été de combiner les études et le sport de haut niveau car avec la carrière sportive que j'ai choisie, j'ai été emmenée à beaucoup voyager, ce qui fait que je n'ai pas pu suivre un cursus universitaire. A cela s'ajoutaient les charges d'entraînements au centre, 6 jours sur 7, et 2 fois les lundis, mercredis et vendredis. Mais j'ai compensé avec des formations en administration du sport, en coaching, en dirigeant sportif. Je parle également le français, l'anglais, l'italien et un peu d'espagnol.

Les mois de Mars et d'Avril, nous avons eu des compétitions en Afrique du Sud, à La Réunion, à Maurice et à Madagascar. Le mois de Mai, c'était en Afrique (Côte d'Ivoire, Cameroun, Mali, Bénin....), et à partir du mois de Juin, j'étais en Europe pour préparer ma participation aux championnats du monde, aux jeux africains, et aux jeux olympiques...

66 Avez-vous eu des modèles d'inspiration ? Si oui, quels étaient-ils ?

J'en ai quelques-uns. D'abord ma compatriote Lalao Robine Ravaoarisoa, ancienne gloire de l'athlétisme Malagasy sur 100m et 200m. Il y a aussi l'américaine Gail Divers, spécialiste des 100 mètres haies.

66 Quels obstacles avez-vous rencontré tout au long de votre carrière ?

Le plus dur a été de me séparer de ma famille quand j'avais 19 ans, et de ne pouvoir me voir avec eux que 2 semaines chaque année, ou parfois pas à cause de mon programme d'entraînement et de mes compétitions. Mais cela m'a toutefois permis d'aider ma famille, financièrement, et de servir également mon pays. D'un autre côté, il a été difficile d'être une femme et de garder mes principes car comme vous savez, le monde du sport est côtoyé par beaucoup d'hommes, jeunes comme vieux. Mais j'ai aussi réussi ce que je voulais là-dessus, en gardant mes valeurs.

66 Avez-vous ressenti des préjugés ou avez-vous fait l'objet de traitements discriminatoires dû au fait que vous étiez une femme ?

Honnêtement, je n'ai subi aucun traitement discriminatoire car je pense que j'ai su me défendre à travers mes résultats. De plus, j'ai su m'imposer aussi malgré les pressions et le programme chargé. J'ai eu la chance d'avoir le soutien de beaucoup de gens dans ma carrière sportive, qui ont fait de moi la femme que je suis actuellement. Raison pour laquelle je suis disposée à faire tout mon possible pour qu'il y ait plusieurs « Rosa », soit au terrain soit dans l'administration. Je souhaite donner l'opportunité aux autres de réussir et pour ça je suis prête à les accompagner dans toutes les démarches nécessaires.

66 Comment voyez-vous l'évolution des rôles de la femme depuis votre enfance jusqu'à la fin de votre carrière ?

Quand j'étais jeune, les femmes n'avaient pas la place qu'elles méritaient, mais bon nombre d'entre elles ont quand même réussi à s'imposer. Mais la seule différence est que, dans le sport, ce sont les résultats qui comptent ; de ce fait, on se devait de faire nos propres efforts pour briller et atteindre les objectifs. Les femmes ont cette volonté de faire leurs places dans le développement du monde. La plupart d'entre elles y sont arrivées dans le domaine sportif. D'autres brillent aussi dans d'autres secteurs, grâce à l'éducation, la volonté et le courage.

66 Quels sont vos accomplissements majeurs ?

J'ai obtenu des médailles, des prix et des titres pendant plusieurs années de compétitions sportives. J'ai aussi été nommée Cheffe de la Délégation de Madagascar dans de nombreuses compétitions internationales.

66 Avez-vous réalisé des actions en faveur de la promotion du genre et la lutte contre la violence basée sur le genre ?

Oui, toujours dans le domaine du sport. J'ai organisé plusieurs courses pour conscientiser les gens sur l'importance de la participation des femmes et jeunes filles dans le sport. J'ai fait en sorte que toutes les sélections de l'équipe nationale malagasy soient validées en respectant la participation du genre.

Quant à la lutte contre la violence basée sur le genre (VBG), divers cas se présentent dans le monde du sport. J'ai pu contribuer à aider plusieurs sportives qui ont subi de mauvais traitements mais qui ont souhaité garder l'anonymat par honte de la société. Chez les sportifs, la violence, survenue pour diverses raisons, constitue l'une des causes de beaucoup de divorces.

66 Etes-vous consciente de la réalité de la violence basée sur le genre à Madagascar ?

Oui, et je constate de plus en plus chaque jour l'importance de prendre des responsabilités à ce sujet. La VBG reste souvent taboue chez certains, peut-être à cause de la honte que cela inflige aux victimes.

66 Connaissez-vous des cas ?

J'ai côtoyé plusieurs victimes de violences. Ces femmes, dont certaines sont des amies, n'osent pas briser le silence pour diverses raisons, dont la honte. Je leur ai donné des conseils, dans le cadre privé.

66 D'après vous, quelles sont les causes de ces violences ?

Dans certains cas, notamment les violences conjugales, la jalousie constitue la principale cause. A cela s'ajoutent la consommation d'alcool ou la prise de drogue ainsi que la pauvreté persistante.

66 Quelles sont les stratégies à mettre en œuvre pour lutter contre ces violences ?

Je pense qu'il faut mettre en place un Centre d'accueil où les femmes victimes de violences pourront trouver refuge et se reconstruire. Elles sont souvent rejetées par leurs familles ou par honte, elles n'osent pas en parler. Il faudrait aussi mettre en place un service en ligne ou renforcer le nombre des centres d'écoute, où elles peuvent être entendues et conseillées en toute quiétude, sous anonymat. Aussi, les mesures d'accompagnement suivant les cas devraient être renforcées.

66 Le dispositif législatif est-il suffisant à Madagascar ?

Pas assez je pense. Il faudra mettre en place un dispositif législatif plus consistant qui pourrait mieux protéger les femmes victimes de violences. Certaines d'entre elles sont livrées à elles-mêmes, en ignorant la loi.

66 Qu'aimeriez-vous proposer ?

Personnellement, je pense qu'il faudrait réviser et renforcer l'application de la loi relative aux violences. Les auteurs pourraient en être dissuadés tandis que les victimes seraient mieux prises en charge.

66 Comment entrevoyez-vous l'avenir de la place des femmes à Madagascar ?

Les femmes ont un bel avenir à Madagascar. La politique de l'Etat instaurée par le Président de la République, Andry RAJOELINA, mise plus sur l'occupation par les femmes à des postes de responsabilité. Cela garantit le bon fonctionnement de ladite politique. En ce moment, des femmes occupent pas mal de postes à responsabilité et des postes de décision.

66 Qu'est-ce qui peut influencer positivement ou négativement cette évolution future ?

La détermination des femmes à aller de l'avant ainsi que la solidarité féminine peuvent avoir une influence positive. Toutefois, cette évolution peut prendre fin à tout moment si nous baissons les bras. Il ne faudrait surtout pas se laisser influencer par la corruption ou d'autres faits négatifs, au risque de nous faire perdre cette atmosphère de confiance actuelle.

66 Qu'est-ce qui vous fait espérer en un avenir meilleur ?

Je mise sur cette détermination que je vois dans les yeux de plusieurs femmes que je côtoie. Voir cette prise de responsabilité, dans plusieurs domaines auparavant occupés que par des hommes, m'enchanté.

66 Qu'est-ce que vous redoutez le plus ?

Je ne redoute pas grand-chose. Au contraire, je suis confiante dans l'avenir et dans les compétences de la gent féminine. Les femmes savent à la fois se mettre en valeur et considérer les autres.

66 Quel message souhaiterez-vous donner aux femmes de Madagascar qui souhaitent suivre votre parcours ?

J'aimerais leur dire qu'il n'y a pas de miracle dans la vie. Tout est dû aux efforts personnels pour commencer. Si tu ne fais pas le premier pas, la réussite

n'est pas assurée. Nous avons besoin d'être prêtes à toute éventualité. Pour gagner, il faut se donner les moyens, dont en premier lieu la détermination qui va conduire au succès. Certes, la route sera longue et parsemée d'embûches mais il faut s'armer de courage et de patience.

“ Qu'aimeriez-vous dire aux hommes en particulier sur la place de la femme dans la société ?

Je voudrais leur dire haut et fort que les femmes ont leurs places, qu'elles sont compétentes.

J'aimerais également leur rappeler que si l'on confie aux femmes la responsabilité de porter une vie, de s'occuper de la famille, cela signifie qu'on peut faire confiance aux femmes dans tous les domaines. Alors il faut donner la chance aux femmes de pouvoir s'exprimer, de prendre des responsabilités et d'apporter leur contribution dans le développement du pays.



Fanja
RAZAKABOANA

FEMME ENTREPRENEURE

BIOGRAPHIE

Internationalement reconnue dans le domaine de l'entrepreneuriat, mariée, âgée de 44 ans et mère de deux filles, RAZAKABOANA Fanja est également une femme engagée dans la promotion de la femme, notamment en matière de développement économique.

Après ses études en administration et ensuite création d'entreprises, celle qui se définit comme Vita Malagasy fonde et gère ses entreprises depuis maintenant presque vingt ans, dans plusieurs secteurs, comme l'impression, la restauration, le service mais également l'agribusiness ou les technologies de l'information. En mars 2019, elle a été nommée Vice-présidente de l'association des Réseaux Francophones des Femmes Entrepreneures. Elle a également été vice présidente du réseau Entreprendre au Féminin Océan Indien à Madagascar de 2011 à 2016. Elle figure parmi les membres fondateurs et préside le Groupement des Femmes Entrepreneures de Madagascar qui regroupe 12 associations de femmes entrepreneures dans 11 régions de l'île.

Fanja RAZAKABOANA est également Vice-présidente de la Chambre de Commerce et d'Industrie d'Antananarivo depuis 2016.

ENTRETIEN

“ Présentez-vous à nous : qui êtes vous, d'où venez-vous et que faites vous ?

Je suis Fanja RAZAKABOANA, je me définis comme une Serial entrepreneure engagée autant dans la vie économique que sociale. J'appartiens et je mobilise différents mouvements en faveur des femmes. Je préside par exemple le Groupement des femmes entrepreneures de Madagascar (GFEM) ambitionnant d'être un réseau de référence dans le monde des affaires; dans chacune de nos activités, nous mettons en œuvre tous nos efforts au profit de nos membres. J'occupe aussi la fonction de Commissaire Régionale pour l'Afrique Australe au sein du réseau des Femmes Chefs d'entreprises mondiales (FCEM). J'assure également le poste de vice-présidente de l'association des réseaux francophones des femmes entrepreneures (AREFFE) ainsi qu'à la Chambre de commerce et d'industrie (CCIA). Outre ses occupations, je fais partie des Co-fondatrices du Conseil National des Femmes de Madagascar (CNFM). J'ai été aussi nommée Présidente d'honneur de l'association des femmes handicapées de Madagascar (AFHAM).

Je suis fière d'être un produit Vita Malagasy. En effet, toutes mes études, je les ai effectuées ici à Madagascar, que ce soit au primaire, au secondaire et à l'université. Je suis diplômée de l'INSCAE après quatre années d'études supérieures. En dehors de ces responsabilités, je suis avant tout une épouse, mère de deux filles et surtout citoyenne Malagasy.

“ Quel trait de votre personnalité vous définit le plus ?

Souvent ceux qui m'entourent me qualifient de personne ayant beaucoup d'empathie et une certaine personnalité. Je peux pour ma part vous dire que j'ai un grand sens du leadership. Un caractère qui m'a permis de réaliser tous mes projets. Le fait d'être une battante et influente forment également ma personnalité.

“ Avez-vous une devise ? Quelle est-elle ?

J'en ai une. J'adopte la devise selon laquelle il ne faut jamais partager avec les autres vos rêves, il faut les leur montrer. Se montrer et parler ne vont pas vous aider à réaliser vos projets. C'est par l'action qu'on les réalise.

“ Parlez-nous de votre parcours scolaire et social avant le démarrage de votre carrière.

Comme je vous l'ai dit plus tôt, j'ai suivi toutes mes études au pays.

Outre mon diplôme de BAC+4 obtenu à l'INSCAE, j'ai suivi un parcours dans des centres de formations linguistiques, notamment au Centre Culturel Américain.

Je m'étais aussi déjà engagée dans les actions sociales en tant que marraine du centre d'enfants handicapés à Antananarivo, et j'avais également mené d'autres actions sociales ponctuelles pour aider les enfants et les femmes.

66 Avez-vous été victime de discrimination sexuelle durant ce parcours ?

Dieu merci, je n'ai pas été victime de discrimination durant mon parcours. Je pense que c'est sûrement ma personnalité qui en est la raison. Mon indépendance émotionnelle et matérielle au cœur de notre éducation m'ont préservée, je pense.

66 Avez-vous été témoin de discrimination sexuelle ? Qu'avez-vous pensé et fait ?

Hélas, oui, par contre. J'ai bien été témoin de discrimination sexuelle. Cela m'a profondément attristée, voire choquée, dans le sens où les victimes n'étaient même pas conscientes de ce qui leur arrivait. J'ai pensé qu'il était extrêmement important de communiquer ce qu'elles subissaient, afin qu'elles connaissent les différentes formes de discrimination mais surtout qu'elles sachent comment agir face à de telles situations.

66 Quels sont les principaux souvenirs qui vous ont marquée ?

Je dirais plutôt que globalement j'ai été touchée par le manque de confiance dont étaient victimes beaucoup de femmes. Être une femme peut être un réel avantage s'il y a une prise de conscience de la part de la femme de ses propres valeurs et de ses compétences. Sauf que la réalité fait que la considération sociale des femmes et l'égalité des sexes, de manière générale, restent encore à faire ; en dépit de leurs compétences, beaucoup d'entre elles ne se font pas suffisamment confiance. C'est ce que j'ai le plus constaté et qui m'a le plus marquée, sur ce plan.

66 Vous êtes une femme entrepreneure depuis plusieurs années. Pourriez-vous nous raconter votre parcours et ce qui vous a poussé à vous lancer dans l'entrepreneuriat ?

Depuis toute petite, j'étais assez indépendante, j'ai toujours rêvé de devenir mon propre chef. Des opportunités se sont offertes à moi, du coup, je les ai saisies. Je me suis toujours dit : Si je n'ose pas, je ne ferai pas. Ce goût du risque a grandi au fur et à mesure, et cette effervescence, avec une envie de découvrir, animent toujours ma vie.

Les raisons qui m'ont motivée à devenir entrepreneure sont multiples, d'ordre professionnel, personnel mais aussi social. L'éducation a sûrement eu une grande influence sur cette motivation d'autonomie. Étant jeune, nos parents nous ont inculqué le goût du challenge. Des événements de ma vie ont influencé ce choix de vie pour devenir mon propre patron. Évoluer avec ce désir de dépassement et de travailler pour soi ont été mes principales sources de motivation.

La liberté de choisir, ce besoin d'accomplissement personnel, et de réaliser mes rêves, ont aussi animé mon esprit. Bien évidemment, les opportunités étaient au rendez vous, ce qui m'a permis de les saisir et d'entrer dans ce monde.

66 Avez-vous eu des modèles d'inspiration ? Si oui, quels étaient-ils ?

Mon plus grand modèle d'inspiration reste et restera Florette ANDRIAMIARISATRANA¹. Elle, c'est un emblème de la femme d'affaires Malagasy qui a duré dans le temps et pour moi qui a réussi. Elle a vécu pleinement sa vie d'entrepreneure en passant par toutes les étapes, une des raisons qui fait qu'elle m'inspire. Au niveau international, j'admire beaucoup la femme d'affaires américaine Patricia Russo.

66 Quels obstacles avez-vous rencontré tout au long de votre carrière ?

L'environnement des affaires n'est pas si difficile que cela à Madagascar, et si l'on se prépare suffisamment avec une bonne étude de faisabilité, de marchés, etc., le projet peut aboutir sans trop d'obstacles. Il est clair que tous les entrepreneurs rencontrent toujours les mêmes soucis, notamment l'accès au financement ou l'absence de facilitation pour créer une entreprise, surtout d'ordre fiscal. En tant que femme, le plus important pour moi était de toujours être à la hauteur de mes compétences, surtout compte tenu du fait que je me suis introduit dans le monde des affaires dès le plus jeune âge.

66 Pourriez-vous nous indiquer quel est, selon vous, le profil type de la femme entrepreneure à Madagascar ?

Il y a une multiplicité de profils de femme entrepreneure à Madagascar. Nous avons l'avantage d'être un grand pays avec une diversité unique. D'une région à une autre, nous avons nos richesses en terre, nos dialectes et nos particularités tout en étant unis. Les femmes entrepreneures à Madagascar peuvent être dans l'artisanat comme dans le secteur des bâtiments et des travaux publics. Elles peuvent être propriétaires de commerce ou d'agence de communication. Ce n'est pas stéréotypé, elles peuvent être cheffes d'entreprise de transformation de fruits ou d'une usine textile... Un constat

1- Une femme d'affaires malgache

cependant a été fait que les femmes entrepreneures à Madagascar préfèrent faire le choix d'être auto-entrepreneur, ou propriétaire sans associés, raison pour laquelle la majeure partie ont en statut de société individuelle.

66 Comment voyez-vous l'évolution des rôles de la femme depuis votre enfance?

Je constate surtout qu'actuellement, il y a une vague de jeunes qui osent investir et qui entreprennent de plus en plus tôt, et de plus le cadre est mieux adapté à l'entrepreneuriat. Ce n'était pas le cas il y'a une vingtaine d'années ...

66 Quels ont été selon vous les facteurs qui ont influencé cette évolution ?

La communication a beaucoup joué son rôle, avec l'avancée des nouvelles technologies, de même que l'existence d'associations et de réseaux permettant de briser l'isolement des entrepreneures. On constate aussi beaucoup de concours dédiés aux jeunes femmes en tant que porteurs de projet et des startups. Ce sont des initiatives qui développent l'esprit d'entreprise.

66 Quels sont à votre avis les principaux défis auxquelles une femme Malgache doit faire face dans l'entrepreneuriat ?

Les défis sont encore nombreux pour les femmes entrepreneures, mais le plus récurrent reste l'accès à l'information, l'accès au financement et l'accompagnement technique spécifique aux femmes. Sans compter le manque de programmes d'appuis. Certaines réussissent très bien à les relever, seules ou accompagnées; toutefois, beaucoup rencontrent encore des difficultés. Un meilleur environnement, avec des outils adaptés, pourrait les aider à évoluer dans ce milieu. N'oublions pas que la majeure partie des femmes entrepreneures sont des épouses, et mères. Elles assument ainsi pleinement leurs missions dans chacun de ses rôles.

66 Quels sont vos accomplissements majeurs ?

Je dirais que ce sont mes engagements dans la promotion économique des femmes depuis 2011.

Au mois d'août dernier, le Projet « Femme & Énergie », financé par la Coopération Allemande-GIZ/PERER, a été lancé pour sensibiliser, informer et former les membres du GFEM. L'objectif principal était de leur donner l'opportunité de connaître ce secteur qui reste une des priorités du pays. L'accès à ce marché est énorme et j'estime que les femmes pourraient y prendre part et rentrer dans ce créneau aussi, tant les besoins du pays sont

énormes et les offres ne répondent pas à la demande. C'était un défi que je j'ai voulu relever. Les partenaires nous ont fait confiance, et les membres ont été convaincus qu'elles avaient leur place dans ce milieu. Ce projet s'est achevé en Novembre dernier et s'est déroulé sur 3 Phases. 60 Femmes Entrepreneures ont bénéficié des formations.

Le dernier projet du GFEM est celui soutenu et financé par le projet PROCOM de l'Union Européenne : « Femme & Agro-industrie », filière Riz et Fruits. Ce projet dure huit mois, et se déroule en 2 Phases : sensibilisation et information d'une part, et la formation d'autre part. Des visites de site avec la collaboration du SIM², et de l'administration, ont facilité la connaissance du terrain pour ces bénéficiaires. Elles étaient 50 au début à être sélectionnées, et 35 ont été retenues pour suivre la formation en Business Plan et Stratégie de croissance. Ce projet a continué cette année jusqu'en Mai 2019. Nous espérons atteindre nos objectifs et accroître la préparation de nos membres dans ces filières, tout en souhaitant de nouveaux investissements de certaines Membres dans ces secteurs.

Les deux secteurs font partie de nos priorités cette année et aujourd'hui, le pays a grand besoin de démocratiser le secteur de l'énergie et les femmes devraient y contribuer. Les connaissances techniques sont à renforcer dans ce domaine mais l'essentiel a été fait par les experts mobilisés par nos partenaires techniques et financiers.

Vers le deuxième trimestre de cette année, nous avons l'ambition de réaliser la 2ème édition du WIB « Women In Business » avec de nouveaux challenges et opportunités pour les femmes. La participation de Madagascar au Congrès Mondial des Femmes Chefs d'Entreprises au Pérou au mois de Novembre fait partie de nos plus grands souhaits avec une forte participation de nos femmes d'affaires. Ce serait l'occasion de renforcer les liens entre les femmes du monde entier et de présenter le savoir-faire de Madagascar.

66 Quelles sont les principaux défis de GFEM ?

Nombreux sont les défis du GFEM. Fédérer plusieurs associations de différentes régions n'est pas une mince affaire. Répondre à leurs besoins à différents niveaux est autre chose. Adopter un style de leadership s'adaptant à tous ces critères et ces femmes a été mon challenge depuis la création. Nous avons instauré des lignes de conduite basées sur certains principes que nous nous efforçons de respecter en interne.

La vision du GFEM reste ambitieuse car il rêve d'avoir des femmes chefs d'entreprise de référence dans leurs secteurs d'activités. Et les femmes membres font confiance à celles qui les gouvernent. Nous pouvons voir des résultats concrets et des exemples qui peuvent en témoigner depuis leurs

adhésions dans le Groupement.

Dans le quotidien de ces femmes, elles doivent se confronter aux lois du marché, à un environnement pas facile avec nos homologues masculins, notamment l'accès aux informations comme la connaissance technique des filières dans lesquelles elles sont présentes ou souhaitent y être, puis comment les renforcer. Mais surtout accompagner ces entreprises fondées par des femmes à gérer leurs affaires dans un esprit de croissance.

66 Etes-vous consciente de la réalité de la violence basée sur le genre à Madagascar ?

Absolument. Il est certain et indéniable que les violences basées sur le genre existent à Madagascar. Au-delà des statistiques, il s'agit d'une dure réalité que nous côtoyons tous les jours.

66 Quelles sont les causes de ces violences ?

En premier lieu, on voit des sentiments négatifs naître et s'accroître au fond des auteurs de violences qui ne se préoccupent pas, ni n'éprouvent de remords sur les violences qu'ils infligent à leurs partenaires. Je peux dire aussi que les femmes manquent sérieusement de confiance en elles. N'oublions pas non plus la dimension financière. Le problème d'argent incite les gens à réaliser des choses inimaginables voire inhumaines. Je n'en dirais pas plus.

66 Quelles sont les stratégies à mettre en œuvre pour lutter contre ces violences ?

En premier, nous devrions miser sur la mise en place d'une stratégie de communication nationale forte. Cette étape requiert une politique claire tout en préparant un budget à allouer. Je pense aussi qu'augmenter les centres d'accueil et les structures d'accompagnement pour les victimes demeure une option envisageable pour lutter contre ces violences. En parallèle, multiplier les actions de sensibilisation constitue une mission à prioriser. Les ateliers et les formations qui inviteront les acteurs concernés doivent toujours être programmés. L'objectif global serait de sensibiliser les hommes et les femmes sur les formes de violences, leurs impacts et les mesures proposées.

66 Le dispositif législatif est-il suffisant à Madagascar ?

Je dirais malheureusement que non. Sont-elles assez dissuasives ? Je m'interroge. Je m'interroge aussi sur leur réelle application.

66 Qu'aimeriez-vous proposer ?

Je propose que toutes les initiatives travaillent de concert, en collaboration. Les secteurs publics, privés, partenaires techniques et financiers, société civile doivent être solidaires pour l'intérêt des victimes. Il s'agit d'une question nationale : la lutte contre les violences nous concerne tous.

66 Comment entrevoyez-vous l'avenir de la place des femmes à Madagascar ?

Les femmes à Madagascar ont un avenir très prometteur car elles font bouger les lignes à tous les niveaux. Le plus important est de partager les initiatives et les efforts de chacun pour avancer ensemble et dans la même direction afin d'avoir des résultats concrets. Les partages de savoirs et d'expériences poussent les moins fortes à remonter en surface et les remettent au même niveau.

66 Qu'est-ce qui peut influencer positivement ou négativement cette évolution future ?

Le partage d'expériences positives ou négatives reste un élément déterminant, et cela vaut plus que les diplômes. Tant que les femmes ont cet esprit, le monde va évoluer.

66 Qu'est-ce qui vous fait espérer en un avenir meilleur ?

De nature optimiste, je garde en esprit positif car comme on dit : tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir. Et donc une évolution constante est possible ... Il faut y croire.

66 Quel message souhaiterez-vous donner aux femmes de Madagascar qui souhaitent suivre votre parcours ?

Je dirais à mes sœurs de Madagascar : Osez rêver grand, commencez petit mais restez réaliste et persévérez surtout ! Ne lâchez jamais, peu importe ce qu'on essaie de vous faire croire, il faut commencer à croire en soi. La vie n'est sûrement pas un fleuve tranquille, mais elle vaut la peine. Une de vos plus grandes fiertés serait les obstacles de votre vie que vous aurez réussi à franchir. Soyez généreuses et partagez... les valeurs humaines restent le plus bel héritage pour nos générations futures.

“ Qu’aimeriez-vous dire aux hommes en particulier sur la place de la femme dans la société ?

A ceux qui font confiance aux femmes, grâce à elles vous irez loin. Ces hommes ont compris que les femmes et les hommes sont des êtres complémentaires. A ceux qui n’ont pas encore, ou rien compris, je les inviterais gentiment à en prendre de la graine auprès de leurs frères.



Ialfine Papisy
VOLAHY

FEMME DANS LES ORGANISATIONS
DE LA SOCIÉTÉ CIVILE

BIOGRAPHIE

Ialfine Papisy VOLAHY est une militante très active dans le domaine de la promotion du genre. Mariée, mère de trois enfants, âgée de 42 ans, elle est une experte dans l'intégration du genre dans la conception et la mise en œuvre des politiques, stratégies, de divers projets ainsi que dans le plaidoyer et la gestion de projet. Après son Baccalauréat au Lycée technique commercial d'Ampefiloha, elle intègre l'université IMGAM¹ avant de poursuivre ses études en France. Elle obtient ainsi à l'université Lumière Lyon 2 sa Maîtrise en Administration Economique et Sociale, spécialisation Gestion des Entreprises. En 2017, au Centre International d'Etudes pour le Développement Local, à l'Université Catholique de Lyon, elle obtient son Master 2 qui lui donne le titre d'experte en ingénierie de développement local.

Forte en plaidoyer et gestion de projet, elle dirige depuis mars 2008 les bureaux francophones de Gender Links, qui est une organisation non gouvernementale engagée dans la promotion des droits de la femme en Afrique Australe. Un domaine qui lui a permis de contribuer à la rédaction de la stratégie genre de l'Union Africaine. Ialfine Papisy est convaincue que le développement doit être initié dans les structures de base. Raison pour laquelle Gender Links Madagascar accompagne 67 communes pour l'intégration du genre dans leurs structures et dans les services sociaux de base à travers le développement de plans d'action genre dans ces communes.

Dans les activités de plaidoyer qu'elle effectue, Ialfine Papisy VOLAHY affirme que les dirigeants Malagasy doivent mettre en place des mesures temporaires spéciales pour accroître le taux de participation des femmes dans toutes les sphères de décision. Elle soutient que les problèmes et préoccupations spécifiques des femmes, qui sont différents de ceux des hommes, doivent être traduits en politique publique pour que Madagascar se développe réellement.

1- Institut de Management des Arts et Metiers

ENTRETIEN

66 Présentez-vous à nous : qui êtes-vous, d'où venez-vous et que faites-vous ?

Je m'appelle Ialfine Papisy Volahy, j'ai 42 ans. Je suis mariée et mère de trois enfants, deux filles et un garçon. Originaire de la province de Toamasina, je suis née dans le Nord de Madagascar, Diégo-Suarez, et j'ai grandi à Antananarivo. Je viens d'une famille de classe moyenne. Mon père a été fonctionnaire et ma mère a fait le commerce. Nous sommes sept frères et sœurs et je suis la troisième de la famille. Actuellement, je suis directrice francophone de l'ONG Gender Links.

66 Quel trait de votre personnalité vous définit le plus ?

Je dirais que je suis une femme passionnée, toujours à la découverte de grandes expériences, d'un absolu, des valeurs éternelles. Mon objectif est le dépassement de moi-même. Je suis indulgente, tolérante et ouverte.

66 Avez-vous une devise ? Quelle est-elle ?

Oui, vivre ma légende personnelle ! J'ai toujours eu le désir de faire mes preuves, et de laisser mes empreintes dans tout ce que j'entreprends. Etre une femme est pour moi une opportunité pour accomplir de grandes choses.

66 Parlez-nous de votre parcours scolaire et social avant le démarrage de votre carrière

J'ai passé ma scolarité dans des écoles catholiques, au primaire au sein de l'école des sœurs de Mandrozeza, et par la suite à l'Institut Sainte Famille de Mahamasina. Voulant me spécialiser dans la gestion depuis mon plus jeune âge, j'ai intégré le Lycée Technique Commercial d'Ampefiloha après avoir obtenu mon brevet. Par la suite, j'ai poursuivi une bonne partie de mes études dans les universités lyonnaises en France. J'ai ainsi obtenu mon diplôme d'Expert en Ingénierie de Développement Local, Master 2, auprès du Centre International d'Etudes du Développement Local (CIEDEL) de l'Université Catholique de Lyon.

66 Avez-vous été victime de discrimination sexuelle durant ce parcours ?

Non, je n'ai pas été victime de discrimination sexuelle durant mes parcours. J'ai eu l'occasion dans ma vie de m'épanouir autant que les hommes. Ou, tout du moins, dois-je dire que je n'en ai pas eu spécialement conscience si cela m'est arrivé.

66 Et avez-vous été témoin de discrimination sexuelle ?

Non, je n'ai pas été témoin de discrimination sexuelle non plus. Mais peut-être aussi n'en ai-je pas eu spécifiquement conscience.

66 Quels sont les principaux souvenirs qui vous ont marquée ?

Avant ma carrière, lors de mes parcours académiques, les étudiantes et les étudiants étaient sur les mêmes pieds d'égalité. Le plus important était de bien apprendre pour réussir son année scolaire dans l'objectif d'avoir le diplôme.

66 Quel a été le déclic, la prise de conscience, l'élément déclencheur de votre carrière ?

En 2003, j'ai été Secrétaire Générale de la Chambre de Commerce de Toamasina. Ma fonction m'a permis d'être en contact avec les chambres de commerces de l'Océan Indien et les femmes entrepreneurs de toutes les îles. Lors des rencontres avec ces dernières, nous avons décidé de mettre en place une plate-forme des femmes entrepreneurs de l'Océan Indien. En 2007, sous mon leadership, nous avons signé le protocole pour la mise en place de la plate-forme à Toamasina. Depuis ce moment-là, bien que mes engagements aient été purement économiques au départ, je suis devenue une activiste pour la promotion des droits de la femme.

66 Avez-vous eu des modèles d'inspiration ?

Je n'ai pas spécialement des modèles d'inspiration. Je voudrais juste donner le meilleur de moi-même pour contribuer à l'amélioration de la vie des autres femmes et de leur foyer.

66 Quels obstacles avez-vous rencontré tout au long de votre carrière ?

En tant que femme, je n'ai pas rencontré d'obstacles particuliers pour tout vous dire.

66 Avez-vous ressenti des préjugés ou avez-vous fait l'objet de traitements dû au fait que vous étiez une femme ?

Non. Par contre, je dois reconnaître que durant mon parcours professionnel, j'ai été particulièrement marquée par les faits que souvent, les lettres qui m'étaient adressées étaient au nom de Monsieur, en l'occurrence, « Monsieur le Secrétaire Général de la Chambre de Commerce », ou encore « Monsieur le Directeur Administratif et Financier ». De plus, lors des réunions de haut niveau, l'organisateur me demandait souvent si j'étais une journaliste venue pour couvrir l'événement. J'ai vécu également des préjugés, j'ai entre autres

été accusée d'avoir bénéficié de la « promotion canapé » ainsi que beaucoup de remarques sur ma tenue vestimentaire.

66 Comment avez-vous fait pour surmonter ces obstacles ?

Je me suis toujours imposée par ma compétence. Je démontre à chaque occasion que je suis une femme compétente, que je possède le savoir-faire et le savoir-être. C'est ma manière de surmonter tous ces obstacles qui n'ont pas lieu d'être.

66 Comment voyez-vous l'évolution des rôles de la femme depuis votre enfance jusqu'à la fin de votre carrière ?

Durant mon enfance, comme les autres petites filles Malagasy en général, j'ai grandi dans un environnement très stéréotypé. Les rôles des filles étaient bien clairs par rapport à ceux des garçons. Par exemple, il était normal que les garçons jouent avec les voitures et les filles avec les poupées. Pour être considérée comme une fille sage, il fallait obéir et ne pas répondre. Donner son point de vue en tant que fille n'était pas d'actualité au sein de notre maison. Le papa était le plus fort et notre mère était là pour nous consoler quand on était punis. Une fois que j'ai intégré le monde professionnel à Madagascar, en tant que Secrétaire Générale de la Chambre de Commerce, j'ai compris que rares étaient les femmes qui tenaient des postes de responsabilité à Madagascar. D'ailleurs, j'étais la première femme secrétaire générale dans cette Chambre.

66 Avez-vous noté des résultats depuis ?

Depuis que je me suis engagée dans la promotion des femmes en 2003, par rapport à maintenant, j'ai pu constater en effet plusieurs résultats encourageants. Par exemple, aujourd'hui, les politiciens parlent de plus en plus de la participation des femmes dans leurs discours politiques, y compris les candidats aux élections présidentielles. De plus, les médias rapportent sur les thématiques liées à la promotion des droits de la femme. Aussi, les femmes revendiquent la jouissance de leurs droits, et une augmentation timide de la participation des femmes aux postes de décision est notée.

66 Quels ont été selon vous les facteurs qui ont influencé cette évolution ?

La société civile s'est beaucoup investie pour que nous puissions arriver à ce stade. Elle a mené de nombreuses actions de plaidoyers, non seulement au niveau de la société mais aussi au niveau du Parlement et du Gouvernement.

66 Quels sont vos accomplissements majeurs ?

D'abord, j'ai contribué à la mise en place de la Plateforme des Femmes Entrepreneures de l'Océan Indien, qui est actuellement devenue Entreprendre au Féminin de l'Océan Indien ou EFOI. Il en est de même pour la mise en place de la Plateforme de lutte contre les Violences Basées sur le Genre (VBG) à Madagascar. Cinq Centres d'écoute et de Conseils juridiques pour les victimes de violences sont ouverts dans la province de Toamasina. Toujours dans ce volet, le genre est désormais intégré dans les structures et les services sociaux de base de 67 communes à Madagascar ainsi que dans 5 maisons de presse Malagasy. Finalement, j'ai participé à l'élaboration de la Stratégie nationale de lutte contre les VBG dans le pays.

66 Etes-vous consciente de la réalité de la violence basée sur le genre à Madagascar ?

Œuvrant dans la lutte contre les violences basées sur le genre depuis 2004, je suis en contact permanent avec des cas réels dans ma vie de tous les jours. Je suis plus que consciente, j'aide les victimes à bénéficier d'une prise en charge adéquate.

66 Connaissez-vous des cas ?

Trop de cas sont passé sous mes yeux mais en général, les victimes ont souffert de violences physiques, sexuelles, psychologiques et économiques.

66 Quelles sont les causes de ces violences selon vous ?

L'une des causes des violences est la dépendance financière. Les victimes, souvent des femmes, ne sont pas autonomes et dépendent de leurs conjoints pour survivre ou éduquer leurs enfants. Les auteurs de violences usent de leur force et de leur pouvoir et sous-estiment leurs victimes.

66 Quelles sont les stratégies à mettre en œuvre pour lutter contre ces violences ?

La meilleure stratégie pour lutter contre les violences est l'autonomisation des femmes. Une fois que les femmes sont autonomes financièrement, elles ont la capacité de choisir de rester dans une relation de violence ou de partir et refaire leur vie ailleurs.

66 Le dispositif législatif est-il suffisant à Madagascar ?

Non, Madagascar ne possède pas encore de loi spécifique pour les violences domestiques. Pourtant, les cas y afférents augmentent et s'empirent.

66 Qu'aimeriez-vous proposer ?

Une loi spécifique pour les violences domestiques devrait être élaborée. La lutte contre l'impunité devrait également être renforcée afin que les auteurs puissent être sanctionnés comme il se doit.

66 Comment entrevoyez-vous l'avenir de la place des femmes à Madagascar ?

Madagascar ne peut pas se développer sans la participation des femmes. Ces dernières doivent être au poste de décision pour ressortir les besoins spécifiques des femmes. Une fois à la table de décision, ces besoins doivent être traduits en politique. Les femmes doivent être à la table de décision au même nombre que les hommes.

66 Qu'est-ce qui peut influencer positivement ou négativement cette évolution future ?

Je pense et je soutiens que l'État doit prendre des mesures temporaires spéciales pour augmenter la participation des femmes à Madagascar.

66 Qu'est-ce qui vous fait espérer en un avenir meilleur ?

Il y'a surtout le fait que le genre est intégré dans le programme du Président de la République, « Initiative pour l'Emergence de Madagascar ». C'est déjà un bon début, notamment si des activités y afférentes sont mises en œuvre.

66 Qu'est-ce que vous redoutez le plus ?

La concrétisation du programme présidentiel au niveau de chaque région de Madagascar. Chaque région a ses besoins et sa spécificité à considérer.

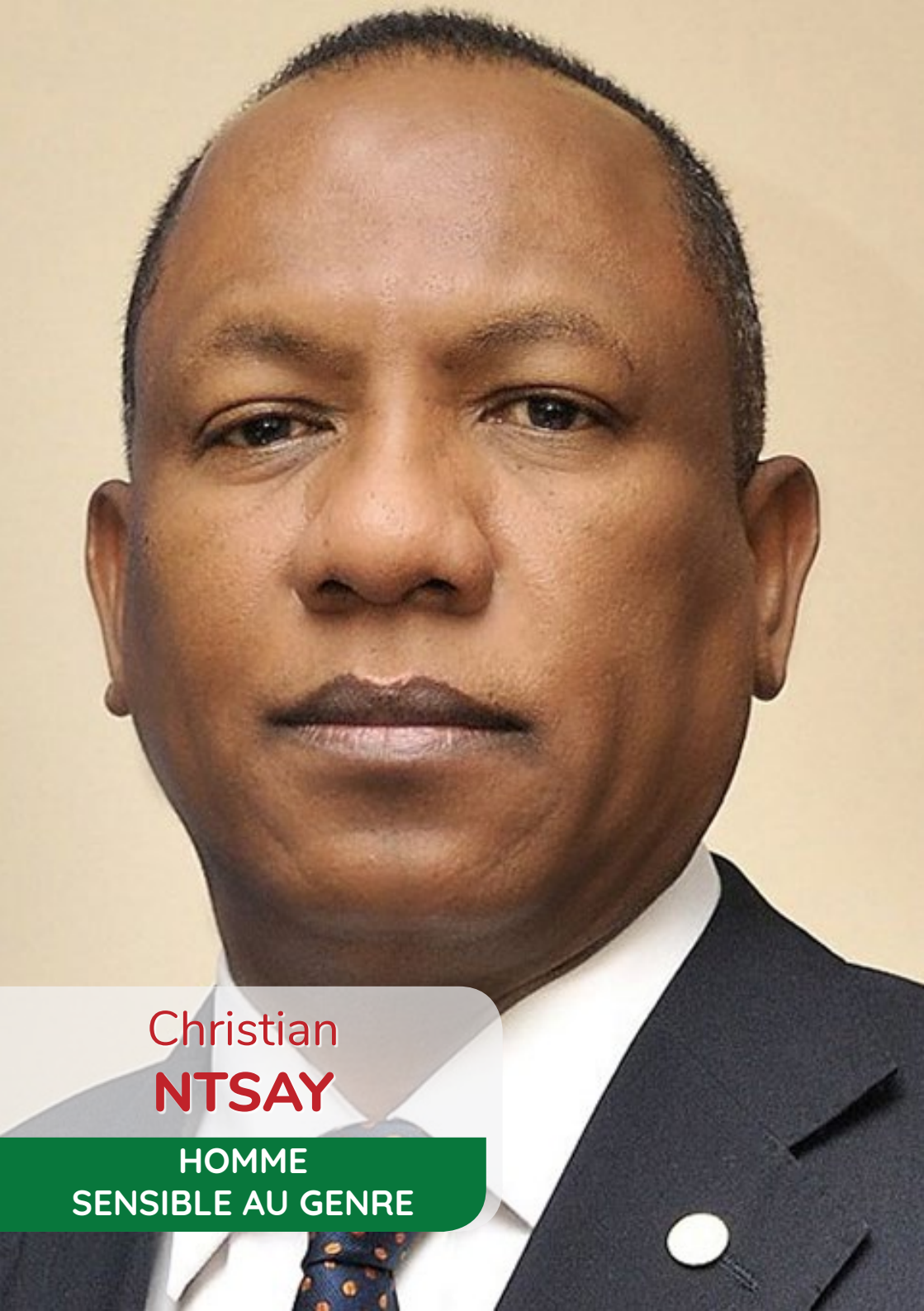
66 Quel message souhaitez-vous donner aux femmes de Madagascar qui souhaitent suivre votre parcours ?

Pour moi, les secrets de la réussite sont le travail, la persévérance et l'abnégation. J'invite chaque femme et jeune fille à prendre en main son destin par le biais de l'éducation et le travail. Une fois que nous serons bien éduquées, nous pourrons avoir un bon travail et nous imposer dans la société.

66 Qu'aimeriez-vous dire aux hommes en particulier sur la place de la femme dans la société ?

J'aimerais leur dire que nous ne pouvons pas parler de développement si plus de la moitié de la population n'y participe pas. J'invite donc tous les

hommes aux pouvoirs à considérer les besoins spécifiques des femmes dans leur prise de décision et à promouvoir la participation accrue des femmes.



Christian
NTSAY

HOMME
SENSIBLE AU GENRE

BIOGRAPHIE

Né le 27 mars 1961 à Diego Suarez, Christian Ntsay, Premier Ministre de la République de Madagascar, est marié et père de deux enfants. Il est l'homme sensible au genre désigné pour figurer dans ce livre d'entretiens traitant de la promotion des femmes et de la lutte contre les violences basées sur le genre à Madagascar.

Il a obtenu son baccalauréat série C au lycée mixte de Diégo Suarez, et a poursuivi ses études en économie à l'université d'Antananarivo. Après l'obtention du diplôme de licence es Sciences Economiques, il obtient le diplôme de IIIe cycle en technique de gestion et direction d'entreprise en France. Il débute sa carrière en 1985 comme auditeur junior au sein du chantier naval Sud Marine Entreprise à Marseille, France et devient un an après Directeur Administratif et Financier, Directeur Général Adjoint puis Directeur Général du chantier naval SECREN à Madagascar. Il entre peu après dans la coordination de projet de coopération technique BIT/PNUD et devient depuis 1998 jusqu'en 2007 consultant national et international du PNUD, de la Banque Mondiale, de l'UNFPA, de l'Union européenne et de la Chambre de Commerce Internationale. C'est en étant consultant auprès de ces organismes internationaux qu'il œuvre dans le développement local et le développement humain. Il a conçu et évalué plusieurs projets et programmes concernant l'emploi, la jeunesse, la nutrition, le développement rural et les entreprises.

A part les activités entreprises avec les partenaires financiers et techniques, Christian Ntsay a été nommé premier ministre de consensus en 2018 et a été reconduit par l'actuel Président de la République de Madagascar à la tête du nouveau gouvernement du deuxième mandat de la quatrième République.

ENTRETIEN

“ Pouvez-vous nous parler de vous ? Qui êtes-vous ? D’où venez-vous et que faisiez-vous avant d’être Premier ministre ?

Je suis Christian Ntsay et je viens de Madagascar. Je suis particulièrement originaire du Nord de Madagascar, de Betsiaka qui est mon village natal, là où se trouvent tous mes parents et mes grands-parents. Je suis marié et j’ai des enfants. Je suis économiste de formation et je suis quelqu’un qui, de façon générale, est simple dans ma conception de la vie. Même si la simplicité est assez relative.

“ Vous venez de dire que vous êtes quelqu’un de simple. Mais outre cette simplicité, quel autre trait de votre personnalité vous définit le plus ?

Je suis très curieux. Je m’intéresse à tout. Quand j’étais jeune, j’ai pratiqué presque toutes les disciplines sportives, sauf le football. Je m’intéresse au football mais je ne le pratiquais pas. Dans cette discipline, je ne m’intéressais pas vraiment au match en tant que match. Je m’y intéressais plutôt comme dans le jeu d’échecs, pour la gestion des équipes, la stratégie et le coaching.

“ Avez-vous une devise dans la vie ? Laquelle ?

Oui. Je pense qu’il ne faudrait pas que les moyens justifient les objectifs. En effet, beaucoup pensent que la vie se réduit à poser des jalons d’objectifs en fonction des moyens. Mais moi, je dis toujours que ce sont les objectifs qui définissent les moyens. Personnellement, je pense que si on ne fixe pas les objectifs, on ne pourra pas avancer. Ce qui est important, c’est que chacun puisse définir son propre objectif et que l’on puisse voir après comment y parvenir, avec quels moyens. Et certes, parfois il faut prendre des décisions très difficiles avec beaucoup de risques. Néanmoins, adopter cette attitude nous permet d’atteindre par exemple 5 objectifs sur 10. Mais si c’est en fonction des moyens que l’on définit les objectifs, on ne pourrait même pas aller au-delà de 2 sur 10 de nos objectifs. Parce qu’on resterait dans la mauvaise idée, on resterait dans la précarité, dans ce que j’appelle la vulnérabilité.

“ Toujours par rapport à votre parcours. Vous aviez déjà dit que vous étiez économiste de formation. Mais était-ce votre aspiration première ? Aviez-vous pensé que plus tard, vous vous trouveriez à la tête du Gouvernement ? Pouvez-vous nous en dire plus ?

Pour vous dire la vérité, je ne voulais pas devenir économiste. Et je savais très bien tous les métiers que je ne voulais pas faire dans ma vie. J’éviterai

de les citer ici pour ne pas froisser ceux qui les pratiquent. Mais le fait est que je savais ce que je ne voulais pas faire et ce, même si ce sont des métiers intéressants et qui rendent des services énormes à l'humanité. Comme je vous l'ai dit plus tôt, je suis quelqu'un de très curieux. Et très vite j'ai compris qu'être au service des autres, c'était de comprendre le mécanisme de la vie de façon générale, dont la vie d'une Nation. Je savais exactement ce que je ne voulais pas. C'est ainsi qu'à un moment donné, j'ai vu que souvent dans mes moments de lecture, je m'intéressais au parcours de ceux qui gouvernaient des structures, dans les domaines des grandes entreprises, des banques centrales ; j'ai réalisé alors doucement que ma vocation était proche de ces administrateurs, et que je devais, pour y parvenir, devenir économiste. Comme j'étais assez fort dans les matières scientifiques, cela m'a permis de construire ce cheminement vers l'économie. Et, comme j'ai pris comme devise qu'il fallait que je me fixe des objectifs, j'ai commencé à redéfinir mes objectifs de vie et j'ai travaillé pour les atteindre.

66 Pouvez-vous nous dire quels étaient ces objectifs à l'époque ?

C'était très simple. Comme sur la pyramide de Maslow, au début on se fixe des objectifs très élémentaires. Genre, pourquoi ne pas avoir une maison, une voiture, des choses vraiment basiques ? Pourquoi ne pas envoyer les enfants dans une école avec une certaine renommée, pourquoi ne pas avoir la possibilité d'aller en vacances etc ? Après, à un moment donné, on commence à entrer un peu dans l'élévation d'esprit. En effet, à un certain stade, on revoit, on redéfinit nos objectifs, et c'est là qu'on commence à se dire qu'avec notre position actuelle, on ne pourra jamais atteindre ces objectifs. Nous réalisons que nous devons suivre des études de façon plus sérieuse. Que nous devons nous astreindre à une vie plus orientée vers le professionnalisme. Qu'il faut travailler dur. J'ai cherché cette motivation intérieure en fait. Et arrivé à un stade, sur les 10 objectifs, on se met à atteindre au moins les 8. Et c'est là qu'on commence à entrer dans une autre sphère des besoins et qu'on redéfinit nos objectifs. Et c'est comme cela que je conçois la vie.

66 Pouvez-vous nous dire par quelles étapes précisément vous êtes passé pour être là où vous êtes en ce moment ?

Avant de revenir à Madagascar, j'ai travaillé en France dans un chantier naval. J'étais auditeur junior. Et c'était très difficile étant donné que le travail d'audit est un travail souvent incompris par ceux qui sont audités. Après, j'ai travaillé à la SECREN¹ pour ensuite en devenir le Directeur Général. Il y avait beaucoup de pression, notamment familiale, car c'était encore dans un moment de jeunesse ; en effet j'étais d'abord DAF avant de devenir

1- Société d'Etudes de Construction et de Réparation Navales

Directeur Général d'une grande société dans ma propre ville.

Ensuite, j'ai participé effectivement à la libéralisation du secteur pétrolier. Je suis devenu Directeur Général de la SOLIMA².

En parallèle, il y a eu ma responsabilité au sein du Gouvernement en tant que Ministre du Tourisme. Ma responsabilité consistait à relever le tourisme juste après la grosse crise de 2002, à refixer de véritables objectifs pour le tourisme à Madagascar. Ce que j'ai beaucoup aimé, c'est que la capitale Antananarivo était toujours un lieu de passage pour les touristes. Et nous, nous avons mis en place des produits qui permettaient aux touristes de rester à Antananarivo et de promouvoir le tourisme culturel.

Et puis, il y a eu bien sûr toutes les activités que j'ai exercées au sein d'Entreprendre Madagascar en tant que Président Exécutif. Ce qui m'a permis de comprendre que le capital humain était très important. Cela m'a ouvert toute une latitude pour m'intéresser davantage aux principes du droit. Car le droit transcende toutes les problématiques de développement de façon générale. Cela m'a ensuite amené à devenir Représentant du BIT.

66 Avez-vous déjà été témoin de discrimination sexuelle tout au long de votre carrière et qu'avez-vous pensé et fait, à l'époque ?

Absolument. La discrimination se distingue à travers beaucoup de choses. Ce n'est pas seulement une discrimination physique. Je prends par exemple le cas de l'autonomisation des femmes, ou celui de l'accès à l'emploi décent de façon générale. Là, on voit effectivement que si on ne fait pas attention, même dans les politiques du pays, si on ne met pas beaucoup d'émphases sur la nécessité de structurer les politiques en intégrant vraiment la dimension genre, on risque d'avoir des politiques totalement orientées vers des activités qui, en fait, ne profitent pas à l'ensemble de la population, surtout les femmes. Donc, la nécessité à la fois de désagréger les données et mettre en place les mécanismes pour accompagner les femmes permet d'avoir des objectifs et des résultats assez importants.

Je prends comme autre exemple celui de l'entrepreneuriat où souvent ceux qui pourraient avoir une idée de projet pourraient bénéficier d'appuis. Mais il faudrait identifier quels types de projet pourraient intéresser davantage les femmes que les hommes. Donc, si on ne fait pas attention sur l'éligibilité des projets, on risquerait tout simplement de totalement confondre les actions qui ne contribuent pas véritablement à la promotion de la femme.

Il y a alors nécessité de mettre de l'émphase sur ces politiques pour qu'elles permettent, d'une façon générale, d'élargir les pistes d'action qui vont dans le sens de la promotion de la femme.

2- SOLItany MALagasy : Société pétrolière de Madagascar

66 Revenons un peu à votre carrière. Quel a été le déclic, l'élément déclencheur de votre carrière ?

C'est la décision de rentrer au pays. Comme je l'ai dit, j'ai commencé à travailler à l'extérieur du pays. Et à l'époque, c'était encore la période de la crise à Madagascar. Beaucoup ne comprenaient pas et ne comprennent toujours pas les décisions que j'ai prises dans ma carrière, notamment pourquoi quitter l'OIT, pourquoi rentrer dans le sillage de la politique en général. C'était en fait une volonté de servir le pays.

A l'époque tout le monde voulait rester à l'extérieur, se mettait même dans une situation de clandestinité pour ne pas rentrer au pays. Mais moi, j'ai décidé de rentrer au pays et d'y travailler. Et je ne le regrette pas. Mais j'avais toujours, par contre, un pied sur l'international. Même si je travaillais à Madagascar, je restais toujours disponible pour des consultations internationales. Cela m'a permis d'enrichir mes expériences, ma façon de voir la vie et ainsi de suite. Je pense que ce qui est important, c'est de se dire que voilà on reste une solution soit pour la communauté, soit pour la famille et aussi une solution pour le pays. Et rester une solution - avoir cet esprit de recherche de solution - était toujours un peu ma motivation. Rester la solution à chaque fois qu'on pouvait l'être.

66 Avez-vous eu des modèles d'inspiration ?

Oui, bien sûr. Nelson Mandela était toujours pour moi quelqu'un que j'ai beaucoup suivi, que j'ai connu. A l'époque, je lisais beaucoup sur Mandela. Plus tard bien sûr, il y a eu Gandhi, une personne qui est partie de rien et qui pourtant a pu bâtir un pays, et ce, avec un total esprit de non-violence. C'était quelqu'un qui restera toujours parmi mes références.

66 Et actuellement, avez-vous des modèles de dirigeants dans le monde qui vous inspirent ?

Parmi mes contemporains, je dirais Barack Obama. C'est pour moi quelqu'un qui était toujours proche de ce que je pense être un sens donné à l'intégration de façon générale. C'est aussi un modèle de gouvernance.

66 Quels obstacles avez-vous rencontré tout au long de votre carrière ?

L'incompréhension. Ce, dans la mesure où il faut toujours expliquer pour qu'on puisse être compris. C'est bien évidemment un obstacle que je considère à la hauteur de mon enjeu personnel. Mais si on met à l'échelle cette incompréhension, ça poserait d'énormes problèmes que je considère un peu structurels.

66 Comment avez-vous fait pour surmonter ces obstacles, cette incompréhension ?

C'est toujours par la pédagogie, la répétition et la persévérance. Mais cela demande beaucoup de temps, beaucoup d'énergie et malheureusement des fois, cela demande beaucoup d'argent. Mais sans cela, je pense qu'il y aurait moins d'impacts dans ce qu'on a envie de faire. Il y aurait moins d'adhésion. D'où le rôle de la communication dans notre société.

66 Avez-vous ressenti des préjugés ou été témoin de traitements discriminatoires appliqués aux femmes ?

Vous savez, la discrimination a plusieurs visages. Il faut la regarder à travers la vie dans la communauté car souvent, c'est ce qui ramène à se dire que non, on n'accepte pas ceci ou cela. Je prends l'exemple de ma mère. En effet, elle a subi beaucoup de discriminations car elle venait d'une région autre que celle de mon père. C'est pour vous dire qu'on ressent la discrimination tous les jours, à travers les regards, à travers la stigmatisation sociale. Et ce, sans que les gens en soient forcément conscients. Comme je suis issu d'une région où il y avait beaucoup de traditions qui mettaient beaucoup plus les hommes sur un piédestal par rapport aux femmes, on le voit, on le sent. Et c'est là qu'on se dit qu'il n'y a pas de sous-hommes. Donc, il faut combattre cela. On le voit à travers l'accès même aux ressources productives telles que la terre dans ces régions où on donne beaucoup plus de privilèges et d'accessibilité aux hommes qu'aux femmes. Toutes ces questions, je le pense, conduisent à se dire que ce n'est pas possible. Je me suis dit que ce qu'on fait subir aux femmes pourrait arriver à ma fille. Que donc si je ne combattais pas cela, je laisserais aussi ma fille dans cette situation. Et bien entendu, quand on prend des responsabilités, on voit toutes ces discriminations liées au genre. Notamment, lors des recrutements des directeurs administratifs et financiers. Tout ceci m'a amené à me dire que j'ai des sœurs. Et quand on prend cette dimension sur soi, on verrait qu'on a tort de ne pas réagir.

66 Dans le contexte actuel, comment voyez-vous l'évolution des rôles de l'homme et de la femme depuis votre enfance jusqu'à ce jour ? Comment voyez-vous cette évolution des considérations de l'homme et de la femme dans notre société, à Madagascar ?

Vous savez, il y a plusieurs facteurs, il y a plusieurs dimensions à prendre en compte. La prise de conscience est née à la fois de l'éducation mais aussi de l'évolution de la société elle-même. C'est par l'exemplarité, par des modèles que l'on peut faire évoluer la conscience collective. Il y a aussi l'éducation car quelque part, même si on a envie de pousser l'agenda de la promotion du genre mais qu'en face on ne trouve pas les femmes et les

filles nécessaires pour devenir ces modèles, ce serait très difficile. Mais fort heureusement, aujourd'hui, il y a certes l'émancipation, mais il y a aussi les structures relais qui, de temps en temps, tirent la sonnette d'alarme pour dire qu'il faudrait que ça change. Après, à mon avis, il faudrait que les femmes prennent conscience aussi de la nécessité de travailler sur la promotion du genre. Car il ne s'agit pas uniquement d'une prise de conscience des hommes. Il faut aussi que les femmes puissent jouer leur rôle dans la société, dans la communauté, dans la vie du pays.

66 Trouvez-vous qu'on a quand même franchi une ou des étapes dans cette promotion du genre ?

A mon avis, on aurait pu faire mieux. Après, comment faire en sorte qu'il y ait des mécanismes d'accès à des responsabilités, notamment politiques et que cela puisse jouer le rôle pour identifier les capacités ? Je pense que c'est ce qui manque. Quand on dit par exemple qu'il faudrait qu'il y ait parité entre les hommes et les femmes dans le Gouvernement, c'est une belle ambition. Mais, est-ce qu'il existe un mécanisme suffisamment huilé pour qu'on puisse vraiment adopter cet objectif ? C'est ce qui manque. A mon avis, les forces sociales et politiques devraient réfléchir sur comment faire en sorte qu'on bâtit des mécanismes naturels de manière à ce qu'à travers les ambitions plus soutenues comme la nécessité de parité dans des domaines bien précis, on puisse trouver des hommes et des femmes qui répondent effectivement à ces critères.

66 Quels sont vos accomplissements majeurs dans ce domaine ?

Je ne sais pas si c'est majeur ou non mais je dirai plutôt que c'est assez distinctif par rapport à des actions que j'ai effectuées. Ce qui est significatif pour moi, c'est à partir du moment où on a pu sortir une fille de l'exploitation sexuelle. Ce n'est pas le nombre qui compte. Mais c'est ce visage qui rayonne, cette lueur d'espoir entretenue par l'action qu'on donne par rapport à cette fille. C'est également quand je regarde dans les endroits tels que Nosy Be ou Mangily, et que je vois toutes les filles qui ont pu avoir un métier, qui sont devenues des propriétaires et gèrent leur propre activité, des gargotes, des resto gasy, des activités de guidages, etc., alors que des années auparavant elles étaient victimes de l'ESEC³. Ça, c'est l'espoir qu'on donne. C'est quand je vois ces jeunes filles qui ont arrêté l'école à l'âge de 11 ans pour devenir domestiques. Et qu'après des formations, elles obtiennent des contrats signés en bonne et due forme, respectant les normes du salaire minimum, et qu'elles bâtissent elles-mêmes leur vie pour devenir des sous-gouvernantes ou des gouvernantes dans des hôtels alors qu'auparavant, elles se faisaient exploiter comme domestiques sans avenir, sans rien. Il y en a beaucoup, mais ce sont

ces cas-là que j'aimerais retenir.

66 Avez-vous réalisé des actions en faveur de la promotion du genre et la lutte contre la violence basée sur le genre ?

La violence est souvent sournoise. En effet, la violence basée sur le genre ne se limite pas à l'acte d'un homme vis-à-vis d'une femme. Je prends l'exemple de la région d'Amoron'I Mania où c'étaient des femmes qui exerçaient de la violence sur d'autres femmes. Auparavant, on voyait des enfants battus en pleine rue par des femmes qui les utilisaient comme des domestiques pour transporter leurs lourds fardeaux. Car vous savez, à un moment donné, dans l'Amoron'I Mania, avoir trois ou quatre domestiques était un signe de notabilité. Je suis heureux de constater que maintenant, c'est un signe de honte. On n'ose plus laisser des jeunes filles être traînées par des femmes pour aller au marché. Parce que ça, c'est aussi de la violence basée sur le genre. Et ce sont des dimensions qu'on devrait aussi regarder. C'est pourquoi je dis que la violence basée sur le genre, ce n'est pas seulement des hommes qui battent leurs femmes. C'est des femmes aussi qui violentent d'autres femmes.

Alors maintenant, sur ce que nous appelons violences basées sur le genre, il faudrait qu'il y ait une prise de conscience de la société de façon générale. Malheureusement, cette société n'évolue pas. Et c'est une problématique dans la mesure où c'est le socle de la tradition même qui amènerait à s'interroger souvent sur la nécessité de prise de conscience sur ce type de violences. Quand on voit souvent des hommes instruits, des hommes qui occupent des responsabilités sociales ou politiques et qui ne prennent pas conscience de cette violence, on peut se poser des questions. Est-ce que la société est complice ?

Le rôle que j'ai pu jouer là où j'étais était de contribuer à être catalyseur de cette prise de conscience.

66 Vous nous avez déjà évoqué le niveau d'instruction et d'autres faits sociaux qui ont trait à cette violence. Mais pouvez-vous nous donner d'autres causes que vous pensez être à l'origine de la violence basée sur le genre ?

Je dirai que la mauvaise gouvernance, de façon générale, amènerait à ce type de violence. J'entends, par là, la non-application des lois qui existent. Quand l'application des lois est discriminatoire par des faits de corruption, des faits de privilèges, de positions sociales etc. C'est ce qui amène à l'impunité. On pourrait sanctionner ceux qui n'ont pas les moyens et on sanctionne ceux qui n'en ont pas. On n'applique pas la loi de façon équitable et égalitaire.

La deuxième cause est que souvent on a le manque d'informations sur les structures de prise en charge de ces cas de violence, ce qui amène les femmes à rester entre elles. Il n'y a pas de soutien, il n'y a pas d'accompagnement. Aujourd'hui, il existe des structures de conseil et d'accompagnement mais qui sont peu connues. A la limite, qui sont stigmatisées par les communautés mêmes. Il est dit aux femmes : « N'allez pas là-bas parce que si vous y allez, vous allez être congédiée par votre mari », etc. Il y a donc nécessité pour la société civile de continuer à faire ce travail important, qu'il y ait également une bonne coordination avec les services de l'Etat qui devraient appuyer ces structures de prise de conscience. C'est une chose qui mérite d'être connue.

66 Comme vous venez de parler de la non-application des lois et de l'application de façon inéquitable et inégalitaire, pensez-vous que le dispositif législatif qui existe actuellement est suffisant pour promouvoir cette lutte contre la violence basée sur le genre ?

Moi je dirai que du moment qu'on applique ce qui existe, on aurait déjà fait beaucoup de pas. Malheureusement, cette gouvernance nous ramène à cette situation incompréhensible d'aujourd'hui. Vous savez, nous avons perdu le sens de l'Etat à un certain moment. Nous avons donc besoin d'y revenir. L'Etat doit être protecteur et au service des plus faibles et des plus vulnérables d'entre nous. Sans quoi, il serait difficile de lutter convenablement parce qu'on ne pourrait pas être derrière chaque fokontany⁴, chaque communauté, chaque commune, chaque district. L'Etat doit exister et punir de la même manière partout. Il doit être catalyseur partout. Aujourd'hui, on ne peut pas avoir un Etat qui soit plus fort dans un endroit et plus permissif ailleurs. C'est ce qui manque aujourd'hui. Il faut qu'on revienne sur le sens de l'Etat et que l'Etat puisse exister et régir la vie des citoyens de façon convenable selon les lois, selon les règles et procédures qui existent. C'est ce qu'il faudrait faire. Sans quoi, il serait très difficile d'avoir des résultats importants en peu de temps dans tout le pays.

66 Comment entrevoyez-vous l'avenir de la place des femmes à Madagascar ?

Je poserai la question autrement. C'est-à-dire, est-ce que le pays a besoin d'un rôle plus accru des femmes ? Moi je dis oui, sans hésitation. Et j'espère que l'évolution de la société le permettra. Basiquement, on n'a pas su profiter de certaines traditions qui privilégiaient le régime matriarcal. Il existait beaucoup de traditions matriarcales dans le passé qui n'ont pas été mises à profit malheureusement. Que ce soit dans la transmission des pouvoirs, les royaumes etc. Aujourd'hui, je pense que sans les femmes et sans

⁴-À l'origine, un village de Madagascar. Peut représenter une division administrative dans une commune

des femmes responsables, le pays ne pourra pas aller loin. A titre d'exemple, je vous dis que le numéro deux de la Primature actuellement, est une femme. Et j'espère qu'un jour le Premier ministre aussi pourra être une femme. C'est malheureux de voir dans la salle de conseil que tous les Premiers ministres qui se sont succédé étaient tous des hommes. Mais quand je vois des femmes à la tête de grandes entreprises et de grandes structures, dans la société civile notamment, je trouve qu'il n'y a aucune raison aujourd'hui que les choses n'évoluent pas dans ce sens. Néanmoins, on devrait pousser davantage car laisser les choses naturellement comme ça ne nous ferait pas avancer plus vite qu'on ne l'espère. Il faudrait donner encore plus d'exemples, oser avancer davantage.

Ce qui est intéressant aussi, c'est de voir dans les dernières nominations des membres de management des ministères, l'effectif de plus en plus élevé de femmes. Ce qui prouve la nécessité de renforcer le rôle des femmes dans les chaînes de prise de décisions. Après, je pense que les programmes sociaux que nous sommes en train de mettre en place vont permettre aux femmes d'être un peu plus visibles. A l'exemple du projet Fihariana⁵ où on sollicitera beaucoup plus de jeunes et de femmes. Je pense en effet que si l'emprise économique des femmes est soutenable et pérenne, cela pourrait amener à beaucoup de changements tant sur la mentalité que sur la prise de conscience sur l'exercice du pouvoir, qu'il n'y a pas de pouvoirs pour les hommes et des pouvoirs pour les femmes.

66 Qu'est-ce qui pourrait, selon vous, influencer positivement ou négativement cette évolution future ?

Je dirais que c'est la politique publique. Il faudrait que la politique publique soit sensible au genre. Parce qu'il s'agit d'une expression de la volonté d'action publique. Sans cela, ce serait très difficile effectivement.

66 Espérez-vous un avenir meilleur pour la promotion du genre et pour la femme en général ?

Nous n'avons pour ainsi dire pas le choix. Nous ne pouvons pas laisser plus de la moitié de la population à côté. Je ne crois pas que si on aspire à un développement réel, c'est une question qui devrait être naturellement posée. Et qu'il faudrait qu'on trouve des solutions, des réponses. Je suis particulièrement convaincu que l'avenir d'un pays comme Madagascar repose beaucoup sur le rôle joué par les femmes. Autrement, je ne pense pas qu'on pourrait avancer avec une visée d'objectivité malgré notre volonté de faire.

5- Programme national de l'Etat initié par le Président Andry Rajoelina qui a pour principal objectif de donner à la fois un appui technique et financier aux Malagasy désireux d'entreprendre

66 Que redoutez-vous le plus dans ce sens ?

Pratiquement rien. Il y a bien sûr la pesanteur sociale et la corruption. Mais, pour moi, même si ce n'est pas vraiment sur une échéance très courte, cette progressivité à mon avis est inéluctable, et irréversible. Mais essayons de faire en sorte que l'agenda puisse se réaliser un peu plus vite parce que l'agenda de développement du pays, dépend en grande partie de l'agenda sur la promotion du genre.

66 Quel message souhaiterez-vous donner aux femmes de Madagascar qui vous voient comme un modèle de promotion du genre, et aux hommes en général ?

Je leur dirai de regarder autour d'elles et de bâtir leur conviction autour de ce qu'elles voient, et non de ce qui leur est inculqué. Elles verraient qu'en effet elles sont bien plus capables qu'on ne leur fait croire, et qu'elles ont un rôle majeur à jouer dans l'édification de notre Nation.



Marie Louise
NANDROU

FEMME SURVIVANTE DE VIOLENCES

BIOGRAPHIE

S'il pouvait y avoir un visage à ces violences que subissent les femmes de Madagascar, sans doute serait-ce malheureusement celui de Louise Nandrou, une femme originaire d'Ambanja, résidente d'Antsiranana, vivant une vie ordinaire de femme ordinaire, jusqu'à ce jour de 2014 où son ex-mari, ne supportant pas de la voir partir, lui verse de l'acide en pleine figure et sur tout le corps.

Elle avait simplement refusé de se réconcilier avec son époux violent, quelques mois après leur séparation...

ENTRETIEN

“ Dites nous qui vous êtes, ce que vous faites comme activité et d’où vous êtes originaire

Je m’appelle Marie Louise Nandrou, j’ai 59 ans, je suis née à Ambanja. Je suis mère d’une fille de 19 ans et déjà grand-mère. J’exerce actuellement la profession de couturière.

“ Vous souvenez- vous de ce qui s’est passé, les violences que vous avez subies ?

Aujourd’hui, 5 ans après, je ne réalise toujours pas ce qui m’est arrivé. Je ne réalise toujours pas que l’homme que j’ai rencontré, celui avec qui j’ai eu le projet de faire de l’orpaillage à Betsiaka dans le district d’Ambilobe dans le Diana, celui avec qui j’ai fait des sacrifices, a pu autant changer lorsque notre situation s’est améliorée. Oui, il a changé du jour au lendemain, à cause d’une zizanie.

Je gagnais ma vie avec la couture, avant de rencontrer mon mari. J’étais amoureuse de lui, même s’il était le genre de personne qui ne mâche et ne pèse pas ses mots pour me corriger, me blâmer ou encore me blesser. J’ai tout enduré dans notre relation, en espérant qu’il changerait, mais en vain. La situation est devenue tendue entre nous à cause des malentendus familiaux. Au final, on s’est séparé après 7 ans de vie commune. Il a tenté de se réconcilier et de me faire revenir, en envoyant 3 personnes à la maison, mais j’ai refusé puisque j’en avais assez de la tension dans notre foyer. La vie a alors suivi son cours mais 2 mois plus tard, tout a basculé. C’était le 4 mai 2014, je me souviens de cette date comme si c’était hier. Mon mari est venu dans mon quartier à Betsiela, vers 16h, muni d’un jerrycan de 5 litres contenant de l’acide. Après avoir tenté de me violer, il m’en a jeté en pleine figure et dans mes cheveux. Il m’a également roué de coups. J’ai quand même pu m’enfuir à l’extérieur de la maison. Il m’a poursuivi en tentant de pénétrer de l’acide dans mon vagin.

“ Comment avez-vous fait pour survivre après une telle torture ?

A cet instant, j’ai dû user du peu de force qui me restait pour me protéger. Pendant qu’il me courait après, en me battant presque à mort, il m’a finalement jetée dans un bac à ordures. En même temps, j’ai lancé des appels au secours, avant que les voisins n’arrivent pour me secourir pendant qu’il prenait la fuite chez un voisin. Celui-ci a ensuite appelé la Gendarmerie pour l’arrêter. Une infirmière, de passage sur place, m’a vue et a assuré les premiers secours de mes brûlures. Avec les plaies, j’ai dû dormir sur des

feuilles de bananiers pendant un mois, avant de poursuivre mon traitement à Toamasina puis à Antananarivo.

“ Quelle est votre situation actuellement ?

Cinq ans après, je suis debout portant les traces de cette traumatisante expérience. J'essaie de sensibiliser tous ceux que je peux sur la gravité des VBG. Mais aussi, cinq ans après, mon homme est toujours en cavale, et n'a pas pu répondre de ses actes devant la justice. Je vais mieux toutefois maintenant, malgré les séquelles de ces violences. De plus, j'arrive à gagner ma vie avec la couture.

“ Quels messages adressez-vous aux hommes et femmes concernant les violences ?

D'abord, je tiens à remercier tous ceux qui m'ont aidé à survivre après le calvaire que j'ai vécu, notamment suite aux brûlures et séquelles laissées par l'acide. Familles, amis, voisins, agents de santé, assistantes sociales m'ont aidée à me relever.

Ensuite, je lance un appel aux femmes victimes de violences d'oser briser le silence au lieu d'endurer les coups, jusqu'à en sortir avec des séquelles, des maladies ou même d'en mourir à petit feu. Il vaudrait mieux continuer à vivre et tourner la page que mourir pour une personne qui nous fait du mal en permanence.

Pour les hommes, il faudrait vous maîtriser et réfléchir à 2 fois avant de hausser le ton ou lever la main sur les femmes. Elles sont là pour vous aimer, pour prendre soin de vous et pour s'occuper de votre foyer, vos enfants, votre famille. Elles ont besoin d'attention et d'affection, et non de mots blessants ou de coups à chaque mécontentement ou discorde. Les femmes et les hommes devraient collaborer et s'entraider pour éviter les violences.



Marie Colette
RASOARIMALALA

FEMME VICTIME DE VIOLENCES

BIOGRAPHIE

Un autre visage d'une femme ordinaire, Colette, vivant à Antsirabe, menant une vie ordinaire, jusqu'à ce que son mari la roue de coups.

A l'aide d'une barre de fer.

Lorsqu'elle allait au travail, son mari en profitait pour rencontrer une autre femme. Elle a fini par le découvrir et lui faire des remarques. Une geste qui n'a pas plu à son mari. Se sentant « faible » devant sa femme qui avait tout découvert, son époux l'a rouée de coups de barre de fer sous le regard attentif d'un de ses enfants.

ENTRETIEN

“ Dites nous qui vous êtes, ce que vous faites comme activité et d’où vous êtes originaire

Je m’appelle Marie Colette et je suis âgée d’une trentaine d’années. Avec mon mari, j’ai accouché de deux enfants que nous avons appelés Billy et Nirina. Actuellement, ils sont âgés respectivement de 14 ans et 12 ans. Bien avant mon problème conjugal, j’habitais à Vatofotsy. Je gagne de l’argent en lavant le linge sale des gens. Je suis rarement présente à la maison et mon mari en a profité pour chercher une maitresse. De 8 heures du matin jusqu’à 20 heures très tard le soir, je dépense toute mon énergie pour nourrir ma famille.

“ Quels étaient vos rapports avec votre mari avant que commence la violence ?

Il a réagi calmement malgré le fait que j’ai découvert qu’il me trompait avec une autre femme. Les signes, je dirai aussi les preuves, étaient impossibles à nier. En voyant ma réaction et ma déception, il a même exprimé son regret un moment. Je n’ai pas imaginé une seule seconde qu’il allait s’emporter et finir par m’agresser.

“ Comment ont commencé les violences ? Quelles étaient-elles ?

Un dimanche matin, avant d’aller travailler, j’ai remarqué des traces rouges de suçon au niveau du cou de mon mari. Etant sa femme, je lui ai fait la remarque, mais il a répondu sans émettre trop de réactions. A mon plus grand étonnement, les traces étaient encore plus visibles en rentrant de la lessive vers 12 heures. Sans faire attention et tout naturellement, j’ai dit à mon fils Billy que son père se promenait à la maison avec des suçons. Il s’est exprimé toujours d’une manière calme et s’est vite arrêté. Il a même fini par nous présenter ses excuses. A cet instant, j’ai cru que la tension à la maison s’était apaisée et qu’il n’allait plus refaire cette idiotie.

Or, une fois que je me suis retournée, il m’a prise par surprise. Au moment où je me suis préparée à retourner au travail et que j’étais occupée à prendre mon sac, il m’a attaquée avec une barre de fer. Puis après, il m’a étouffée avec une couverture. Notre fils a été témoin d’une partie de cette scène et il s’est précipité pour sortir de la maison pour appeler les secours. Etant consciente du danger de la présence de notre fils, mon mari lui a couru après et a même eu l’intention de l’abattre.

Avec les coups que j’ai supportés, j’ai perdu un peu connaissance. Je ne

sais pas combien de temps cela a duré, je pense avoir été inconsciente.

Après avoir repris connaissance, j'ai enfin réalisé que ce m'est arrivé était très grave. De plus, il n'a pas hésité une seconde à attaquer notre fils qui a voulu sauver sa mère agressée par son propre père.

“ Pensez-vous que vous avez pu bénéficier de l'aide de la société en général ? Qu'est-ce que vous auriez aimé voir pour vous sentir aidée et en sécurité ?

Mes patrons qui me sont très proches et que j'appelle par « maman » et « monsieur » ont beaucoup pris soin de moi. Ils ont payé toutes les dépenses alimentaires depuis mon admission jusqu'à ma sortie. Ils se sont portés volontaire pour me préparer et pour me ramener de la nourriture. En cas de besoin, une famille qui n'habitait pas très loin de l'hôpital situé à Andranomadio venait à mon chevet. De plus, les médecins n'ont pas hésité à me soigner. Ils m'ont même conseillé de changer d'adresse et de ne plus revenir dans mon ancien foyer pour éviter de rencontrer mon mari.

A man with a shaved head and a goatee, wearing a blue button-down shirt, stands outdoors. He is leaning his right arm on a wooden fence. Behind him is a large, leafy green tree. The background shows a dirt path and some foliage.

Dauphin Herlem
TSARALEHA

**HOMME AUTEUR DE VIOLENCES
ET REPENTI**

BIOGRAPHIE

Derrière ces femmes victimes de violences, des hommes auteurs de violences.

Des motivations incertaines.

Dauphin, un trentenaire originaire de Foulpointe, en fait partie. Huit ans qu'il avoue avoir fait subir toutes sortes de violences à sa femme. Se rendant compte de l'importance de cette dernière à un moment crucial de sa vie, cet ancien auteur de violence a rompu avec la violence. Devenu un autre homme, il sensibilise ses pairs et la communauté sur la lutte contre la violence basée sur le genre.

Il livre son témoignage, et montre également, à travers sa prise de conscience, qu'il est possible pour un auteur de violences d'en finir avec la violence.

ENTRETIEN

“ Qu’est-ce qui vous a poussé à devenir violent envers votre femme ?

D’après mes souvenirs, plusieurs causes ont été à l’origine de ce caractère, qui m’a emprisonné depuis des années. Mais les causes principales étaient le fait d’être entré précocement dans la vie conjugale. J’étais marié à seulement 20 ans, un âge où la maturité n’est généralement pas encore acquise chez les hommes. D’ailleurs, je me suis marié sans aucune source de revenus car à l’époque, je n’avais pas encore d’emploi, alors que fonder un foyer implique des responsabilités, financières notamment.

J’étais frustré face au manque d’argent nécessaire pour faire fonctionner notre foyer. Du coup, j’ai défoulé mes frustrations sur ma femme. J’étais tout le temps énervé contre elle, comme si c’était elle qui était la fautive dans l’histoire car je pensais que si je ne l’avais pas épousée, tous les problèmes financiers que j’ai endurés n’auraient pas existé, et ma vie aurait été certainement différente. J’étais dégoûté ne serait-ce que de l’apercevoir de loin, et je lui faisais subir toutes sortes d’humiliations, de tortures. Outre le fait de l’avoir blessée par des paroles humiliantes, des insultes et des renvois presque tous les jours, je l’ai également frappée, surtout lorsque j’étais emporté par l’effet de l’alcool.

À en juger mes comportements, je n’aurais jamais pu imaginer que notre couple aurait pu durer encore jusqu’à maintenant, car malgré tout, ma femme s’est toujours montré tolérante depuis des années, jusqu’à un moment dur où elle a décidé de s’en aller...

“ Comment vous avez pu sortir de cette mauvaise passe ? Qui vous a incité à changer de comportement ?

Changer de comportement n’était pas pour moi chose facile, surtout que la violence, à l’encontre de ma femme, m’était devenue presque une habitude, un comportement que j’ai adopté pendant presque huit ans et que je n’arrivais plus à contrôler. Alors que, la communauté, les parents n’ont jamais cessé de me faire entendre raison, mais en vain.

Je ne me suis en fait vraiment rendu compte de la place et de l’importance que ma femme avait eue dans ma vie qu’une fois avoir vu toute la communauté et ma famille me tourner le dos lorsque je suis tombé gravement malade, une maladie qui a nécessité une hospitalisation d’urgence. Même les membres de ma famille proche n’avaient pas pu donner tout leur temps pour s’occuper de moi, sous prétexte qu’ils étaient occupés, qu’ils avaient des choses qui les retenaient. La seule personne, sur qui j’ai pu compter à ce moment-là, c’était ma femme... Cette dernière, une fois qu’elle a pris connaissance de

ce qui m'était arrivé, n'a pas hésité une seule seconde à venir au chevet de son mari violent, celui-là même qui pourtant ne lui accordait aucune valeur, aucun respect... C'est à ce moment que j'ai pu prendre conscience de mes erreurs. Maintenant, je peux vous dire que je suis une toute autre personne.

66 Avez-vous des messages, des conseils pour les hommes et les femmes concernant la VBG ?

Je leur dirais que la violence ne porte pas atteinte uniquement aux personnes qui subissent leurs conséquences. Ce mauvais comportement ne manque pas également de détruire son auteur, car ce dernier ne pourrait jamais avancer dans la vie. Ainsi, je voudrais sensibiliser tout un chacun, surtout les jeunes hommes, à prévenir ce comportement maladif, qui peut les posséder éternellement. Parmi les premières mesures de prévention, selon moi, figure le fait d'éviter le mariage précoce. Tant que nous, les hommes, ne sommes pas prêts à assumer les responsabilités liées au mariage, notamment financières, nous ne devons pas entamer de vie maritale. L'idéal serait d'avoir une source de revenus stable avant de fonder une famille, pour éviter les nombreux problèmes, qui entraînent la violence envers nos propres femmes, lesquelles devraient au contraire constituer des alliées, mais pas des ennemies à détruire.



Raumual Delphin
SAMPILAHY

**HOMME VICTIME DE VIOLENCES
BASÉES SUR LE GENRE**

BIOGRAPHIE

Il s'agit, pour finir cette série d'entretiens, fait assez rare pour mériter de s'y attarder un instant, d'un homme victime de violence basée sur le genre.

Il a enduré et supporté l'agressivité et la mauvaise humeur de sa femme durant des années. Violence psychologique, mais aussi violence physique. Il garde sur son corps des traces de ces violences.

Delphin Sampilaky, de son vrai nom, est un père de famille originaire de l'Est de Madagascar du côté de Foulpointe. Il a tenté de sauver son couple et ses trois enfants en tenant tête aux insultes de la mère de ses enfants. Il a toutefois fini par perdre patience et a quitté son foyer conjugal. Il a remporté la bataille de la garde de ses enfants et vie en compagnie d'une nouvelle femme qui le rend heureux.

ENTRETIEN

“ Dites nous qui vous êtes, ce que vous faites comme activité et d’où vous êtes originaire

Je m’appelle Delphin Sampilaky, je suis marié et père de trois enfants. Et c’est parce que je tenais à eux que j’ai supporté toutes les violences de ma femme. Je suis en effet un homme victime de violences basées sur le genre. J’habite à Foulpointe du côté d’Andranonapanga.

“ Comment ont commencé les violences ? Quelles étaient-elles ?

Tout a commencé quand ma femme était enceinte de notre premier enfant. Je n’avais pas de travail à l’époque. Ma femme me maltraitait ; elle me jetait le plat de riz dans la figure et me criait dessus quand je rentrais à la maison. Lorsqu’elle était mécontente, elle me menaçait avec un couteau et me frappait sans retenue. Je n’ai jamais levé la main sur elle et j’ai dû endurer tous les coups d’autant plus que je tenais à elle et à notre enfant. Je dois dire que nous avons rencontré des difficultés financières. L’argent que je gagnais n’arrivait plus à subvenir à nos besoins. Plus tard, pour me punir et afin de montrer son mécontentement, elle ne s’est plus gênée à entailler toutes mes cicatrices avec un couteau. Un jour, j’ai dû m’enfuir chez mes parents avec une blessure sur le poignet suite à un coup de couteau. Elle nous a suppliés de ne pas porter plainte et de lui pardonner et j’ai accepté par amour. Elle a recommencé à me maltraiter, au point d’incendier involontairement notre maison. Au final, elle m’a laissé avec nos 3 enfants. Maintenant, j’ai pu refaire ma vie avec mes enfants et une femme qui nous aime sincèrement.

“ Cela a duré combien de temps ?

J’ai subi diverses formes de violences, notamment physiques et psychologiques, pendant des années. Comme je viens de le dire, ces comportements ont commencé avant même l’arrivée de notre premier enfant. Or, nous avons eu trois enfants au final. Ce qui fait que cela a duré une dizaine d’années.

“ Qu’est-ce qui vous a fait prendre conscience de la gravité de la situation et à partir ?

J’ai pris conscience de la gravité de la situation au moment où elle a recommencé même après m’avoir présenté ses excuses. Vous imaginez qu’elle nous a suppliés de ne pas porter plainte et de tout oublier. Or, à la moindre occasion, elle répétait ces mauvaises habitudes.

66 Pensez-vous que vous avez pu bénéficier de l'aide de la société en général ?

Le fait de pouvoir tout remettre à zéro constitue déjà une bénédiction. Cela résulte de l'aide de mes proches, et peut-être de la société. Maintenant, je mène une toute autre vie loin de la violence. Et j'ai pu refaire ma vie avec une femme qui m'aime comme je suis et prête à devenir la mère de mes enfants.

66 Quels conseils donneriez-vous aux femmes et aux hommes en général et à ceux victimes de violence en particulier ?

La violence peut aussi bien affecter les femmes que les hommes. D'habitude, elle s'applique aux femmes et la société a tendance à négliger les violences affligées aux hommes. Toutefois, quelque soit la forme, la personne victime, elle doit être considérée pareillement.



Elle, c'est Rasoa. Elle est l'emblème de la campagne de sensibilisation pour la promotion du genre et la lutte contre les violences basées sur le genre à Madagascar.

Elle représente toutes les femmes de Madagascar victimes de violences, sans voix ; toutes les femmes méconnaissant leurs Droits ; mais aussi toutes les femmes qui, à Madagascar, se dressent avec courage contre les barrières socio-culturelles et montrent qu'il est possible d'être femme et de participer à la construction de la Nation ; ainsi que tous les hommes sensibles au Genre qui accompagnent cette lutte.

Elle nous rappelle, à travers son message, qu'il est possible de mettre fin à la violence basée sur le genre et de rendre les relations entre femmes et hommes plus respectueuses, plus bienveillantes.

« Izaho, lanareo, Rasoa Za »

REMERCIEMENTS

Ce livre a vu le jour grâce à l'implication personnelle de chacune des personnes interviewées.

À ce titre, nous les remercions tout particulièrement pour avoir accepté de nous livrer leur parcours de vie personnelle et professionnelle.

Leur implication dans ce livre a été essentielle et nous les remercions pour leur disponibilité.

Nous remercions le Ministère de la Population, de la Protection Sociale et de la Promotion de la Femme, ainsi que le Ministère de l'Education Nationale et de l'Enseignement Technique et Professionnelle, pour leur collaboration dans le cadre de ce projet.

Nos remerciements vont aussi vers toute l'équipe technique qui a participé aux différentes parties de l'édition de ce livre. Leur engagement et leur expertise technique ont été particulièrement précieux.

Cet ouvrage a bénéficié de l'appui de l'Union européenne dans le cadre de la campagne de sensibilisation pour la promotion du genre et la lutte contre les violences basées sur le genre à Madagascar. Nous remercions l'Union européenne pour sa confiance et son engagement.



EQUIPE DE RÉDACTION



Ce travail est un produit de la campagne de sensibilisation pour la promotion du genre et la lutte contre les violences basées sur le genre à Madagascar, financée par l'Union européenne, réalisée par le Centre Européen d'Appui Electoral, en partenariat avec le Ministère de la Population, de la Protection Sociale et de la Promotion de la Femme, et le Ministère de l'Education Nationale et de l'Enseignement Technique et Professionnel.

Recueil des interviews et des biographies

Patricia Andriniaina Ramavonirina, Journaliste

Fehizoro Lalaina Rafalimanana, Journaliste

Karina Zarazafy, Journaliste

Gladys Rabenantoandro, Journaliste

Faramalala Ranarison, Journaliste

Iliassa Rabiata, Journaliste

Introduction

Pr. Lucile Rabearimanana, Professeure Titulaire en Histoire à l'Université d'Antananarivo

Conception graphique

Léocady Augustin Razanadrado, Infographiste et Web designer

Supervision

Kader Irchad Barry, Coordinateur du projet

Céline Nathalie Razafindehibe, Experte en Genre et Gouvernance

Roel Lelaka, Assistant technique de projet

Le Centre Européen d'Appui Electoral (*European Centre for Electoral Support : ECES*) est une fondation privée à but non lucratif basée à Bruxelles avec vocation globale. Depuis sa fondation en 2012, ECES promeut le développement démocratique durable à travers l'assistance technique dans les domaines des élections, de la bonne gouvernance, de la démocratisation, de la consolidation de la paix. ECES a ainsi mis en œuvre plus de 70 projets en plus de 35 pays dans le monde.

L'inclusion d'activités visant à promouvoir et renforcer les droits et la participation politique des femmes, ainsi que leurs capacités en matière de leadership, fait partie intégrante de l'approche adoptée par le Centre Européen d'Appui Électoral depuis sa création.

Ce livre est un produit de la campagne de sensibilisation pour la promotion du genre et la lutte contre les violences faites aux femmes financée par l'Union européenne pour une durée de 6 mois. Démarrée le 4 février 2019, cette campagne a pris la forme d'une mobilisation de 145 jours entre le 8 Mars 2019 (*Célébration de la Journée Internationale des Droits de la Femme*) et le 31 Juillet 2019 (*Célébration de la Journée Internationale de la Femme Africaine*) et a mené des activités transversales de sensibilisation. L'objectif global de cette campagne, ayant pour slogan « *Cette année, nous prenons tous conscience des inégalités et des violences envers les femmes, et nous décidons tous d'agir pour que ça change !* », était de faire prendre conscience de la réalité des violences et des inégalités basées sur le genre à Madagascar, et de pousser à agir pour que cela change.

Elles sont 9 femmes. Ils sont 3 hommes. Leur point commun ? Représenter à travers leurs chemins de vie, leurs visions, leurs œuvres, leurs succès, mais aussi leurs épreuves, les multiples visages de la femme de Madagascar. De la femme qui se heurte aux préjugés de la société, à celle qui se dresse contre ces barrières pour mettre en œuvre ses ambitions. De celle qui parcourt sa destinée sans entrave, à celle qui paie de son corps, parfois de sa vie, pour avoir exprimé une idée, un désir.

Contrastes. Paradoxes. Fenêtres ouvertes sur une société autrefois matriarcale, aujourd'hui confrontée au poids de ses préjugés, qui fait de la mère la racine de la Nation, mais peine encore à accorder aux femmes un rôle dans l'édification de cette Nation.

Nous découvrons ces contrastes à travers d'une part les entretiens de la première femme Officier de police - devenue en politique la première Vice-présidente de l'Assemblée Nationale -, ceux de la première femme journaliste Directrice de la Radio Nationale de Madagascar, ceux de la première Vice-première Ministre à l'Intérieur puis Ministre de la Défense, ceux de la conteuse talentueuse et engagée, ceux de la femme entrepreneure impliquée dans la promotion de l'entrepreneuriat féminin, ceux de la militante pour la promotion du genre dans la société civile, ceux de la femme athlète porte fanion de Madagascar plusieurs fois récompensée dans des compétitions internationales. Et d'autre part ceux d'une femme brûlée vive à l'acide par son ex-compagnon refusant de la voir partir, ceux d'une femme rouée de coups de barre de fer par son mari pour avoir osé protester contre l'inconstance de celui-ci.

Et ceux de trois hommes qui accentuent ce contraste. Un Premier Ministre reconnu pour ses actions en faveur de la promotion des femmes. Un homme auteur de violences, puis repent. Et un homme - nous invitant à nous rappeler que cela existe - victime de la violence de son épouse, une femme.

Le livre « Femmes de Madagascar » est une invitation à découvrir la multiplicité, complexe, des aspects de la promotion du genre et de la lutte contre les violences basées sur le genre à Madagascar. Il est un vibrant et poignant hommage à toutes ces femmes, et un appel à une société plus tolérante et plus respectueuse du point de vue du genre.